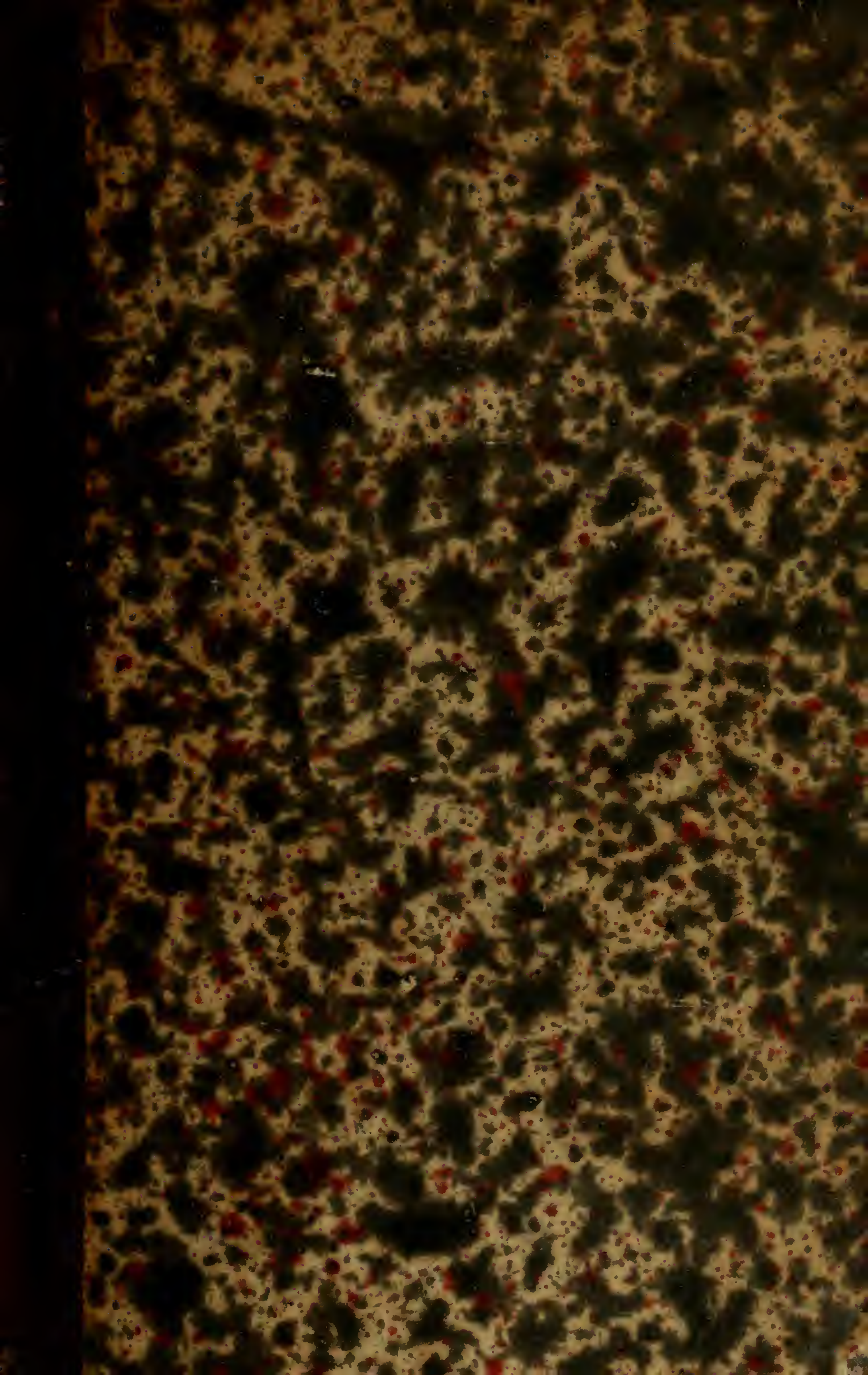


2 vols reliés en un :

— Zodiaque ([illegible])

— Syphilis "in fine" →

LE ZODIAQUE.

(Suite de la Nouvelle Némésis)

TABLE

DES SATIRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

IMPRIMERIE LANGE LÉVY ET COMP.,
Rue du Croissant, 16.

LE
ZODIAQUE

SATIRES

PAR

BARTHÉLEMY.

PARIS

LALLEMAND-LÉPINE,

Éditeur de l'*Art de Fumer*, par BARTHÉLEMY,

Rue Richelieu, 52.

ET CHEZ MARTINON, ÉDITEUR, 4, RUE DU COQ SAINT-HONORÉ.

1846.

ZODIAQUE

SATIRES

A

LAMARTINE

PAR

BARTHÉLEMY.

Prix : 50 centimes.

PARIS

LALLEMAND-LÉPINE,

Rue Richelieu, 52.

ET CHEZ MARTINON, ÉDITEUR, 4, RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ.

—

1846

PRÉFACE.

Sans doute le destin des choses de la terre
Ne se rattache pas au monde planétaire,
Et ces brillants flambeaux qui marchent dans les cieux
Sur les débats humains passent insoucieux;
Mais les astres errants sous le ciel politique,
Les constellations de cette autre écliptique
Commercent avec nous par des rapports certains
Et règlent d'ici-bas les mobiles destins.
Je viens interroger ce nouveau zodiaque :
A travers l'épaisseur de l'atmosphère opaque,
De ses astres qui font les bons ou mauvais jours
Némésis astronome explorera le cours;

Elle fera passer dans son observatoire
Douze signes connus, moteurs de notre histoire,
Douze hommes, douze noms marqués de traits divers,
Brillants ou nébuleux, bienfaisants ou pervers;
Chaque mois à chacun prêtera son emblême,
L'inflexible *Balance* au magistrat suprême,
Au traître Député le sombre *Scorpion*,
Au Pouvoir *l'Écrevisse*, au Peuple *le Lion*.
Et pour illuminer d'un reflet sympathique
Ce vivant zodiaque, avant tout poétique,
J'ai voulu qu'un poëte, harmonieux Memnon,
Constellât le premier mon œuvre de son nom.



Le Verseau.

A M. DE LAMARTINE.

> Je marche dans la nuit par un chemin mauvais,
> Ignorant d'où je viens, incertain où je vais.
>
> (*Premières Méditations.*)

Je comprends la ferveur du zèle qui s'applique
Au rude manîment de la chose publique,
Et j'admirai toujours qu'un homme demandât
Au vote populaire un si pesant mandat.
Voilà, qu'après cinq mois envolés comme un rêve,
La voix du *Moniteur*, impérative et brève,
Ainsi qu'à des reclus la cloche du couvent,
Crie aux législateurs : En avant! en avant!
Allez donc, piétinez dans les mêmes ornières,
Athlètes condamnés aux formes routinières,
Élaborez d'abord, avec grand appareil,
La réponse au discours émané du Conseil,

Des collègues nouveaux épluchez le diplôme :
Puis Guizot remplira de sa voix de fantôme
Le pandémonium où, sous de hauts lambris,
Il vient comme Satan, parler aux noirs esprits.
Outre le sédiment de l'histoire passée,
Vous remûrez encor, d'une fourche émoussée,
D'immondes lâchetés, des pactes clandestins ;
Mais s'il n'est combattu par des coups plus certains,
Vous n'écraserez pas le Pouvoir aux neuf têtes,
Lutteur déshonoré qui rit de ses défaites,
Sachant bien que, dût-on le rejeter plus bas,
En tombant sur la boue, il ne se blesse pas.
Avant de parvenir au budget de clôture
Dont l'ogre du Pouvoir s'arroge la pâture,
Que d'épineux chemins il vous faudra frayer !
Que d'arides détails seront à déblayer!
Faut-il que le hasard vous donne pour collègues,
Tant de rhéteurs diffus, d'improvisateurs bègues,
De harangueurs sans voix qu'on entend toujours trop !
Pour un discours de Thiers ou d'Odilon Barrot,

Combien de Peyramonts, à faconde importune,
Expectorent sur vous du haut de la tribune
Les pituiteux sermons dont ils sont toujours pleins.
Hélas, oui! votre tâche est rude, je vous plains.

Je te plains, toi surtout, homme de poésie :
Pourquoi, quittant la table où l'on sert l'ambroisie,
Aux terrestres banquets es-tu venu t'asseoir?
Vase d'élection! séraphique encensoir
Où brûla si longtemps le parfum du lévite,
Quelle fatalité t'a pu changer si vite
En un réchaud vulgaire où de profanes mains
Attisent le brasier des intérêts humains?
Ah! du monde idéal où rêvaient tes extases,
Pour venir habiter l'officine des phrases,
Quel démon t'insuffla son conseil surborneur?
N'étais-tu pas heureux de ton premier bonheur?
Les dieux semblaient pour toi n'avoir plus rien à faire :
Jeune, ardent, Raphaël du monde littéraire,
Tu pouvais assouvir les plus coûteux penchants;

Tout ce que célébraient tes extatiques chants,
Tout ce que peut à l'homme accorder la fortune,
Des prés, des bois, des lacs argentés par la lune,
Des rochers, des vallons, tu l'avais du destin;
Si tes vœux s'élançaient vers un climat lointain,
Tu disais, en sortant de la couche d'*Elvire* :
Qu'on attelle mon char, qu'on arme mon navire;
Et bientôt tu marchais comme Châteaubriand,
Comme un nabab d'Europe, à travers l'Orient.

Te voilà maintenant esclave sur la terre;
Le peuple électoral t'a fait son tributaire,
Et ce maître absolu qui ne transige point
Te donne pour prison ou Paris ou Saint-Point.

Il faut bien l'avouer, le ciel, dans sa largesse,
Rarement au génie assortit la sagesse;
Dédaigneux des vrais biens qui sont à nos genoux,
Nous courons vers les faux qui s'éloignent de nous :
La fièvre politique, incessante torture,

Lancine les enfants de la littérature,
La gloire est le moyen, le pouvoir est le but,
Pour la chambre des Pairs on part de l'Institut,
Et le moindre Lebrun, écrivain réfractaire,
Rêve un siége à la Chambre ou même au ministère.
Quand tu nous fis bondir à tes premiers accords,
Entre les noms fameux qui surgissaient alors
La France en comptait trois qui sortaient de la ligne,
Trois poëtes, Hugo, Béranger, Delavigne.
Ces derniers, si ce leurre eût pu les émouvoir,
N'avaient qu'à faire un pas pour monter au Pouvoir;
Favoris, l'un du prince et l'autre de la France,
Ils n'eussent point failli dans leur haute espérance,
Et leur candidature eût trouvé pour parrains
Tous ceux qu'électrisaient leurs lyriques refrains.
Eh bien! l'un dans sa foi, poëte opiniâtre,
Jusqu'au bout, pour tribune, adopta le théâtre,
Et, près de s'envoler dans les cieux entr'ouverts,
D'une œuvre inachevée il murmurait les vers;
L'autre, loin des jongleurs de la grande semaine,

Glorieux villageois, resté dans son domaine,
Sous un calme Tibur se dérobe à l'ennui
Du monde officiel qui pèserait sur lui;
Parfois il court vaguer dans les bois limitrophes,
En jetant la sagesse au moule de ses strophes,
Et laisse ainsi flotter son nonchalant destin,
Protégé par le ciel et l'heureux Perrotin.
Non moins insoucieux d'un trône imaginaire,
Hugo, longtemps comme eux, se contint dans son aire,
Et, sans être gêné par ton vol spacieux,
Avec toi partagea les poétiques cieux.
Hélas! il s'est lassé de nager dans sa gloire;
Son front lui sembla nu sans la palme oratoire;
Le même tentateur qui vint te conseiller
Hérissa d'aiguillons son nocturne oreiller;
Il voulut, descendant au champ parlementaire,
Balancer, comme au ciel, ton destin sur la terre,
Et deux aigles, déchus du type souverain,
Trébuchent aujourd'hui sur le même terrain.
Déplorable vertige! à ton funeste exemple

Bien d'autres sont tombés du pinacle du temple,
Bien d'autres tomberont; le Parnasse apostat
Envahit la tribune et le conseil d'Etat;
Les arts aux dignités servent de vestibule;
De son trépied sacré, sur la chaise curule,
La sibylle s'élance en reniant son Dieu,
Et Corneille n'est rien s'il n'est pas Richelieu.

Ce n'est pas que je veuille, en nos jours de tempêtes,
Du devoir politique exclure les poëtes;
Mais qu'ils ne jettent pas leur solennelle voix
Dans l'orageuse enceinte où s'agitent nos lois;
De la sphère étoilée où le ciel les installe,
Dominant des partis la secousse brutale,
Qu'ils épanchent sur nous des torrents de clarté;
Qu'ils nous prêchent d'en haut la foi, la liberté,
La justice, l'honneur, les grands cultes de l'âme,
Décalogue éternel que le monde réclame;
Que du sommet d'Horeb, de nuages couvert,
Ils instruisent le peuple errant dans le désert;

Je reconnais en eux la race des prophètes ;
Mais à chacun son œuvre et que les parts soient faites.
Glorieux d'accomplir leurs hautes missions,
Dans un dédale obscur d'âpres discussions,
Qu'un funeste désir jamais ne les égare ;
Dante, Sheakspear, Milton, Hésiode, Pindare,
Ne sont pas des Chatam, des Pitt, des Mirabeau,
Et leur rayon de gloire est encore assez beau.

Non, le ciel ne met pas dans une même tête
Le sang-froid politique et l'élan du poëte ;
Ce n'est pas pour briller que l'on parle au sénat,
Jamais grand écrivain n'est grand homme d'État.
Cicéron, vétéran rompu dans la pratique,
Fut le jouet d'Octave, imberbe politique ;
Démosthène, avant lui, se vit de sa hauteur,
Renversé par Philippe, inhabile orateur ;
Villèle, qui parlait comme un Gascon créole,
Brisa Châteaubriand, le dieu de la parole.
Va, sur toi plus longtemps, cesse de t'abuser ;

C'est en vain que tu veux te dépoétiser,
Range-toi parmi ceux que Dieu ne fit pas naître
Pour labourer le champ dont le peuple est le maître,
Reconnais que tes doigts ne sont pas familiers
Avec l'œuvre imposée aux actifs journaliers ;
Tu te tais, chaque fois que ces hommes utiles
Entrent dans le chantier des sujets mercantiles,
Sitôt qu'il faut peser par chiffres positifs ,
Le timbre, les octrois, la douane , les tarifs.
Quand tu viens épancher tes paroles de flamme
Sur l'huile de colza, le sucre et le sésame,
Le plus lourd avocat, Basque ou Périgourdin ,
A ton incompétence impose son dédain ;
Dès que sur ce terrain le débat se déroule,
Dessauret du Cantal , Boulay du Var et Poulle
Te culbutent sans peine, et ton noble laurier
Fléchit sous le bon sens d'un manufacturier.

Je sais que, déployant ton immense envergure ,
Tu planes tout à coup sur cette foule obscure,

Quand la Chambre, souffrant de se traîner si bas,
Vers une haute sphère élève les débats ;
Nul, sans en excepter un seul dans cette enceinte,
N'éclata d'une voix plus hardie et plus sainte
Chaque fois qu'il fallut de chaleureux élans
Pour venger notre gloire ou nos droits chancelants.
A ces graves moments tu triomphes sans doute,
Et devant ta parole on s'incline, on écoute ;
Mais comme tes discours, si différents des leurs,
S'illuminent d'éclairs, d'images, de couleurs ;
Dans ta parole ardente, à grands flots dépensée,
Chacun s'arrête au style et nul à la pensée,
Sans même rechercher, en voyant leur dehors,
La charpente qui peut soutenir tes décors ;
A des *dilettanti* tu sers de virtuose ;
D'une oreille d'artiste on écoute ta prose
Comme on écouterait avec ravissement
Une lyre, une harpe, un sonore instrument ;
Le rebelle auditoire aveuglément s'obstine
A retrouver en toi le même Lamartine

Qu'il relit chaque nuit imprimé sur vélin,
Et toujours le tribun est pour lui Jocelyn.

Ce qui te nuit encor, ce qui te défend d'être
L'homme que les partis adoptent pour leur maître,
C'est l'instabilité de tes affections,
Le tourbillonnement de tes convictions,
C'est de marcher sans fin vers un but illusoire
Comme ces Girondins dont tu traces l'histoire,
Hommes de probité, de courage, de foi,
Comme toi généreux, aveugles comme toi,
Sans guide, sans bâton, sans connaître la route,
S'élançant à travers le royaume du doute.

Ne sois donc pas surpris si, même en t'admirant,
On te laisse, à l'écart, dans ton sublime rang,
Et si tu restes seul au milieu de l'arène,
Rêvant, comme autrefois, *à l'ombre d'un vieux chêne;*
Illustre voyageur entre tous les partis,
Que de fois, oubliant le point d'où tu partis,

Ebloui tout à coup par un nouveau système,
Tu rebroussas chemin et marchas sur toi-même!
Toujours ta politique agit en contre-sens
Et plante son drapeau sur des soldats absents.
De ton pèlerinage esquissons le sommaire :
La Légitimité te fait son mandataire,
Mais Berryer était là, Berryer, son grand appui,
Et ton astre éclipsé recule devant lui.
Alors jetant les yeux sur Janvier et Lagrange,
Du parti social tu formes la phalange :
Puis, tandis que Guizot, un moment isolé,
Déserte ses amis pour combattre Molé,
Dans l'espoir de guider leur foule moutonnière,
Chez les Conservateurs tu plantes ta bannière;
En effet, leur transport t'accueille, tu te vois
Au club Lemardelay hissé sur le pavois,
Et d'abord la fortune à leur tête chevauche,
Quand Guizot reparaît, et tu fuis vers la Gauche;
Mais là Thiers et Barrot, couple prédominant,
Ne veulent t'accepter que pour leur lieutenant;

De là tes fiers dédains pour cette Gauche ingrate :
En sarcasmes amers ta virulence éclate,
Et dans le *Bien public,* pour la faire déchoir,
Tu ne lui donnes plus pour drapeau qu'un mouchoir.
Maintenant dans la Gauche encor plus tu t'enfonces ;
Chaque jour ton journal nous lance des semonces,
Incrimine le Centre, adresse aux radicaux
De fulminants appels qui restent sans échos ;
Transportant tout à coup, dans ton ardente ivresse,
Les montagnes d'Irlande aux plaines de la Bresse,
Monté sur une table, à l'instar d'O'Connel,
Tu convoques, sans bruit, un meeting solennel
Où trente vignerons se rendent à la file,
Et ton œil de poète en compte trente mille.

Voyageur tourmenté ! dans la voie où tu cours
Sais-tu bien où tu vas en avançant toujours ?
Vers les lieux que tu fuis ce cercle te ramène,
Et de l'extrême Gauche, éclatant phénomène,
Tu reviendras encore à l'autre extrémité,

A ton point de départ, la Légitimité.
C'est là qu'il te fallait rester comme poëte :
Au lieu de promener ta fortune inquiète
A travers des chemins rocailleux et tordus,
Que n'eusses-tu pas fait, dans ces quinze ans perdus,
Si, fidèle à ton culte, à ton beau caractère,
Tu fusses demeuré sur le mont solitaire
Où le ciel t'avait mis, comme un prophète en pleurs,
Pour lui porter le cri des terrestres douleurs !
Ta cithare était due à d'augustes reliques;
Quel hymne eût frissonné sur tes cordes bibliques,
Au souvenir d'un trône en poussière tombé,
D'un roi par le malheur et par l'âge courbé,
Fuyant son vieux palais pour une hôtellerie,
Remplissant de son deuil l'Écosse et la Styrie,
Ne léguant à ses fils, pour sceptre souverain,
Que le bâton d'exil d'un vieillard pèlerin !
Merveilleux supplément à tes premiers cantiques,
Lamentable sujet d'angoisses prophétiques,
Telles que sur Sion Jérémie en sema,

Telles qu'en répandit Ossian sur Selma !
Mais non, depuis quinze ans ta vue est fascinée.

Ah ! qu'il a mieux rempli sa large destinée,
Cet homme, comme toi pétri d'un pur limon,
Celui que tu nommais *mortel, ange ou démon !*
Dans l'éclat de sa vie, exilé volontaire ;
Il rompt avec le monde, il quitte l'Angleterre,
A la chambre des lords il jette ses mépris;
Insensible aux hourras des wigs et des torys,
A l'espoir de monter au conseil britannique,
Sur son aile, à la fois divine et satanique,
Il s'élance à travers les peuples suscités,
Laissant des traits de feu sur le front des cités,
Cherchant avec fureur la sainte poésie
En Italie, en Grèce, en Europe, en Asie ;
Il réveille à grands cris le dernier rejeton
Des ossements couchés aux champs de Marathon ;
Puis après qu'aux destins de l'héroïque Hellène
Il a donné son âme et sa dernière haleine,

Sous un dais de lauriers que la Grèce lui tend,
Il expire pour elle en la ressuscitant;
Voilà ce qu'il a fait. Et toi, sillon de flamme,
Qui creusais comme lui les abîmes de l'âme,
Qui déployais ton vol sur les mêmes hauteurs;
Phare d'intelligence aux foyers réflecteurs,
Que saluaient de loin les fervents équipages;
Prophète dont nos cœurs divinisaient les pages,
Même quand leurs lambeaux ne s'offraient à nos yeux
Qu'en mots interrompus, en points mystérieux;
O douleur! perverti par une impure idole,
Tu brises, de tes mains, ta splendide auréole;
Tonnerre soutiré par des pointes de fer,
Dans le sol ténébreux tu tombes sans éclair;
Liberté, poésie, avenir, renommée,
Tu quittes tout cela pour un peu de fumée
Qui se perd dans la nue en bleuâtre flocon,
Pour être Député de Bergue ou de Mâcon.

Imprimerie Lange Lévy et comp., rue du Croissant 16, ancien hôtel Colbert.

ZODIAQUE

SATIRES.

A

M. THIERS

PAR

BARTHÉLEMY.

Prix : 50 centimes.

PARIS

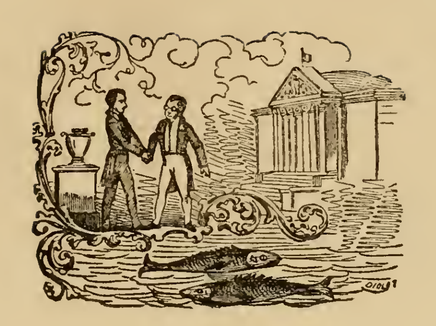
LALLEMAND-LÉPINE

Rue Richelieu, 52.

ET CHEZ MARTINON, ÉDITEUR, 4, RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ.

—

1846



Les Poissons.

A M. THIERS.

Vis unita fortior.
ÆNEUS SENECA.

Au temps où Manuel luttait à la tribune,
Un jeune homme inconnu, sans titre, sans fortune,
Las de s'emprisonner dans un barreau lointain,
Au milieu de Paris vint jeter son destin.
Il n'avait même pas le frivole avantage
De ces dons du hasard, assortis au jeune âge,
Des traits grecs ou romains, des formes d'Apollon,
Qui séduisent parfois au milieu d'un salon,

Encor moins cette face aux aspérités rudes,
Cet air cyclopéen qui plaît aux multitudes,
L'imposante laideur qui rendait presque beau
Le masque rocailleux du fauve Mirabeau ;
Sa taille était minime et sa voix exiguë ;
A travers le cristal qui pesait sur sa vue,
Nul rayon divergent ne sortait de ses yeux ;
Son front ne portait pas ce signe impérieux
Qui siégeait sur celui de Newton ou de Dante ;
Mais ce front recélait une pensée ardente,
Mais ces yeux, par un sens qu'on ne peut définir,
Se plongeaient dans un vague et profond avenir,
Mais il sentait en lui cette nature ignée,
Cet instinct qui révèle une autre destinée,
Horoscope secret que chacun porte en soi,
Et qui dit au berger : Un jour tu seras roi.
Comme au fond d'un cratère, il couvait dans ses veines
Le bouillonnant désir des sommités humaines,
L'espoir de voir son nom subitement grandi ;
Son sang était celui d'un enfant du Midi,

Celui du Provençal sorti du sol d'Homère,
Le sang des deux Chénier qu'il reçut de sa mère.
Aussi, le même jour où, sans pompe arrivé,
De la ville magique il foula le pavé;
Sitôt qu'il entrevit, sans cligner la paupière,
Ce monde de grandeurs, de fracas, de lumière,
Dès qu'il put effleurer, de ses doigts palpitants,
Ces arabesques d'or qu'il rêva si longtemps,
Les villa, les hôtels aux sonores portiques,
Les femmes, le pouvoir, les faveurs politiques,
Le forum des Périer, des Chauvelin, des Foy,
Au fond de sa poitrine, il dit : Tout est à moi!

Il fallait cependant mériter ce salaire :
Assidu journalier de l'œuvre populaire,
Au sillon de la presse, indocile terrain,
Pour la moisson future il semait le bon grain;
La nuit, encor brisé de cette œuvre aratoire,
Saisissant le burin de la moderne histoire,

Sur des feuillets de bronze il ciselait au vif
Les fulgurants tableaux d'un drame convulsif
Qui se tord sur un fond de haches et d'épées,
De fronts resplendissants et de têtes coupées,
De deuil, de liberté, de gloire, de terreur,
Et d'où se dresse enfin le Consul-Empereur.
En même temps, couvert par deux larges tutèles,
Dans un cercle splendide il essayait ses ailes,
Au monde politique il se frayait un rang,
Ses patrons se nommaient Laffitte et Talleyrand;
Ce dernier, quarante ans, apostat de tout culte,
Qui, tel qu'un vieux suppôt de l'alchimie occulte,
Avait su tour à tour dissoudre à ses charbons
Royaume, république, empereur et Bourbons;
S'il ne lui montrait pas, par juste méfiance,
Les terribles secrets de sa noire science,
Ces poisons corrosifs qu'il versa tant de fois
Dans la tasse du peuple et la coupe des rois,
Révélait cependant à son impéritie
Les rouages cachés de la diplomatie,

Les cabinets d'Europe, aux rapports souterrains,
Et pesait devant lui les noms contemporains.
L'autre, homme de candeur, de probité rigide,
Aux leçons d'Asmodée opposait son égide,
Dans un noble sentier affermissait ses pas,
Endoctrinait son âme à ne séparer pas,
Si le sort lui gardait une gloire future,
Le pouvoir de l'honneur, le rang de la droiture,
L'instruisait par sa vie à ne compter pour rien
Le grand-homme d'État, s'il n'est grand citoyen.

Tout à coup le sol tremble et le Vésuve crève ;
Le peuple de juillet réalise ton rêve,
Aventureux jeune homme! Avec son bras nerveux,
Ce puissant enchanteur te prend par les cheveux
Et te pose debout sur le front du cratère;
A toi donc la tribune, à toi le ministère!
Entre ces deux hauteurs ta place est désormais;
Si tu tombas un jour de l'un de ces sommets,

On y vit remonter ta puissance plus forte;
Un second contre-coup t'en renversa, qu'importe!
Le sort choisit souvent des favoris perclus
Qui, tombés une fois, ne se relèvent plus;
Mais les hommes doués d'une puissante fibre,
Quand un choc imprévu rompant leur équilibre,
Les arrache du faîte où marqua leur talon,
Se redressent toujours au premier échelon.

Il n'eût tenu qu'à toi de rester dans ton aire,
Et de jouir aussi d'un pouvoir septénaire,
Si de ta politique abaissant les hauteurs,
Et pâle courtisan des plats génuflecteurs,
Tu n'eusses point roidi ton indocile tête
Contre la paix de plomb que d'autres nous ont faite.
A quel prix gardent-ils une ombre de pouvoir?
Du fond de leur terrier s'ils osent se mouvoir,
A chacun de leurs pas que l'Angleterre compte,
Sur quelque point du globe ils inscrivent la honte,

Honte sur le Maroc, où la gloire a menti !
Honte sur le Texas, honte sur Taïti !
Mais, pareils à ces gens qui, poltrons dans la rue,
Soulagent au logis leur colère bourrue,
Dans leur intérieur ils font des coups d'État,
Fustigent le préfet, sanglent le magistrat,
Frappent de défaveur quiconque avec courage
A leurs improbités refuse un compérage;
Déshonorant pouvoir monté sur deux ressorts :
Despotisme au dedans, servitude au dehors !

Quelque infirme qu'il soit, il faut pourtant le dire,
Par un bénigne temps, tout pouvoir doit suffire;
Quand devant un vaisseau la mer calme se fend,
Pour régir le timon c'est assez d'un enfant;
Même en le méprisant alors on le tolère;
Mais que le front du ciel se plisse avec colère,
Que la tempête arrive en nuages épais,
Alors tous ces prôneurs de l'immuable paix,

Du haut de leurs fauteuils, pourris par leurs systèmes,
On les chasse, ou plutôt ils se chassent eux-mêmes,
Et le peuple éperdu, dans ses fiévreux transports,
Se jette avenglément entre les mains des forts.
Le jour donc (puisse-t-il être long à paraître!)
Où la France, perdant le bras de son vieux maître,
Tombera dans les mains d'une minorité,
Si l'État s'alarmait pour son autorité,
Si le fragile espoir de l'autre dynastie
D'un sanglant Culloden hasardait la partie,
Sans doute ce jour-là, le peuple soucieux
Sur nul autre que toi ne fixerait les yeux;
Il se rappellerait qu'aux heures de tourmente
Ta fermeté surgit encor plus véhémente,
Qu'un sympathique nœud, réciproque soutien,
Unit intimement l'esprit public au tien,
Que tu grandis au feu de la triple journée,
Que la France nouvelle en toi s'est incarnée,
Que les États n'ont point de soutien plus fervent
Que ceux-là qui les ont heurtés le plus souvent.

Qu'il est des factieux qui, dès que l'heure sonne,
Meurent fidèlement sur les marches du trône,
Et que le roi déchu n'eut jamais de rempart
Plus fort que Martignac et que Royer-Collard.

Mais, quoique soutenu du vote populaire
Aux extrêmes partis n'espère pas de plaire ;
Sans compter les fureurs du corps ultramontain,
Ce long troupeau qu'on voit, vers l'urne du scrutin,
Sous son pasteur Guizot marcher d'un pas docile,
Tous les conservateurs d'une paix imbécile
Ne changeront jamais leur superbe meneur
Pour l'homme qui ne veut la paix qu'avec l'honneur.
N'espère pas calmer les rancunes profondes
Ni de nos cavaliers ni de nos têtes rondes,
Des amis du vieux trône ou des républicains :
Les uns, pleurant encor le bon temps des Tarquins,
Et, sitôt qu'un éclair serpente dans la nue,
De leur royal messie attendant la venue,

Exécreront toujours l'instrument vigoureux
Des douleurs que Juillet accumula sur eux;
Les autres, sans former une alliance entière,
Rapprochent, il est vrai, leur extrême frontière,
Et veulent bien offrir un utile concours,
Bien que visant plus loin que le but où tu cours;
Mais quelques-uns d'entre eux, imbus de rêveries,
Et jetant leur semence au champ des théories,
Se séparent de toi dont le discernement
Ne pèse pas comme eux les choses du moment :
Sans savoir les vertus que notre âge comporte,
Ils prétendent lui mettre une charge trop forte,
Et, pour hâter un temps possible, mais futur,
Ils pourrissent un fruit qui n'est pas encor mûr.

De toutes les erreurs qu'une vieille rancune
Te reproche sans fin, je n'en condamne qu'une;
Car je ne parle plus de ces murs de Paris
Qui même en ce moment partagent les esprits,

Et, quoique *Némésis* l'ait frappé d'anathème,
Peut-être ce rempart est encore un problème,
Problème inquiétant qui, secourable ou non,
Pour nous ou contre nous peut tourner le canon.
Peut-être aussi qu'un autre, appui de la régence,
De la crise d'alors eût subi l'exigence,
Comme toi, dans son vote, il se fût abusé;
Mais, par le cri public, Septembre est accusé:
Tes amis les plus chers le disent à voix haute,
C'est là plus que l'erreur d'un jour, c'est une faute,
C'est un coup incessant qui, loin de s'amortir,
Pèse de plus en plus sur l'écrivain martyr.
Toi que la liberté prenait pour son Alcide,
Comment as-tu porté ce coup liberticide?
Comment as-tu gêné de bâillons étouffants
La Presse qui t'aimait entre tous ses enfants?
Hélas! de tout esprit, fût-il encor plus sage,
Un penchant à l'erreur est le triste partage;
Ou plutôt, admettons qu'en montant au pouvoir
L'œil perd de temps en temps la faculté de voir,

Et que certains objets, vus du point politique,
Se montrent revêtus d'un mensonge d'optique ;
Mais ce fut une faute : et sans doute qu'un jour
Si le scrutin vainqueur proclame ton retour,
Toi-même, confessant, avec pleine franchise,
L'erreur où tu tombas dans un moment de crise,
Tu pourras, en faveur d'un temps moins agité,
Adoucir de ces lois la vieille acerbité !

Ton crime d'aujourd'hui, c'est de quitter l'ornière,
C'est de grouper deux camps sous la même bannière,
De croire, qu'au moment d'un combat hasardeux,
Si l'on est fort d'un bras, on est plus fort des deux :
Si ce crime est le seul qu'évoque leur justice,
Console-toi d'avoir pour fauteur et complice
Tout homme de bon sens qui veut, de bonne foi,
Atteindre un digne but, par d'autres ou par toi.
Trop longtemps, bien qu'unis par les mêmes attentes,
Une fausse tactique a séparé nos tentes ;

Un noble chef qui seul, dans nos rangs citoyens,
Avait, pour commander, des droits égaux aux tiens,
Aujourd'hui t'associe à la première place;
Le triomphe est promis au nœud qui vous enlace;
L'ennemi, qui riait de nos longs désaccords,
Tremblera de nous voir marcher comme un seul corps;
Jusqu'ici nous avons, ainsi que des Kabyles
Prodigué nos exploits en charges inhabiles;
Mais ne formant qu'un bloc de nos deux escadrons,
Nous devons espérer de vaincre: nous vaincrons.

Tu ne parus jamais que dans un premier rôle:
Ministre ou député, quand tu prends la parole
Pour le peuple du Centre ou la minorité,
Elle tombe sur tous avec autorité.
D'autres avec plus d'art font rugir leurs tonnerres,
S'échauffent plus que toi dans leurs catilinaires,
Et pensent accomplir un chef-d'œuvre éloquent,
De secouer dans l'air ce sonore clinquant;

Il te coûterait peu de remettre en pratique
Ce fatras oublié depuis ta rhétorique,
Mais tu connais, bien mieux que ces déclamateurs,
L'éloquence qui sied à nos temps prosateurs ;
La tienne est le parler commun aux gens du monde,
C'est une causerie incisive et féconde,
Un propos socratique où, par des traits mordants,
Tu dépouilles à nu les harangueurs pédants;
Tu les laisses, d'abord, suant par tous les pores,
Dégorger leurs poumons gonflés de métaphores ;
Puis, quand de tout ce gaz ils ont assez bouffi
Un ampoulé discours qu'ils lancent en défi,
Tu descends dans l'arène où pose leur extase,
Et là, calme, poli, sans apprêts, sans emphase,
Comme tu parlerais dans ton propre salon,
De ton épingle d'or tu perces leur ballon.

Qui le croirait ! On dit que, sous ton auréole,
Au milieu de ce monde où le repos s'immole,

Tu poursuis quelquefois de regrets complaisants
La thermale cité chère à tes premiers ans.
Eh ! sans doute ! malgré les biens dont tu regorges,
Tes honneurs, ton palais de la place Saint-Georges,
Il serait doux pour toi, sous l'humide janvier,
De dormir au soleil qui mûrit l'olivier,
De respirer, le soir, cette brise marine
Si caressante au front, si douce à la poitrine,
Ces parfums résineux, atomes ravivants,
Qui s'exhalent des pins secoués par les vents ;
Mais l'heure de t'asseoir n'est pas encor venue;
Pour toi la route est longue, avance , continue :
L'œuvre du député se perd dans l'avenir,
L'œuvre de l'écrivain est plus près de finir ;
De ce grand monument tu n'as construit qu'une aile,
Il te reste à bâtir la face parallèle.
Ta plume a fait jaillir en feuillets rutilants
Dix ans du dernier siècle aussi pleins que mille ans,
Nous avons vu passer ces grands éclats de braise
Qu'à la face du sol lança quatre-vingt-treize,

Les Danton, les Carnot, tous les géants d'alors,
Les Girondins si purs, les Montagnards si forts,
Fils de la république étouffés par leur mère ;
Maintenant, prends ton vol du règne de Brumaire,
Rallume les canons que l'empire traîna
Sur les plaines d'Eylau, d'Austerlitz, d'Iéna,
Des rives de Grenade aux bords de la Baltique ;
Debout sur l'arc de gloire, au quadruple portique,
Évoque, avec la voix des grands historiens,
Les soldats du César, les vieux prétoriens
Qui marchent sur les murs, et d'un pas militaire
S'élancent de la base au sublime acrotère ;
Déroule sous nos yeux cet immense tableau
Qui sur le dernier plan rejette Waterloo.
Ce n'est qu'en embrassant ces vivantes images
Que tu te soutiendras sur le néant des âges ;
Bien que ton nom se trouve incrusté sur l'orteil
De l'homme éperonné que les yeux du soleil
Rencontrent le premier dans notre Babylone,
L'Éternité n'est pas promise à la colonne ;

L'oxide rongera cet empereur d'airain
Avec le nom de Thiers que signa le burin ;
Mais en gravant ton nom au bloc de cette histoire
Il ne brillera pas d'un éclat transitoire,
Car vous ne trouverez dans les âges anciens
Aucuns fastes de peuple aussi grands que les siens ;
Dans les modernes temps nul ne l'a surpassée
Par la guerre et les lois, surtout par la pensée;
Et de ce quart de siècle on aura souvenir
Jusqu'au jour ténébreux qui viendra tout ternir,
Jusqu'à ce qu'emporté par la loi centrifuge,
L'irascible Océan, qui fit le vieux déluge,
Anéantisse encor le dernier des humains,
Avec le dernier livre imprimé par ses mains.

Imprimerie Lange Lévy et comp., rue du Croissant 16, ancien hôtel Colbert.

ZODIAQUE

SATIRES.

A

L'AMBASSADEUR DU MAROC

PAR

BARTHÉLEMY

Prix : 50 centimes.

PARIS

LALLEMAND-LÉPINE

Rue Richelieu, 52.

ET CHEZ MARTINON, ÉDITEUR, 4, RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ.

—

1846



Le Bélier.

A L'AMBASSADEUR DU MAROC.

La fè dì Piero
Fiavi introdotta ed ogni civil arte;
Nè già sempre sarà che la via lunga
Questi dai vostri popoli disgiunga.

JERUSAL. LIBER., canto XV.

La foi du vrai Dieu y sera introduite, ainsi que tous les arts de la civilisation; le temps n'est pas loin où nous franchirons l'espace qui nous sépare de ces peuples.

Sid-Hadj-Abd-el-Kader-Achache, à toi salut !
Au moment où j'allais te porter mon tribut,
Le *Moniteur Baudouin,* triste écho de la veille,
M'annonce ton départ pour Toulon ou Marseille;
N'importe; au lieu d'entrer ici dans ton salon,
Mon facteur te suivra dans Marseille ou Toulon.
Voici plus de vingt ans que, d'un style ironique,

Au bon Sidi-Mahmoud, ambassadeur punique,
J'écrivis une lettre, et sus par son drogman
Qu'elle avait déridé ce digne musulman,
Car les Orientaux honorent le poète
Comme un sage, un *Taleb*, un ami du Prophète ;
J'aime à croire qu'issu des Maures grenadins
Tu ne lui jettes pas d'injurieux dédains,
Et que, trouvant encore une faveur pareille,
Mes vers pénétreront dans ta docile oreille,
Pourvu que Léon Roche, introducteur *ad hoc*,
T'en explique le sens en langue du Maroc.

Tu nous semblais heureux à travers les croisées
De ton balcon plongeant sur les Champs-Élysées,
Où le zèle soigneux de notre grand-visir
S'efforçait de complaire à ton moindre désir;
D'où vient donc que, prenant congé des Tuileries,
Tu disparus si tôt par les Messageries ?
Les uns ont supposé qu'un imprévu firman
A pressé ton retour auprès d'Abder-Rahman ;
D'autres, que du climat la brumeuse froidure

Sous ton léger burnous s'insinuait trop dure ;
Mais non le ciel est doux, l'hiver s'écoulera,
Cette année, à Paris tiède comme au Sahra,
Nul ordre n'est venu de l'Empereur ton maître.
Le nostalgique spleen t'avait saisi peut-être;
Qui sait? souvent, la nuit, des rêves obsesseurs
De ton cher Tétouan te montraient les douceurs,
Tes tentes, tes troupeaux traînant leur longue laine,
La cour de ta maison aux murs de porcelaine,
La terrasse du toit, les dattiers ondoyants,
L'antienne du *muezzin*, horloge des Croyants,
Tout ce qu'on ne voit pas dans les villes françaises.
Non, la foule se perd en vaines hypothèses;
De ton brusque départ je connais la raison :
Pouvais-tu demeurer ici dans la saison
Où tout n'est que vertige, où, dans un cercle immense,
Paris échevelé tourbillonne en démence,
Et déroule au soleil, dans tout son peuple fou,
Des écarts inconnus vers le cap Matifou?
Grave Chérif! ami des mœurs patriarchales!
Qu'as-tu dit, en voyant bondir ces Lupercales,

Toi qui jusqu'à ce jour, dans le pays chrétien,
N'avais vu que des gens austères de maintien,
Et ne soupçonnais pas que chez un peuple sage
On changeât de costume et surtout de visage?
Qu'as-tu pensé de nous, quand nous t'avons fait voir
Nos faces de carton et de taffetas noir,
Nos clinquants d'histrions dont Babin tient boutique?
Quand, formés pêle-mêle en branle épileptique,
D'insaisissables Djinns, de grotesques démons,
Glapissant du gosier, rugissant des poumons,
Ainsi que le Kamsin dans une plaine rase,
Ont tourné sous tes yeux pétrifiés d'extase?
Sans doute, à cet aspect, tu dus croire un moment
Qu'Allah nous avait tous frappés d'égarement.
N'emporte pas de nous cette fausse pensée;
Nous déplorons déjà cette ivresse passée;
Et sur ce mois de fièvre une fois accompli
Notre saint *Ramadan* a fait tomber l'oubli.

Pour d'autres souvenirs réserve ta mémoire :
Dès que tu mis le pied sur notre territoire,

Songe combien l'aspect des hommes et des lieux
Agrandit ta pensée et dilata tes yeux;
A chacun de tes pas dans ce nouveau domaine
Ta babouche en passant, heurtait un phénomène,
Ton turban saluait un prodige des arts;
Chaque place t'offrait de splendides bazars,
Des marchés rayonnants de choses inconnues;
Tu voyageais parmi de larges avenues
Sur des chemins pavés et bordés d'arbres verts,
Sur de magiques ponts soutenus par les airs,
Traversant, au g alop 'une molle voiture,
Des plaines, des vallons opulens de culture,
Des villages, des bourgs aux toits hospitaliers,
Des villes, résonnant au bruit des ateliers.
Jusque-là des chevaux t'emportaient dans l'espace,
Quand, tout à coup, tu vois s'atteler à leur place
Un monstre qui vomit par les yeux et les dents
Des globes de fumée et des charbons ardens;
Monté sur son dos noir un démon le dirige :
Et tandis que, les yeux vitrés par ce prodige,
Sur l'aile d'Al-Borack tu crois fendre les cieux,

Le fantastique char arrête ses essieux,
Et te dépose en paix sur les sonores dalles,
De la ville qui règne entre les capitales,
La Mecque de l'Europe où tout chrétien fervent
Doit, au moins une fois, venir de son vivant.

Là tu pus mesurer l'abîme qui sépare
Un peuple policé d'une horde barbare,
Le néant de la vie et la nuit du grand jour :
Ton sage empressement visitait tour à tour
Nos palais, nos jardins, nos affables musées,
Radieux monuments des mœurs civilisées ;
Le poudreux Champ-de-Mars t'a montré par essaims
Ses canons, ses chevaux, ses épais fantassins ;
Guizot, pour te fêter, a convoqué la gloire
Du corps diplomatique et du Conservatoire,
Et l'Afrique a pu voir, par ses ambassadeurs,
L'épanouissement de toutes nos splendeurs.

Ces splendeurs dont tu fus le témoin oculaire
Te fourniront plus tard un sage corollaire ;

Sitôt que la vapeur t'aura conduit au port
Ta bouche véridique en fera le rapport :
Dis à ton Empereur que si la noble France
De la foi marocaine accepte l'assurance,
Si ses bras fraternels s'ouvrent à l'étranger
Ces bras s'étendent loin, quand il faut la venger;
Dis-lui qu'au premier coup de son tambour de guerre
Elle peut, à l'instant, faire sortir de terre
Dix fois plus de soldats que les drapeaux d'Ali
N'en comptèrent, debout, sur la plaine d'Isly;
Dis-lui qu'Abd-el-Kader, qui, tel qu'un noir génie,
Tourmente les destins de notre colonie,
Dût-il venir un jour, en tête de son camp,
Clouer sur Bab-Azoun un défi provoquant,
Avec quelque fureur qu'elle soit défendue,
Combat pour une cause à tout jamais perdue;
Dis-lui, résolument, dis-lui bien qu'il vaut mieux
Faire son allié d'un peuple glorieux,
Dont la parole est sûre et l'amitié constante,
Dont l'empire n'est pas campé sous une tente,
Que d'un aventurier vivant au jour le jour,

Promenant au hasard son aire de vautour,
D'un cavalier nomade errant comme un fantôme,
D'un sultan sans sujets, d'un émir sans royaume
Qui veut en trouver un, dût-il prendre celui
Du roi qui l'abrita de son aveugle appui.

Sans doute, qu'une fois, au sein de ta patrie,
L'image de la France et de son industrie,
Malgré toi, bien souvent, viendra te ressaisir ;
Tu sentiras au cœur un généreux désir,
De doter ton pays de tant de grandes choses,
De rompre sa torpeur par des métamorphoses :
Figure-toi le gaz, la nuit dans vos cités,
Portant sa flamme ovale et ses blanches clartés,
Des convois de wagons, dans vos débarcadères,
Arrivant à la file au lieu de dromadaires,
Laissant à Mogador, par le chemin de fer,
Les voyageurs partis le matin de Tanger ;
Quel prodige de voir la main des télégraphes
Sur les hauts minarets dessinant leurs paraphes,
Joignant en un clin-d'œil Miknès à Tetouan,

La Méditerranée aux flots de l'Océan!

Ose espérer; Allah, sans nulle préférence,
Veille sur le Maroc non moins que sur la France,
Les arts sont, tour à tour, citoyens de tous lieux;
Souviens-toi quels étaient les Maures tes aïeux,
Quand, chassés par le sort de la terre ibérique
Ils vinrent abriter leurs tentes sur l'Afrique :
Ils ont légué l'algèbre à leurs grossiers vainqueurs;
Leurs balcons, dentelés de trèfles et de cœurs,
Sont restés suspendus dans ces villes lointaines;
L'Allambrah tremble encore au bruit de leurs fontaines;
Le nom d'Averrhoës survit à sept cents ans;
Quand l'Europe n'avait que d'obscurs artisans,
L'Arabe était poëte, architecte, astronome,
Prince dans tous les arts qui font l'orgueil de l'homme;
Voilà le noble sang qui veut se rajeunir,
L'héritage que doit vous rendre l'avenir.

Cet avenir s'avance; une force impulsive
A de communs destins veut que le monde arrive;

Quoique lents dans leur marche et souvent arrêtés,
Les mœurs, les arts, les lois, par l'Occident portés,
Pénétreront enfin dans l'Orient inculte;
Ainsi l'a décrété cette puissance occulte,
Cette fatalité devant qui, plus que nous
Les fils de Mahomet se courbent à genoux.

C'est à la vieille Europe, école de la terre,
Que le ciel a donné ce rôle humanitaire;
C'est nous peuples instruits qu'il pose en gouverneurs
De ceux qui sont encore à l'état de mineurs,
C'est nous qu'il à chargés d'injecter dans leurs veines
Les principes vitaux dont les nôtres sont pleines.
Si pour les façonner à nos enseignements
Nous exerçons parfois de rudes châtiments,
Leur intérêt futur en fait une exigence;
Quand ils seront rivaux de notre intelligence,
Nous les proclamerons libres, forts et majeurs.
Il est passé le temps des peuples ravageurs
Des héros furibonds que l'histoire vénère,
Qui, dans leur appétit de brute sanguinaire,

Débordaient sur le globe, ainsi que des torrents;
Nous avons ennobli le but des conquérants;
La guerre étoit pour eux une fureur impie,
Pour nous c'est un mandat de la philantropie,
Et, trop longtemps du monde aveugle destructeur,
Le sabre est devenu son civilisateur.

L'homme qui, d'un peu haut voit les choses humaines,
Assiste en ce moment à d'imposantes scènes :
Trois peuples, qu'entre tous la providence élut,
Par trois différents points marchent au même but,
Chacun d'eux épurant le chemin qu'il embrase :
La Russie ouvre aux lois les rochers du Caucase;
L'Angleterre, dans l'Inde, où tant de sang fuma,
Apprivoise à ses mœurs les castes de Brahma;
Pour les régénérer dans une eau plus féconde,
Des bords de Calcutta, de Delhi, de Golconde,
Elle emporte en Europe, entre ses bras hardis,
Des voyageurs enfants qui retournent grandis;
Et la France liée à cette œuvre immortelle
Du continent d'Afrique embrasse la tutelle.

Dès qu'il faut accomplir de hautes missions
La France aime à donner l'exemple aux nations,
Elle met son orgueil à marcher la première
Pour porter en tout lieu la vie et la lumière;
Et, quel que soit le sol où ses pieds pèlerins
S'impriment une fois, ils y restent empreints.
Poussés par une longue et sainte frénésie
Bien des peuples croisés passèrent en Asie;
Tous leurs noms y sont morts, hormis le nôtre seul.
Si l'Egypte aujourd'hui soulève son linceul,
C'est que nos légions, avec leurs auréoles,
Promenèrent la vie entre ses nécropoles,
Et que, pareille au Nil, jusqu'aux sables d'Ammon,
La France, en la quittant, y laissa son limon.

Le temps raffermira notre conquête ardue;
Et quand sur tous les points de sa vaste étendue;
Du Chélif à Cyrtha, l'Arabe et le *Roumi*
Ne formeront qu'un peuple étroitement ami,
Ton empire qui voit le nôtre avec ombrage
Sentira les bienfaits de notre voisinage.

Nos ports, nos arsenaux, nos ponts, nos grands chemins,
Tout ce que l'industrie enfante par nos mains
Vous aiguillonneront à travers la frontière;
Votre sol qui pourrait nourrir l'Europe entière,
Saura, par les travaux de nos soldats colons,
Quels trésors vous laissez dormir dans ses sillons,
Votre terre, en épis, changera des broussailles;
Elle fera jaillir du fond de ses entrailles
Ce que vous payez cher à l'étranger lointain,
Des fontaines d'argent, d'or, de cuivre et d'étain.

Et ce jour n'est pas loin, je le répète encore :
L'Orient qui s'éveille en voit poindre l'aurore;
Une vague pensée irrésistible élan,
Assiége tous les fronts qui portent le turban;
Une hégire nouvelle arrive; la Morée
De son antique nom s'est déjà décorée;
L'ombre de Thémistocle a salué ses fils;
Un nouveau Pharaon ressuscite Memphis;
Les murs de Constantin peuplés de races mortes,
Aux flambeaux du progrès ouvrent leurs larges portes;

Écoutons! jusqu'aux cieux un grand bruit est monté :
Hourrah ! l'Afrique pousse un cri de liberté,
Et ce cri de l'Atlas que l'écho répercute
Fait tressaillir le Caffre accroupi sous sa hutte.
Pendant que notre loi n'ose encore abroger
Les bazars de chair noire, autour des murs d'Alger,
Le Solthan de Tunis abolit l'esclavage,
Le pied du nègre est libre en touchant son rivage,
Dans le marché public où pendait le carcan,
Ses fers au lieu de lui sont vendus à l'encan.
Que le Dieu des chrétiens garde cet infidèle !
Que l'Europe à ses rois l'impose pour modèle;
Que son glorieux nom éternise mes vers;
Sur un cap africain dominateur des mers,
Avec les fers brisés de la traite abattue,
Que l'Europe chrétienne érige une statue
Où la philantropie écrira de sa main :
AHMED, BEY DE TUNIS, AMI DU GENRE HUMAIN.

Imprimerie Lange Lévy et comp., rue du Croissant, 16, ancien hôtel Colbert.

ZODIAQUE

SATIRES.

AU

PRINCE DE METTERNICH,

LA POLOGNE

PAR

BARTHÉLEMY.

Prix : 50 centimes.

PARIS

LALLEMAND-LÉPINE

Rue Richelieu, 52.

ET CHEZ MARTINON, ÉDITEUR, 4, RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ.

—

1846



Le Taureau ?

AU PRINCE DE METTERNICH

LA POLOGNE

Il n'y a point de droit contre le droit.

BOSSUET.

Si la France s'est rendue coupable en ne s'opposant point au premier démembrement du royaume des Jagellons, c'est apparemment qu'elle avait remis la cause à Dieu : Dieu est l'éternel vengeur de toutes les injustices.

CHATEAUBRIAND.

Conviens-en, cette fois le réveil des Sarmates
A faussé tes calculs, prince des diplomates !
Sur son doux oreiller, le goutteux *statu quo*
A tressailli devant l'ombre de Kosciusko.

Toi qui de l'avenir semblais le géomètre,
Toi qui trompais déjà l'Empereur notre maître,
Quand tes mains lui livraient la fille de François,
Comment expliques-tu l'échec que tu reçois?
C'est un rude soufflet pour ton expérience :
Dieu merci ! rien n'est sûr dans votre prescience;
Vous tramerez une œuvre en tisserands subtils,
Mais le doigt du hasard en rompra quelques fils;
L'imprévu vient toujours tromper dans leur tactique
Les grands régulateurs de l'ordre politique;
C'est un acteur sorti de l'enfer ou du ciel
Qui disloque en passant leur drame officiel.
Ne les croirait-on pas, à leur outrecuidance,
Les greffiers du Destin et de la Providence!
Avec quel fier aplomb, en cachetant un pli,
Ils prononcent ces mots : C'est un fait accompli !
C'est pitié de les voir, devant leur table ronde,
Dessiner des zigs zags sur la carte du monde,
En lots irréguliers découper notre sort :
« Ce fleuve m'appartient. — Sire ! acceptez ce port.

« — Cette chaîne de monts arrondit vos domaines,
« Prince! — A vous, mon cousin! ces provinces lointaines.
« — Votre Altesse a des droits sur ce duché. — Merci.
« Je prends pour moi ce peuple et vous rends celui-ci. »
Quand, tels que des fripiers, dans les ventes publiques,
Qui des morts encor chauds tiraillent les reliques,
Ils ont fini leurs trocs de robes de velours,
De sceptres, de joyaux, de paillettes de cours,
A peine au protocole ont-ils mis leur paraphe,
Voilà la Liberté, divine géographe,
Qui, d'un revers de main, bouleverse du sol
Les empires volés et les auteurs du vol.
Pour réduire au néant les sentences humaines,
Le Ciel fait au besoin jaillir des phénomènes,
Un bras tout-puissant tombe entre nous et les rois.
Ils suspendent un peuple au gibet de la croix,
Ils étendent son corps, crispé par la torture,
Dans un sépulcre neuf, de solide structure,
Et, sur l'épais granit qu'ils roulent sur le bord,
Leur main ensanglantée écrit : Ce peuple est mort.

Tout à coup, ô terreur! sur la tombe rougie,
Pendant que les bourreaux dansent dans une orgie,
Dans le creux de la terre ils entendent des bonds,
Le couvercle de marbre arrache ses crampons,
Et le cadavre saint, miracle d'épouvante!
Dresse au bord de la fosse une tête vivante.

Non, le ciel n'admet pas au rang de ses décrets
Tout ce que griffonna la plume des congrès;
Son code est immuable; à ses pandectes saintes
L'iniquité ne peut imprimer ses atteintes,
Et comme, jusqu'au temps le plus illimité,
Chaque peuple a pour lui sa légitimité,
De même, après mille ans de durée impunie,
Nulle prescription n'absout la tyrannie.
C'est en vain qu'elle fauche, avec ses bataillons,
La liberté qui croît entre de vieux sillons,
Que le sol un moment n'en garde plus la trace,
Son germe indestructible en ressort plus vivace.

Le faible en succombant rêve un futur soutien ;
Contre un titre sacré la force ne peut rien,
On ne fusille pas l'immortelle pensée;
L'usurpateur s'endort, dans sa joie insensée,
Sur un pouvoir de fait qui change à tout moment;
Le *statu quo* du droit dure éternellement.

C'est ce droit à la main, que, pâle de colère,
La Pologne a quitté son cachot tumulaire,
Qu'elle a fait retentir sa voix, comme un tocsin,
De l'océan Baltique aux bords du Pont-Euxin,
Traînant ses pieds meurtris sur sa terre usurpée,
Découvrant, sous sa robe en trois lambeaux coupée,
Les stigmates des fers, les coups toujours saignants
Des vieux déprédateurs et des princes régnants ;
Redemandant ses fils, dispersés par l'ukase,
Aux mines de Tobolsk, aux antres du Caucase ;
Ses filles, qu'au hasard l'hymen épouvanté
Jette à la soldatesque, avant la puberté;

Ses épouses du Christ, ses vierges catholiques
Que des popes impurs, du fond des basiliques,
Traînent par les cheveux, livrent à des tourments
Moins horribles encor que leurs embrassements,
Victimes de la foi, que d'infâmes prêtresses
Font passer lentement par toutes les détresses,
Ecrasent de fardeaux, attèlent à des chars,
Pour leur faire adorer la papauté des czars.

Levez-vous, armez-vous, puissances souveraines!
Le Spartacus du Nord a secoué ses chaînes;
Incorrigible esclave, il s'obstine à frémir
Au nom de Vladislas et du grand Casimir;
Il n'a point oublié que, sous les murs de Vienne,
Il a sauvé l'Autriche et l'Europe chrétienne;
Que Varsovie, encor, pare ses monuments
Des étendards conquis aux pachas ottomans;
Qu'au profit de tout peuple, aux jours de défaillance,
Son bras chevaleresque a toujours pris la lance;

Que pour salarier quatre cents ans d'exploits,
Contre le droit humain et les divines lois,
Les ongles de la Prusse et ceux de Catherine
S'enfoncèrent au creux de sa chaude poitrine;
Qu'après un demi-siècle, alors que l'aigle blanc
Ressuscitait aux cieux, des plaines de Fridland,
Le monde entier la vit, avec insouciance,
Dépecée au festin de la Sainte Alliance;
Et que le noble sang de ses veines bondi
Sur les murs de Praga n'est pas encor tiédi.

Peuple orgueilleux! voilà l'histoire qu'il atteste,
Voilà ses souvenirs : le crime est manifeste.
Hâtez-vous, que la foudre arrive avec l'éclair,
Lancez vos régiments par les chemins de fer;
C'est bien, Russes! déjà, du haut des citadelles,
Vos canons sont pointés sur les villes rebelles,
Partout l'état de siége entre au bruit du tambour;
La terreur et la mort sont à l'ordre du jour;

Le feu de peloton rend la justice en masse,
Le trop plein des cachots trouvera bien sa place,
La Sibérie est grande; et le monde entassé
Entrerait au besoin dans son enfer glacé.
Pour toi, prince! on ne peut t'accuser d'inertie,
Ton zèle paternel sauve la Gallicie;
Ses malheurs ont touché ton cœur compatissant,
L'incendie à ta voix s'éteint.... avec du sang;
Et le serf, libre enfin du joug qui le comprime,
Reçoit, par tête d'homme, une loyale prime
D'impériaux florins, réglés par le tarif,
Vingt pour le bétail mort, la moitié pour le vif.
Courage! Si la Prusse aujourd'hui dégénère
Au point de se montrer clémente et débonnaire,
Vous, à votre hauteur sachez vous maintenir,
Imprimez aux vaincus un nouveau souvenir,
Dans votre œuvre de mort marchez d'intelligence.
Mais où vous conduira ce sentier de vengeance,
A moins que vous n'osiez, de vos bras absolus,
Les décimer dix fois, pour ne les craindre plus?

Car un Polonais seul, dans la Pologne entière,
Se sacrerait encor roi de ce cimetière.
Oui, si vous laissez vivre un digne rejeton
De la race d'Hedwige et du vieux Jagellon,
Ce dernier orphelin, représentant ses frères,
Remûra contre vous leurs gloires cinéraires,
Évoquera la terre éveillée à ses cris,
Devant la sainteté de ses droits imprescrits,
Devant le juste appel de sa cause opprimée,
Devant un triple vol commis à main armée;
Ne signera jamais l'infamant abandon
De sa foi, de sa langue et surtout de son nom;
Et s'il faut qu'à son tour, la tombe le dévore,
Il en ressortira pour protester encore,
Sans savoir ce que Dieu voudra lui départir,
La palme du vainqueur ou celle du martyr.

L'histoire de nos jours est là pour t'en instruire,
Prince! un peuple est toujours difficile à détruire,

Quand l'ardeur d'être libre arme sa volonté,
Et surtout quand la croix guide la liberté.
C'est la croix à la main, belliqueuse patrone,
Que la Grèce nouvelle a conquis sa couronne;
Que la fière Belgique, esclave des Nassau,
D'un royaume plus libre a fondé le berceau,
Que l'Irlande aujourd'hui fait pâlir l'Angleterre;
Que l'Espagne autrefois, après sept ans de guerre,
Conserva son drapeau de Castille et Léon,
Malgré Junot, Mura, Soult et Napoléon;
C'est la croix à la main, céleste garantie,
Que du fond du tombeau la Pologne est sortie,
Espérant, sans prévoir comment ni de quel lieu,
Qu'un secours lui viendrait à la voix de son Dieu.

Ah! le moindre secours, dans sa brûlante crise,
Eût tenu quelques mois la victoire indécise;
Que n'a-t-elle eu près d'elle, en ces premiers moments,
Le simple superflu de tant de régiments

Qui sur d'âpres déserts poursuivent un fantôme!
Elle serait encore au cœur de son royaume;
Entre les monts Krapacks, aux caverneux abris,
Elle n'errerait pas avec ses fils proscrits;
Qui sait même? peut-être, à cette heure fatale,
Elle aurait ressaisi sa vieille capitale
Et rendrait une mère à son peuple orphelin,
En face de Moscou, de Vienne et de Berlin.

Ne nous condamne pas, reine de la Vistule!
Le jour où, secouant le linceul qui te brûle,
Tu nous jetas, de loin, tes perçantes clameurs :
« Au secours! au secours! à moi, France! je meurs! »
Notre peuple plongea ses yeux sur Cracovie;
A chaque bulletin ou de mort ou de vie,
Il vivait ou mourait; le fer autrichien
Déchirait notre cœur en entrant dans le tien.
Non, la France, un moment ne t'a point oubliée :
Ne fus-tu pas toujours notre intime alliée?

Dans la glace ou la boue, au front de l'ennemi,
Côte à côte, au bivouac, n'avons-nous pas dormi?
N'avons-nous pas souffert sur la même ambulance?
Quand, pour aller au Nord imposer le silence,
Nos bataillons passaient par tes neigeux chemins,
N'est-ce pas à tes feux qu'ils réchauffaient leurs mains?
Nous avons conservé de ta guerrière école
Le gracieux chapka, la lance à banderole;
Les traits enluminés de tes héros chéris
De nos bons villageois décorent les lambris;
Sans songer au péril, sous le fer des despotes,
Tu répondis toujours à nos cris patriotes;
Quand de quatre-vingt-neuf le volcan s'éveillait,
Quand plus tard rayonna le soleil de juillet,
C'est comme notre sœur, comme notre complice,
Que deux fois la Pologne endura le supplice;
Non, l'anneau d'alliance à deux peuples commun
Ne se dessoude pas par le malheur de l'un.
Au lamentable appel qui sortit de tes plaines,
La confraternité bouillonna dans nos veines;

Les partis, confondant leur sombre inimitié,
Et réunis devant l'autel de la pitié,
Transformèrent en tronc l'urne parlementaire;
L'aumônière à la main, la presse humanitaire
Mêla l'or des hôtels au cuivre des greniers.
Hélas ! de nobles vœux, des larmes, des deniers,
Pendant que vous risquiez la sanglante partie,
Voilà le contingent de notre sympathie !
Chers et vieux compagnons ! ne nous condamnez pas :
La Doctrine nous tient sous son étroit compas ;
De poltrons guichetiers, en la traitant de folle,
Aux deux bras de la France ont mis la camisole ;
D'égoïstes rhéteurs, aux dogmes astringens,
Ont fait à la tribune un cours de droit des gens,
Ils ont verbiagé sur les lois respectives
Qui protégent les rois dans leurs prérogatives,
Sur la raison d'État qui ment à la raison.
Quoi donc ! quand l'incendie assiége une maison,
Dans un chemin public, à l'angle d'une rue,
Sur un faible passant quand un brigand se rue,

C'est un devoir pour nous d'accourir sans retard,
De combattre le feu, d'arrêter le poignard ;
Et quand des millions d'hommes qu'on supplicie,
N'importe la contrée, à Naple, en Gallicie,
Dans leur dernière angoisse agitent le tocsin,
En criant au secours! au meurtre! à l'assassin
Il faut, les bras croisés, comme de vieilles femmes,
Contempler, en pleurant, les meurtres et les flammes,
Sans pouvoir accourir à leurs cris déchirans,
Sans nous précipiter entre eux et leurs tyrans!
C'est là le droit des gens! que l'enfer l'engloutisse!
Logique à double face! exécrable justice!
Si c'est un homme seul, on peut le secourir;
Si c'est un peuple entier, on le laisse mourir!

Espérons : le temps marche aux grandes théories :
Nous n'aurons pas toujours les mains endolories ;
On fermera le bagne ouvert aux nations ;
Apaisé par nos jours de désolations,

Le ciel, qui prend pitié des misères humaines,
Abrégera le cours des Septante-semaines.
Nos bras paralysés se distendront alors;
Les faibles recevront l'assistance des forts;
Sans que d'un froid pédant la férule l'opprime,
La France aura le droit d'être grande sans crime,
D'illuminer son phare aux lieux les plus lointains;
Et les Parques du Nord qui filent nos destins,
Qui, dans leur noir sabbat, comme ces trois sorcières
Que rencontra Macbeth sur un champ de bruyères,
Contre le genre humain font une œuvre sans nom,
Fléchiront sous un droit plus fort que le canon.

Noble Pologne! attends, prolonge ta torture;
Tu n'as pas seule droit à notre aide future;
La France compte encore une seconde sœur
Qui saigne, comme toi, sous un joug oppresseur,
Qui, le deuil sur le front, traîne sa toge antique
De la mer de Tyrrhène au golfe Adriatique,

Qui nous livrait les fils arrachés de son cou
Pour mourir en Egypte, en Espagne, à Moscou,
Qui sait que sa fortune à la nôtre se lie,
Qui tend les bras vers nous, comme toi... L'ITALIE.
Attendez l'une et l'autre ; avec le même élan
Notre zèle poursuit Varsovie et Milan ;
Si notre main pour vous ne tire pas l'épée,
Cette main, toutefois, n'est point inoccupée :
Dans un noir calepin, authentique recueil,
Elle écrit, jour par jour, vos annales de deuil,
Elle note avec soin, dans ce long répertoire,
Les tourments variés de votre purgatoire,
Le *carcere-duro*, le knout, la pendaison,
La mort par le fusil, le fer et le poison.
Depuis Andreoli, qui, d'une nuit soudaine,
Couvrit, en expirant, le soleil de Modène *,

* La mort d'Andreoli, qui eut lieu en 1822 à Rubiera, duché de Modène, fut sur tout remarquable en ce qu'au moment précis de l'exécution, un violent orage se manifesta subitement, et que le ciel, jusqu'alors serein, fut couvert de sombres nuages.

Jusqu'aux deux Bandiera, dont le sang fraternel
Monta vers le Vengeur, comme celui d'Abel,
Tous les noms sont portés dans ce martyrologe;
Afin qu'à l'heure fixe où l'invisible horloge
Donnera le signal qui doit nous réunir,
A vous de vous lever, à nous d'intervenir,
Ces lugubres feuillets se changent en paroles,
Et, par les vents du ciel dispersés jusqu'aux pôles,
Apprennent à tout peuple en vertu de quels droits
Et devant quel drapeau nous nous dressons tous trois.

Imprimerie Lange Lévy et comp., rue du Croissant, 16, ancien hôtel Colbert.

ZODIAQUE

SATIRES.

A

M. HORACE VERNET

PAR

BARTHÉLEMY.

Prix : 50 centimes.

PARIS

LALLEMAND-LÉPINE

Rue Richelieu, 52.

ET CHEZ MARTINON, ÉDITEUR, 4, RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ.

—

1846



Les Gémeaux.

A M. HORACE VERNET

Valdiùs oblectat populum meliùsque moratur.
Mieux qu'un autre il sait attirer et charmer le peuple.

HORACE.

Il bello è quel che piace,
Le beau est ce qui plaît.

MILIZIA.

Je ne suis pas de ceux qui s'en vont au Musée
Promener la critique, avec une ame usée,
Et jettent, sans appel, sur tant de cadres peints
Leur technique sentence en style de rapins.
A l'analyse sèche et d'élan dépourvue
Je préfère l'instinct de la première vue :
Un trop long examen hébète le regard ;
L'artiste juge mal les ouvrages de l'art.

Sans asservir mon culte à telle ou telle école,
Sans ériger un maître en exclusive idole,
Candide visiteur, j'admire ingénûment
Tout ce que me révèle un vague sentiment;
Aussi, pour cette fois, contre son ordinaire,
La vieille *Némésis* se fera débonnaire,
Et ne meurtrira pas de son fouet d'Alecton
Le dos des exposants, martyrs du feuilleton;
D'ailleurs, au grain d'encens que devant toi j'allume
La satire ne peut mêler son amertume,
Et tu repousserais un hommage brutal
Qui de noms immolés ceindrait ton piédestal.

Et pourtant, que de noms convoités par mes rimes!
Le pourtour du salon est pavoisé de crimes,
Et par rang d'alphabet, inconnus ou marquants,
Le livret délateur trahit les délinquants.
N'en soyons pas surpris : un an n'est point un terme
Qui suffise au talent pour sortir de son germe;

Le génie est un sol avare de produits
Qui ne peut, coup sur coup, donner de nouveaux fruits ;
A peine un tapissier, dans le même intervalle,
De soie et de velours meublerait votre salle,
Et vous prétendez, vous; à chaque douze mois,
De deux mille chefs-d'œuvre habiller ses parois !
A des avortements c'est forcer la nature.
Aussi l'antique temple ouvert à la peinture,
Où, de cinq en cinq ans, les grands maîtres rivaux
N'osaient qu'avec effroi découvrir leurs travaux,
N'offre plus désormais à vos grossiers hommages
Qu'un marché de couleurs, une foire aux images,
Comme celle que voit, en quadruple cordon,
Fleurir, au temps pascal, le boulevard Bourdon.

Encor si le jury, myope consistoire,
N'ouvrait son dur guichet qu'à l'œuvre méritoire,
Si l'œil du comité que préside Cailleux
Était moins obscurci par un voile écailleux,

L'art, qui de jour en jour marche à sa décadence,
De ses difformités cacherait l'évidence ;
Mais, hélas ! la faveur, énorme contre-poids,
Entraîne la balance où se pèsent les droits.
Heureux le barbouilleur qu'un député protége !
Sa tartine au salon entre comme un Corrége ;
Puis l'orgueilleuse croûte, emballée avec soin,
Avec son numéro conservé dans un coin,
Va, dans le bourg pourri qui patronna l'Apelle,
D'un électeur-bedeau décorer la chapelle.
Nulle œuvre ne rencontre un accueil ennemi,
Pourvu qu'elle ait le timbre ou d'M R ou d'M I :
Au peintre officiel qui fièrement importe
Des paravents de Chine et des dessus de porte,
Le concierge sourit, tandis que son dédain
Désappointe un Decamps ou repousse un Gudin.

Dieu merci ! plus heureux que tes tristes confrères,
Tu n'as jamais subi ces affronts arbitraires ;

La salle d'Apollon, depuis plus de trente ans,
A tes immensités ouvre ses deux battants;
Et peut-être l'émeute, ou morte ou disparue,
Du fond du Louvre en deuil descendrait dans la rue,
Si Paris, un matin, tout à coup apprenait
L'attentat d'un jury proscrivant un Vernet.
Ta fortune un seul jour ne s'est pas démentie :
Depuis le fondateur de votre dynastie,
Qui, lié contre un mât battu des flots hurlants,
Pour peindre la tempête entrait jusqu'en ses flancs,
La royauté des arts, dévolue à ta race,
A passé de ses mains jusqu'à toi, noble Horace!
Et le ciel a voulu réunir en toi seul
Ton génie et celui d'un père et d'un aïeul.
Sans excepter un nom de notre galerie,
Nul ne fut entouré de plus d'idolâtrie;
Nul, sous les yeux d'un peuple aux électriques sens,
N'étala comme toi des drames saisissants;
Nul plus magiquement, du creux de la muraille,
Ne fit sur le parquet bondir une bataille,

La bataille moderne, au mouvement confus,
Avec ses cavaliers, ses caissons, ses affûts,
Ses lourds canons montrant leurs gueules encor chaudes,
Une bataille enfin avec ses épisodes,
Et non ces plans obscurs, ces horizons lointains,
Pâlement clair-semés de soldats indistincts,
De héros en perruque et coiffés de tricornes,
Énigme de vapeurs, d'objets ternes et mornes,
Où fort heureusement Wandermeulen écrit :
« Bataille de Steinkerke » ou « Prise de Maëstricht ».
De ces fausses beautés la mode est décrépite.
Avec toi seulement la vérité palpite :
On respire ta poudre, on foule ton terrain,
Tu poétises tout, le soldat, le marin,
La botte, le képi, la boue et la poussière;
C'est un *fac-simile* de la nature entière;
De ce que Dieu créa dans ce monde apparent
L'art n'enfanta jamais un faussaire plus grand.

Soit, lorsque t'inspirant au livre de Moïse,
A l'angle d'un chemin tu peins Thamar assise,
Rebecca tendant l'urne aux lèvres d'un pasteur
Ou l'humble Agar que chasse un doigt réprobateur;
Soit lorsque devant toi pose la nouvelle ère,
Quelle œuvre de ta main ne devient populaire?
Sur combien de feuillets signés de ton pinceau
La France, avec orgueil, a mis son noble sceau!
A peine as-tu livré ta page encore embue,
La gravure aux cent bras déjà la distribue,
La suspend au soleil et sous l'ombre des toits.
Dans l'atrium du riche et le salon bourgeois,
Jusque sous le talus de la froide mansarde,
Cherchez, vous trouverez *les Adieux à la Garde*,
Vous reverrez partout l'impérial flambeau,
A la voûte du ciel, en exil, au tombeau.
Quinze ans, tu consolas nos gloires opprimées,
Depuis quinze ans tu suis nos nouvelles armées
Et, sur chaque désert que leur sang arrosa,
Elles t'ont proclamé leur Salvator Rosa.

L'an dernier, pour donner à Paris une fête,
Tu fis à la Smala répéter sa défaite,
Et sur un pan de mur, de l'un à l'autre bout,
Tu pris une bataille et la posas debout:
En face, à droite, à gauche en ligne transversale,
Les ardents escadrons galopaient dans la salle;
Des femmes, des vieillards, impuissants défenseurs,
Opposaient leurs bras nus au sabre des chasseurs;
De grands corps noirs couraient à travers la mêlée;
Les drapeaux dans les airs tordaient leur flamme ailée;
Des chameaux effarés, contractant leurs naseaux,
Dans des cages de soie, ainsi que des oiseaux,
Transportaient des harems les tremblantes captives;
Partout se dispersaient des bandes fugitives,
Pendant qu'un idiot, sur la terre gisant,
Riait seul, au milieu de la mort et du sang.
Aujourd'hui, c'est Isly qui déroule son drame :
Devant la toile écrue où campait Abderhame
Que de groupes vivants, d'acteurs amoncelés !
C'est un cheval arabe, aux crins échevelés,

Précipitant sa course au centre de la plaine
Où domine le chef, au blanc manteau de laine;
C'est tout un bataillon qui combat en courant;
C'est un docteur penché sur le pouls d'un mourant;
C'est un mulet portant sa charge de victimes;
C'est l'Atlas déployant ses monotones cimes,
Où, comme des troupeaux éclatants de toison,
Les longs rangs des bernous tournent à l'horizon.

Artiste infatigable, homme de cœur stoïque!
Pendant que tu traçais cette page héroïque,
Hélas! sur tes foyers tombait un voile noir;
Mais le ciel t'a donné le merveilleux pouvoir,
Ainsi qu'à ton aïeul, le Vernet des marines,
De subir de sang-froid les tempêtes chagrines,
D'embrasser, quand un choc ébranle une maison,
Le pilier du milieu qu'on nomme la Raison.
Ton règne inamovible est un vrai phénomène
Qui brave les cahots de l'existence humaine,

Le changement du goût, l'influence des lieux,
Le temps même qui rend les autres hommes vieux.
Du monde extérieur ta puissance s'isole :
Tu peins sous le tropique et tu peins sous le pôle,
A la ville, au désert, le soir ou le matin,
Sous une voûte d'or et sous un ciel d'étain ;
Pendant que la douleur t'imprime sa morsure,
Ton esprit est serein, ta main est toujours sûre;
Ton œil ne faillit pas, même quand tes couleurs
Se fondent à la fois dans l'huile et dans les pleurs.

Pour attirer les flots de la foule béante,
C'est peu de dérouler une toile géante;
Devant plus d'un chef-d'œuvre on passe insoucieux,
C'est le sujet surtout qui fascine les yeux ;
Qui le sait mieux que toi ? nos bulletins de gloire,
Les fastes de nos camps, tel est ton répertoire.
Quand ta large couleur vivifie un dessin
C'est qu'il mord une fibre au fond de notre sein ;

Des faits que tu choisis pour texte de poème
Le peuple qui te juge est le héros lui-même,
Et (ce qu'il ne peut voir dans un sujet ancien)
Dans le sang que tu peins il reconnaît le sien;
Voilà ton grand secret, voilà comment s'explique
Cette pérennité de la faveur publique
Sur tout ce qui jaillit de tes fécondes mains.
Le temps a balayé les Grecs et les Romains,
Ou, du moins, ces héros de nos classiques rêves
Par intervalle, à peine, osent montrer leurs glaives;
Le vieil olympe dort sous un oubli profond;
La froide allégorie est clouée au plafond;
C'est bien; mais nous tombons dans une autre routine,
Dans un cercle trop court notre atelier piétine;
Au lieu de s'élancer sur un large terrain,
D'exploiter, comme toi, l'âge contemporain,
Il s'obstine à broyer sur ses froides palettes
Dix à douze sujets fournis par les poètes :
Un Salon n'oserait s'ouvrir sans Othello;
Hamlet est de rigueur, au moins dans un tableau;

Vous retrouvez toujours, à leur place prescrite,
Virgile avec le Dante, ou Faust et Marguerite,
Et l'art exténué, pour retarder sa fin,
Restaure sa maigreur dans la *Tour de la Faim?*

Vous, surtout, dont le zèle outrément nous sature
De feuillets arrachés à la Sainte-Écriture,
Ne vous étonnez pas si vos pieux travaux
Pendent inaperçus, même pour les dévots.
Qu'importent la couleur, la touche et la manière?
Leur péché capital est de suivre l'ornière;
L'esprit le plus béat, le cœur le plus chrétien
Est las de vos Jérôme et de vos Sébastien;
Les Vierges de vos mains, grossières créatrices,
Sont des mères de Dieu bien moins que des nourrices;
Vos acteurs du Calvaire, herculéens valets,
Aux bourreaux de Rubens n'ont pris que leurs mollets;
Et la Cène pour vous n'a d'image expressive
Que la nappe à carreaux sortant de la lessive.

Par pitié ! mettez fin à ces contrefaçons :
Au lac Génézareth laissez quelques poissons ;
Aux mages d'Orient laissez reprendre haleine ;
Donnez quelque relâche aux pleurs de Madeleine ;
Assez de Goliath, assez de Salomon,
Assez de Saint-Antoine assiégé du démon ;
Grace pour vos martyrs, qui d'un air bénévole,
Se laissent trépaner avec une auréole.

Et c'est là cependant, on le nîrait en vain,
C'est au foyer biblique, au réservoir divin,
Que la grande peinture échauffant sa pensée,
Arriva jusqu'au faîte où sa gloire est fixée ;
C'est parce qu'ils croyaient, d'un cœur simple et fervent,
Aux miracles des saints qu'ils peignaient si souvent,
Au Dieu de l'Évangile, au Dieu de la Genèse,
Que Raphaël, Rubens, Léonard, Véronèse,
Semèrent des splendeurs à nous mettre à genoux.
Ce réservoir immense est-il fermé pour nous ?

Oui sans doute; à notre âge où tout se décolore,
Ces artistes si grands, s'ils renaissaient encore,
Ne retrouveraient plus leur main qui dessina
La *Descente de croix*, les *Noces de Cana*;
Oui : la pierre d'Horeb que Dieu rendit féconde
A Moïse incrédule eût refusé son onde.
Quand chacun se formule un symbole pour soi,
Quand le peintre est sans culte et le peuple sans foi,
Dès qu'un siècle dédie un temple au septicisme,
La peinture sacrée est un anachronisme,
L'art grossier parle seul au sens matériel,
L'art qui parle à l'esprit remonte dans le ciel.

Imprimerie Lange Lévy et comp., rue du Croissant, 16.

ZODIAQUE

SATIRES.

A

BÉRANGER

PAR

BARTHÉLEMY.

Prix : 50 centimes.

PARIS

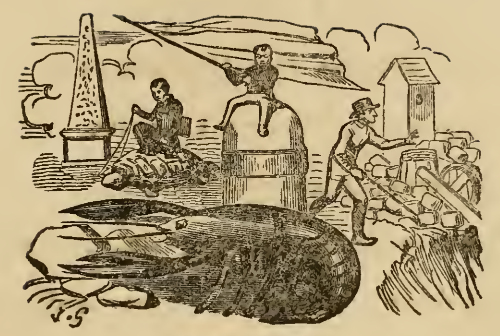
LALLEMAND-LÉPINE

Rue Richelieu, 52.

ET CHEZ MARTINON, ÉDITEUR, 4, RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ.

—

1846


Les Écrevisses.

A BÉRANGER

Le signe de ce mois s'applique à notre époque ;
Sa marche est rétrograde, indécise, équivoque ;
Comme le crustacé qui lui sert d'attribut,
Dans un visqueux limon elle grouille sans but.

ZODIAQUE (6e livraison).

Un jour d'avril dernier que, levé de bonne heure,
J'allais te visiter dans ta simple demeure,
La voix d'un locataire inconnu dans Passy
Me cria : Béranger ne loge plus ici.
Eh quoi ! depuis seize ans ta muse chansonnière
N'a pas encore choisi sa retraite dernière !
Tes pénates d'argile, emballés fréquemment,

Sont toujours menacés d'un déménagement!
Et pour ta lyre d'or, immortel ustensile,
Un clou ne reste pas au même domicile!
Autrefois, ce me semble, au temps des vieux Bourbons,
Tes destins de rapsode étaient moins vagabonds;
Eh bien, toi, qui jamais pour une autre volière
Ne songeais à quitter ta cage hospitalière,
Sinon, quand Marchangy, moteur d'un jugement,
Se chargeait de pourvoir à ton appartement;
Toi qui fus casanier comme Simon Stylite,
Ce régime nouveau t'a fait cosmopolite.
D'abord tu t'exilas, comme un bon citadin,
Au pays que la France appelle son jardin,
Où les flots de ta vie, assez pleine de gloire,
S'écoulaient, paresseux comme ceux de la Loire.
Depuis, Fontainebleau fut ton second relais;
Sous ses arbres touffus, plus que dans son palais,
Entre ses rocs, taillés en géants fantastiques,
Tu cueillais, en rêvant, quelques fleurs poétiques
Dont l'ardent Perrotin, notre éditeur commun,
Venait, à pas furtifs, aspirer le parfum.

Mais, jusque sous ses bois, retraite inspiratrice,
Un mirage lointain agaçait ton caprice,
Passy te souriait: adieu Fontainebleau;
Passy, rival d'Auteuil où le calme Boileau
Guettait, au coin d'un bois, d'assez mauvaises rimes,
A ta fortune errante ouvrit des bras intimes;
Et cinq ans écoulés dans ce dernier bercail
Semblaient pronostiquer l'éternité d'un bail,
Quand soudain, de ce lieu l'idole est disparue:
Le deuil s'est installé dans la *vineuse* rue;
Le numéro vingt-un s'est encadré de noir;
L'hirondelle troublée a changé de manoir,
Et, soigneuse toujours d'échapper à la foule,
Dans un coin latéral du long faubourg du Roule,
Elle habite aujourd'hui le plus doux des couverts,
Une maison rustique avec des volets verts.

Je cherche à m'expliquer quelle cause irritante
T'a contraint si souvent à déplacer ta tente:
Certes! tu n'aurais eu qu'à parler pour avoir

Hôtel, villa d'été, faveurs, places, pouvoir;
De tout-puissants amis, pour t'en faire largesse,
Harcelèrent cent fois ta rigide sagesse,
Et ce lourd superflu que tu pouvais saisir
Tu peux encor l'avoir, si tel est ton désir;
Mais non, ce n'est point là le dard qui te stimule
Et te mord au talon comme une tarentule.
A coup sûr, quand tu dors sur ton doux traversin,
Nul hideux cauchemar ne suffoque ton sein,
Nul remords ne te pousse aux noires rêveries,
Tu n'es pas un Oreste assiégé des Furies,
Un Melmoth, un Caïn, marqué du sceau de Dieu,
Cherchant partout la paix qui le fuit en tout lieu.
Quel est donc le secret de ces pérégrinages ?
Peut-être penses-tu, lorsque tu déménages,
Dépister les amis, essaim toujours nouveau,
Qui vient papillonner autour de ton flambeau,
Les imberbes clients dont l'Apollon occulte
Tracasse ton repos par un excès de culte,
Et soumet humblement à tes hautes leçons
Ses rouleaux inédits d'odes et de chansons?

Vain espoir, Béranger! les chansons et les odes
Sauraient même trouver ta chambre aux Antipodes;
Tu ne peux te soustraire au nom qui te poursuit;
Ferney sera toujours où sera ton réduit,
Et pour toi, dans ce monde, il n'est pas de retraites
Contre les vieux amis ou les jeunes poètes.

Non, cette humeur nomade, incessant aiguillon
Qui te fit, tant de fois, changer de pavillon,
Comme on voit un fiévreux qui, la plainte à la bouche,
Cherche un coin de fraîcheur dans sa brûlante couche,
Ce besoin de courir vers des gîtes meilleurs,
Pour en trouver la cause, il faut chercher ailleurs.
Le siècle où nous vivons est mort pour la pensée;
La matière grandit, l'âme est rapetissée;
Quand, tels que des troupeaux, les hommes abrutis
Se penchent pour gorger de grossiers appétits,
Quand un peuple descend au rang de populace,
Le poète, isolé, ne trouve plus sa place.
Si, vers ses derniers jours, tel qu'Homère ou Milton,

Il passe lentement, guidé par un bâton,
Les propres fils de ceux que charma son génie
Sur son noble malheur déversent l'ironie;
Lui qui comptait jadis tant d'auditeurs élus,
S'il parle maintenant, on ne le comprend plus,
Sur le calus des cœurs sa parole retombe;
S'il lâche sa pensée, ainsi qu'une colombe,
Sur ce monde fangeux, sans trouver un appui,
Elle erre désolée et retourne vers lui.
Le signe de ce mois s'applique à notre époque;
Sa marche est rétrograde, indécise, équivoque;
Pareille au crustacé qui lui sert d'attribut,
Dans un visqueux limon elle grouille sans but.
Va, je tiens le secret de l'ennui qui te pèse :
C'est parce que tu vois cette époque mauvaise,
Qu'un spleen philosophique obsède ton esprit;
En songeant au passé ton malaise s'aigrit.
Oh! combien l'existence, au précédent régime,
Avait plus de verdeur qu'en ce temps cacochyme!
Alors, certes! courbé sur un journal du soir,
L'ennui dans nos foyers ne venait pas s'asseoir;

Chaque homme était acteur du politique drame,
Chaque front réflétait la jeunesse de l'âme;
Des atomes de feu, tourbillonnant dans l'air,
Activaient nos poumons, pénétraient notre chair;
C'était un temps de foi, de croyances certaines,
De glorieux duels, de vertueuses haines;
Les partis se tranchaient en deux camps bien distincts,
Également poussés par de nobles instincts;
Au lieu de l'égoïsme, au souffle pestifère,
La poésie, alors, était dans l'atmosphère;
Un deuil inspirateur élevait les esprits;
On foulait, en marchant, d'impériaux débris;
La France, qui gardait ses vêtements de veuve,
S'agenouillait devant la colonne encor neuve,
Dont les aigles, debout et l'œil encor vivant,
La nuit, poussaient leur cri dans les plaintes du vent;
Les derniers vétérans d'Egypte et d'Italie,
Remplissant nos cités de leur mélancolie,
Jetaient dans ce tableau d'imposantes couleurs;
D'autres gloires germaient du sein de nos douleurs;
Notre deuil se drapait d'un noble caractère;

On voyait de grands noms sous le ciel littéraire:
Cuvier élargissait l'entendement humain;
Pendant que la Sorbonne écoutait Villemain,
Que Guizot dominait sur sa chaire oratoire,
Que Barante et Thierry renouvelaient l'histoire,
L'Homère d'Atala semblait se rajeunir,
Lamennais, d'un seul bond, entrait dans l'avenir;
Des poëtes, enfants de cette Olympiade,
Montaient à l'horizon, ainsi qu'une pléïade;
Delavigne, inspiré par nos récents malheurs,
Aux crêpes de la France entrelaçait des fleurs;
Lamartine à Byron empruntait sa cithare,
Hugo prenait son vol au-dessus de Pindare;
Deux autres, dont le nom fut parfois applaudi,
Mêlaient à ces élans leur fièvre du Midi.
Et toi, que mis au monde une époque de braise,
Que berçais ta nourrice, avec la *Marseillaise*,
Entraînant la chanson du milieu des festins,
Tu la régénérais à ses premiers destins,
Tu la changeais en hymne, en tam-tam militaire,
Tu lui donnais une aile à parcourir la terre;

Sur son front dépouillé des roses du vieux temps,
Tu posais une flamme aux rayons crépitants;
Au lieu de gazouiller entre de gais convives,
C'est au Forum, battu de luttes convulsives,
Qu'elle précipitait ses paroles d'airain,
Qu'elle ébranlait un trône en lançant un refrain.
Ah! cette noble tâche était alors facile :
Les esprits de la foule, obéissante argile,
Ne cherchaient qu'à saisir l'empreinte de nos doigts,
Un écho répondait partout à notre voix;
A tout grand souvenir on tressaillait encore;
Chaque poitrine était un instrument sonore,
Un clavier métallique où, rien qu'en le touchant,
Le poëte était sûr de réveiller un chant.

Qu'il cherche désormais ces chaudes sympathies;
Dans la mare boursière elles sont englouties;
Des généreux élans le cratère est glacé!
L'âge avortif par qui le nôtre est remplacé
Se complaît à traîner son stupide marasme,

Et rit avec pitié de notre enthousiasme;
Son Dieu, c'est l'agio; jusques sur le trottoir
De hautains brocanteurs, installant leur comptoir,
Portent, sur tout le reste, une âme indifférente :
Leur pouls monte ou faiblit sur le pouls de la rente.
Quel concours espérer de ces hommes nouveaux?
La vapeur de la houille hébète leurs cerveaux;
Plus de chauds dévoûments, d'énergiques étreintes,
De transports, allumés par des croyances saintes.
Si demain le canon venait à retentir,
Au trou de l'égoïsme ils iraient se blottir,
Et, pendant que le sang jaillirait à leurs portes,
Se rouleraient en boule, ainsi que des cloportes.
Affligeante langueur! Les drapeaux des partis
En voile cotonneux tombent appesantis;
On guerroie à la Chambre avec de boules molles.
Que fait cette jeunesse au fond des deux écoles,
Qu'on voyait autrefois, par innombrables flots,
Escorter ses martyrs au funéraire enclos?
Que fait-elle? Insensible à sa vigueur première,
En attendant le soir qui rouvre la *Chaumière*,

Elle croupit là-haut sur son mont Aventin.
Celle qu'on voit errer dans le quartier d'Antin,
De la vieille régence, ébauche raccourcie,
Etiole, en baîllant ; son aristocratie ;
Race sans passions et ridée en naissant,
Qui tombe à l'âge mûr de l'âge adolescent ;
Qui, sans s'inquiéter si la nôtre décline,
S'occupe à rehausser l'espèce chevaline,
Et croit que la patrie accueille avec transport
Les prix du *steeple-chase* et les gloires du *sport*.

Aussi, rien de marquant dans la pensée humaine
Ne jaillit au grand jour de ce pâle domaine ;
Hormis quelques splendeurs, quelques noms imposants
Dont la date remonte au-delà de seize ans,
Tout révèle des arts la torpeur léthargique ;
Rachel seule est l'orgueil de la muse tragique;
Nulle taille n'arrive au coude de Talma ;
Mars a brisé la scène où son pied s'imprima.
Nos écrivains, montés sur des chevaux sans brides,
N'enfantent, la plupart, que des monstres hybrides.

L'un d'un roman sans fin dévidant l'écheveau,
Met un in-trente-deux en dix in-octavo;
L'autre réduit *Clarisse* à sa courte stature.
Avec tous ces progrès de la littérature,
Bientôt la décadence arrive au dernier point:
C'est de l'hydropisie et non de l'embonpoint;
Parce que de ses fruits le peuple fait emplette,
On la prône, on prétend qu'elle est mûre : elle est blette,
Elle est comme nos mœurs. Pour leurrer le public.
En détail plus qu'en gros elle fait son trafic;
Sachant bien qu'aujourd'hui, pour l'œuvre la plus rare,
Des philippes d'argent le bourgeois est avare,
Sa tire-lire en main, la pauvre livraison
Va quêter les gros sous de maison en maison;
Encor, pour émouvoir les charitables âmes,
Combien de prospectus, d'affiches, de réclames!
Que de fois Duveyrier, molestant son orgueil,
L'accole au nom d'Albert du quartier Montorgueil!

Je l'avoûrai, pourtant, dans sa paralysie,
La prose se soutient mieux que la poésie;

Celle-ci, dans le fond d'un hospice ignoré,
S'éteint d'une phthisie au troisième degré ;
Au recueil qui l'admet, malgré sa face blême,
Bien loin d'être payée, elle paie elle-même;
L'éditeur la reçoit la fourche dans les reins ;
Du théâtre où grondaient ses fiers alexandrins
Elle aborde en tremblant le brutal péristyle ;
A peine à l'Institut, Viennet et Pongerville
Osent se présenter comme ses vieux amants.
Lamartine est en proie à de nouveaux tourments ;
Hugo qui lui prouva sa puissance athlétique
Caresse, au Luxembourg, la sèche politique ;
Le salon doctrinaire est sourd au vers proscrit ;
C'est une langue morte autant que le sanscrit,
Un dialecte obscur que le vulgaire ignore
Et que les érudits comprennent seuls encore ;
C'est un culte aujourd'hui frappé de désaveu,
Comme celui du Guèbre, adorateur du feu,
Une religion qui s'en va disparaître,
Hélas ! et dont je suis l'indigne et dernier prêtre.

Or, devant ce tableau, quand, saturé d'ennuis,
De séjour en séjour incessamment tu fuis,
Tu fais bien ; ce qu'on nomme ou boutade ou manie,
Je l'appelle raison, tristesse du génie ;
Ton mal intérieur réagit sur ton corps
Et te rend odieux les objets du dehors.
Va donc, livre ton âme au dégoût qui l'entraîne ;
Je ne te blâme plus de quitter la Touraine,
De fuir Fontainebleau, témoin de ton souci,
D'avoir, au dernier terme, abandonné Passy ;
Et, puisque te voilà voisin de l'Hippodrome
Et de l'Arc triomphal de la nouvelle Rome,
J'applaudis, pour ma part, à ce goût bohémien
Qui suspend, cette fois, ton nid tout près du mien.

Imprimerie Lange Lévy et comp., rue du Croissant, 16.

ZODIAQUE

SATIRES.

A

M. ODILON BARROT

—

LA CRISE ÉLECTORALE

PAR

BARTHÉLEMY.

Prix : 50 centimes.

PARIS

LALLEMAND-LÉPINE

Rue Richelieu, 52.

ET CHEZ MARTINON, ÉDITEUR, 4, RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ.

—

1846



Le Lion.

A M. ODILON BARROT

—

LA CRISE ELECTORALE.

Durum iter ad leges patriæque ruentis amorem.
LUCAIN, *Phars.*, liv. IX.

Il (Caton) apperçut que l'on allait marchandant et acheptant des voix du peuple, quand on vint à l'élection des consuls, et feit une harenge, dans laquelle il reprit et tansa asprement le peuple pour ceste orde et sale marchandise.
PLUTARQUE, *Caton d'Utique*, §. XXXIII. Traduction d'Amyot.

Quand au port de Cherbourg, pour sa dernière escorte,
Tu conduisis le deuil d'une royauté morte,
Tu pus croire un moment qu'à ce même convoi
La vieille monarchie avait suivi son roi.

Ton erreur dura peu; des laves populaires
On entendait encor frissonner les colères,
Le marteau qui broya le trône de Saint-Cloud
N'avait pas au nouveau posé le dernier clou,
Que déjà notre ciel se tachait de points sombres;
Que, tel qu'une couleuvre, à travers les décombres,
D'entre les noirs pavés sortait, en se tordant,
L'esprit pernicieux du règne précédent.
Bientôt vinrent au jour ces conseillers auliques,
Éternels agresseurs des libertés publiques,
Ceux-là même, qu'on voit, ou qu'on ne veut pas voir,
Creuser depuis seize ans un abîme au pouvoir.
Mais, bien que leur système ait la même tendance,
Plus que leurs devanciers ils s'arment de prudence;
Instruits par leur exemple, ils n'osent contre nous
D'un fulminant Juillet récidiver les coups;
Au lieu de procéder par l'éclat du tonnerre,
Il font comme la taupe, ils travaillent sous terre,
Pratiquant sans danger, dans leur but oppressif,
Le sourd empiètement, l'attentat progressif;

En détail, jour par jour, leur manœuvre savante
Arrive au même point, sans jeter l'épouvante;
Ce n'est pas un torrent qui déborde avec bruit
Et roule à flots heurtés sur les champs qu'il détruit,
C'est une eau flasque et tiède, à la marche traîtresse,
Qui ronge sans fracas les bords qu'elle caresse,
Et dont le lit perfide, usurpant le terrain,
S'élargit aux dépens du peuple riverain.
La foule aveugle suit leur route ténébreuse;
D'autres, bien que voyant la tombe qu'on nous creuse,
Ont à l'œuvre perverse associé leur main;
Pour toi qui, d'un pied sûr, poursuis ton droit chemin,
Et penses que le peuple a signé ton diplôme
Pour garder ses vieux droits sacrés au Jeu de Paume,
Pour disputer aux mains d'un parti suborneur
Les lois, la liberté, la patrie et l'honneur,
Énergique Barrot! ton coup d'œil politique
Comprit, dès le début, cette noire tactique,
La suivit, pas à pas, dans ses mille détours.
Que de fois, mais hélas! tu parlais à des sourds!

Ton alarmante voix, du haut de la tribune,
Ainsi qu'une vigie au sommet de la hune,
Signala les écueils, désastreux résultat,
Où se précipitait le vaisseau de l'État!
Quand la Pologne, au bruit de ses glas funéraires,
Tendait les bras vers nous qu'elle nommait ses frères,
Sous le fer des bourreaux, quand l'Italie en pleurs
Cherchait, en vain, des yeux l'astre des trois couleurs,
Quand nous laissions saigner dans leurs dernières fibres
Tous les peuples voisins qui voulaient être libres,
Tu nous prophétisais, race des Myrmidons,
La honte où nous poussaient ces lâches abandons,
Du sinistre avenir tu sondais l'étendue,
Tu nous criais : La foi de Juillet est perdue,
On déchire en lambeaux son code souverain,
De sa première voie on dévie à grand train!
Quand Septembre, enfantant la loi qui nous oppresse
Envoya ses muets pour étrangler la presse,
Quand on nous défendit, comme un crime à punir,
De nous associer et de nous réunir,

Comme un sombre tocsin dénonçant l'incendie,
Tout à coup éclatait ta parole agrandie,
Et du nouveau régime issu du triple jour,
Vers le règne déchu tu marquais le retour.
A chaque deuil récent de nos droits politiques,
Tu t'es montré, pareil à ces prêtres antiques
Qui, fouillant des taureaux les sanglants intestins,
Préparaient la patrie à d'effrayants destins.
Et chaque jour encor sous un brûlant stigmate
Des malfaiteurs publics tu flétris l'omoplate,
Chacun de tes discours, par nos bouches cité,
De tes principes forts prouve la fixité,
Nous navre en même temps le cœur et le console,
Dans le vague avenir fait luire une auréole,
Demeure comme un gage entre le peuple et toi,
Et ravive on nos seins la chaleur de la foi.

Ah ! maintenant surtout il faut qu'elle étincelle;
Voici, voici les jours de crise universelle;

Pour l'imminent combat le Pouvoir est debout ;
Ses bras désespérés feront arme de tout ;
Son immense arsenal abonde en projectiles :
Les menaces, la peur, les manœuvres subtiles,
Les destitutions, les emplois, les rubans,
Les tours d'escamoteurs, les marchés de forbans ;
Tour à tour il pérore, il combat, il trafique.
Déjà la circulaire, au vol télégraphique,
Des frontières du nord à la plage d'Arenc (1),
A porté le mot d'ordre aux consorts de *Pelenc*.
Guizot plonge partout son œil de sentinelle ;
Lancés par tourbillons de l'antre de Grenelle,
Les apôtres zélés des pervertissements
S'abattent, par essaims, dans nos départements.
Tels que ces charlatans, médecins équivoques,
Qui, vêtus d'un frac rouge et parés de breloques,
Vendent, du haut d'un char, aux crédules hameaux
L'élixir merveilleux qui guérit tous les maux ;

(1) Petite anse qui se trouve au voisinage de Marseille.

Vous verrez les jongleurs, suppôts du ministère,
Débiter en public l'onguent parlementaire,
La poudre qui séduit l'auditoire vénal :
Un tableau de paroisse, un chemin vicinal,
Une école primaire, une maison-commune.
Chaque électeur a droit de faire sa fortune :
L'un saisit un bureau de timbre ou de tabac,
L'autre une croix d'honneur, baume de l'estomac;
Ici, c'est une bourse au fils d'un bon notaire;
Là, c'est l'exemption de l'impôt militaire.
Jadis on se gênait pour faire ce trafic,
Maintenant c'est l'usage, on opère en public,
A la législature on achète une entrée;
On vend sa conscience ainsi qu'une denrée,
Et le plus mince bourg montre aux marchands forains
Sa halle aux députés comme sa halle aux grains.

Voilà leur industrie; et quand on les accuse,
A ce manége infâme ils donnent pour excuse

Que telles sont nos mœurs, que les abus sont tels
Dans les gouvernements constitutionnels,
Que tous moyens sont bons et permis à la guerre,
Que d'ailleurs c'est ainsi qu'on fait en Angleterre.
Dévergondés rhéteurs à signaler du doigt!
Si ce sont là nos mœurs, c'est à vous qu'on les doit;
Non, certe! tout Etat qu'une charte gouverne
Ne vit pas forcément de ce poison interne;
Non, à la guerre même, envers des ennemis,
Un moyen déloyal ne fut jamais permis.
Sans doute, d'un meeting quand la tempête gronde,
En dégradants tableaux l'Angleterre est féconde;
Pour s'arracher des voix, les âpres concurrents
Flagornent l'électeur dans les plus sales rangs,
Prodiguent les serments et surtout les guinées;
On voit de grands seigneurs, aux jambes avinées,
Auprès du boutiquier résignés à subir
D'interminables tosts d'ale et de ginger-beer,
Sans doute chez ce peuple, ainsi que chez le nôtre,
L'effréné candidat dans la fange se vautre,

Mais il combat du moins avec son appui ;
Il prodigue de l'or, mais cet or est à lui;
Et jamais le Pouvoir, ou fauteur ou complice,
Ne descend, pour l'aider, dans cette ignoble lice.

Electeurs! l'heure approche où vos plats courtisans
Viennent vous colporter leurs cyniques présents,
Viennent vous proposer l'œuvre de simonie:
Sauvez-vous! sauvez-nous de cette ignominie;
Le prix de ces accords est impur, quel qu'il soit;
Honte pour qui promet, honte pour qui reçoit!
Repoussez le contact de leur main pestifère,
Reprenez la hauteur que la loi vous confère.
Après l'insigne honneur d'être Représentant,
Celui de le nommer est le plus éclatant,
Et ce droit qu'on transforme en sordide négoce
Est un saint privilége et presque un sacerdoce.

Quoi ! plus d'un demi-siècle on aurait combattu,
On aurait prodigué des efforts de vertu,
On aurait des partis affronté les colères,
On aurait renversé des trônes séculaires;
Deux générations, tour à tour se dressant,
Auraient trempé le sol de sueur et de sang,
Pour conquérir un bien qu'une race perverse
Prostitue au marché comme objet de commerce,
Pour en venir au point où le droit d'électeur
N'est plus qu'un titre vain, dérisoire et menteur!
Généreux citoyens! non, par ce vil outrage
Vous ne ternirez plus un splendide héritage ;
Avoir vécu six ans dans la corruption,
C'est bien assez, c'est trop pour une nation;
Pendant quatre ans nouveaux s'il faut qu'elle s'y traîne,
Ses membres et son corps mourront de la gangrène;
Sa vie est dans vos mains; debout! chauffez le fer
Qui peut cautériser ce chronique cancer.
Soutenons dignement la lutte électorale:
Dans le temple des lois, laïque cathédrale,

Le grand-prêtre Sauzet a dit le *Missa est* ;
Déjà du nord, du sud, du couchant et de l'est,
Des tribuns vétérans les cohortes dissoutes,
En briskas ou wagons, envahissent les routes,
Fondent à vol pressé sur les moindres cantons;
D'autres qui sont encore à l'état d'avortons,
Organisent aussi leur novice phalange.
Comme les moucherons, au temps de la vendange,
Qui, par obscurs essaims arrivant de partout,
Envahissent la cuve où bouillonne le moût ;
Tels, et non moins nombreux que ces ardents insectes,
Les convoiteux Solons aux allures suspectes,
Grace à la canicule encor plus haletants,
Volent, de tous les points, vers l'urne des votants.
Écartez sans pitié cet essaim parasite ;
Que chacun tour à tour passe à votre visite,
Exprimez, s'il se peut, leur ame au laminoir.
J'ai déjà, l'an dernier, signalé d'un point noir
Tous les boucs entachés d'une immonde souillure,
Que du bercail nouveau votre arrêt doit exclure ;

Mais deux cent treize noms fatigueraient ici.
Dans ce nombre, il en est quelques uns, Dieu merci !
Qui ne reviendront plus heurter à votre porte;
La royale fournée à jamais les emporte,
Car la chambre des Pairs accepte comme bon
Ce qu'on trouve mauvais pour le Palais-Bourbon.
Mais combien d'autres noms, quelle foule alarmante
Doit proscrire aujourd'hui votre œil de Rhadamante !
Repoussez, avant tout, ces nouveaux convertis,
Transfuges déhontés, fléaux des deux partis,
Qui, venus sous un air de brebis débonnaire,
Se sont changés bientôt en loups, comme *Bonnaire*,
Tous ceux que vous preniez pour de fermes appuis,
Qui votèrent longtemps pour vous, et qui depuis ....
Au sceau réprobateur que nul ne se dérobe :
Laurence, *Couturier* de l'Isère, *Lebobe*,
Golbery qui, d'abord parmi nous se hissant,
Trébucha tout à coup sur un parquet glissant ;
Duthil, *Vejux* du Doubs, et *Laurans* de la Drôme,
Dugabé, dans un tir pourvu de son diplôme,

Le flâneur *Lafressange*, ami des frais minois,
Armand de l'Aube, erreur du peuple champenois,
Peltereau-Villeneuve, au regard fixe et morne,
L'inamovible *Terme*, ami du parti-borne,
Et *Mottet*, triste fruit d'Apt ou de Carpentras,
Qui vint de la *Cougourde* au rang des magistrats.
A ces lépreux, couverts d'incurables ulcères,
Joignez le bataillon de ces lourds janissaires
Que Guizot fait plier sous son doigt souverain :
Meynadier, *Barada*, *Thil* aux poumons d'airain,
Schauenburg, du Ministère intrépide colonne ;
Bellonet, peu connu dans les champs de Bellone,
Mais fameux pour avoir, à grand bruit un matin,
Du chemin de l'Ognon porté le bulletin ;
Amilhau, qui pour lui, les siens et leurs bagages,
Force la malle-poste à payer ses voyages ;
Legrand, *Parcey*, *Couture*, *Oger*, l'ex-colonel,
Le fumeur *Mesgrigny*, Franconi-*Paganel*,
Hell, patron malheureux d'un rail-way chimérique,
Magne, aspirant ministre au royaume d'Afrique,

Fould qui, pour écarter d'importuns concurrens,
Ne craint pas de compter cinquante mille francs ;
Poule, Denys, Bernard, le verbeux *Chaix-d'Est-Ange,*
Chassiron, Maingoval, le marquis de *Lagrange*
Qui, sans se soucier si son blason déchoit,
Vend son vin de Bordeaux à *Mater,* qui le boit ;
Rondeau, Dubois du Havre, et non *Dubois* du *Globe,*
Demeure dont l'histoire à mes yeux se dérobe,
Boulay du Var, Gallos, Roul, Chasles d'Eure-et-Loir,
Edmond Blanc qui vingt fois passa du blanc au noir,
Haubersaert, de Périer portant encore la marque,
Paixhans, Muret de Bord et *Rivière de Larque,*
L'amateur du cancan *Just-Chasseloup-Laubat,*
Lachèze mal assis sur les bancs du sénat,
Dilhan, Richond de Brus, couple tout exemplaire,
Qu'on accusait à faux de recevoir salaire
Pour être rédacteurs du boîteux *Messager*
Que nul n'a jamais pris le soin de rédiger.
Outre ces quelques noms que j'ai pris pêle-mêle,
Arrière *Leseigneur, Lacaze, Lafarelle!*

De *Pons* et de *Gaujal* préservez le scrutin ;
Tenez les yeux ouverts sur les quatre *Martin*;
Du juge *Chaudory* repoussez les instances ;
Je signale *Quesnault* au peuple de Coutances,
Quesnault qui, pour lui-même ardent à recevoir,
Puise, comme un bedeau, dans le tronc du Pouvoir.

Candides électeurs ! tenez-vous sur vos gardes :
Sachez bien qu'il n'est pas de caresses mignardes,
De parole d'honneur, de ruses, de détours,
De promesse au profit des villes et des bourgs,
Que ces Caméléons, à multiple visage,
Pour vous circonvenir ne mettent en usage :
L'un, tel que *Meilheurat*, vers les jours électifs,
Affecte d'étaler de grands préparatifs,
Creuse le sol, enfonce un pieu, taille une pierre,
Présages d'un chemin, d'un pont sur la rivière;
Dès que vous l'avez mis au nombre des élus
Du chemin et du pont rien ne se montre plus.

Un autre, tel que *Toye*, acteur de même force,
Dans la Lozère, où prend la plus grossière amorce,
A quelques braves gens ravis de ses propos,
Jure, s'il est nommé, d'abolir les impôts;
On le nomme : bientôt le bon compatriote
Aux impôts aggravés porte un docile vote,
Et dit, à son retour à Mende, au bout de l'an,
Que son prédécesseur a gâté tout son plan.

J'ose émettre un conseil que je crois salutaire :
Outre leur qualité de serfs du ministère,
Sur la chaise curule on voit certains vieillards,
Tels que *Jamin*, *Sapey*, *Brunet-Denon*, *Ménars*,
Vaisseaux désemparés jusqu'au dernier bordage,
Dont on peut, tout au plus, faire des doyens d'âge;
Leur place n'est point là; pour remplir ce devoir,
Il faut, sinon parler, du moins entendre et voir;
De ces Mathusalem logez ailleurs les rides;
La chambre a pour voisin l'hôtel des Invalides.

Délivrez-nous aussi de ces ex-députés
Qui, bien que verts encor, par leurs infirmités,
A des distractions forcent l'auguste salle
Et donnent au public un sujet de scandale.
Qui peut voir, en effet, sans froncer le sourcil,
L'embonpoint de *Poizat*, la laideur de *Persil* ?
Pour le Jardin du Roi dès longtemps on réclame
Goury du Finistère au corps d'hippopotame ;
Que *Lacombe* du Tarn, poussif amas de chair,
Comme locomotive aille au chemin de fer ;
Qu'on cesse désormais d'offrir dans l'auditoire
Desmousseaux de Givré de surdité notoire;
Le ministère même, affamé de secours,
A besoin de muets beaucoup plus que de sourds.

Tels sont les prétendants à la législature,
Qu'après un examen d'une austère droiture
Votre arrêt sans appel doit jeter à l'écart,
A peine de leurs noms ai-je cité le quart;

Mais (si je ne puis ici vous parler de moi-même)
Afin que nul d'entr'eux n'échappe à l'anathème
Pour ne confondre pas les mauvais et les bons
Et perdre trop de temps à chercher tant de noms,
Comme guide certain, recourez à la liste
Que dressa, l'an passé, ma muse journaliste,
Et qu'il faudrait, je crois, qu'en ce grave moment
Le *Siècle* populaire offrît en supplément,
Sévère catalogue où, sur d'exactes lignes,
Apparaissent rangés les *deux cent treize* indignes,
Où se trouve marqué de l'éternel *veto*
Tout ce qui de Pritchard arbora l'écriteau.

Électeurs ! pesez bien mes dernières paroles :
Ces vers-ci ne sont point de vaines hyperboles ;
Nous ne spéculons pas sur vos fausses terreurs
Pour livrer le pouvoir à des accapareurs ;
Croyez-le, la patrie à genoux vous l'atteste,
Le péril est immense, imminent, manifeste,

Le salut de la France oscille entre vos mains;
L'avenir pour nous tous s'offre par deux chemins :
D'un côté se révèle un rayon de lumière,
La France reprenant sa dignité première,
Le pouvoir s'appuyant sur la moralité,
La Chambre ouvrant sa porte à la capacité,
Le travailleur nourri par un juste salaire,
La Presse libre enfin du carcan jugulaire,
Les deux signes certains des gouvernements forts,
Confiance au dedans, influence au dehors.
De l'autre, dans la nuit où le regard se plonge,
C'est la perversité, la fraude, le mensonge,
L'atelier dans la faim, la presse dans l'étau,
Le sang de nos soldats fumant sous le couteau,
Nos flottes, par l'Anglais, à l'ancre retenues,
Nos arsenaux brûlés par des mains inconnues,
Notre honte courbant son front appesanti
Du pied du mont Liban aux bords de Taïti,
Nos drapeaux insultés sur tous les promontoires;
Les désaveux poltrons infligés à nos gloires;

Les deux signes certains du règne des pédants,
Flétrissure au dehors, pourriture au dedans.
Ici, c'est un ciel pur, un air qui vivifie,
Là, c'est un horizon de deuil et d'atrophie.

Voilà les deux chemins qui pour vous sont tracés.
Je n'ai plus qu'un seul mot à dire : Choisissez!

Imprimerie Lange Lévy et comp , rue du Croissant, 16.

ZODIAQUE

SATIRES.

AU PAPE

PAR

BARTHÉLEMY.

Prix : 50 centimes.

PARIS

LALLEMAND-LÉPINE

Rue Richelieu, 52.

ET CHEZ MARTINON, ÉDITEUR, 4, RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ.

—

1846



La Vierge.

AU PAPE

Urbi et orbi.

Payenne ou catholique, un trouble involontaire
Au nom sacré de Rome émut toujours la terre ;
La luxure et le temps ont eu beau la ternir,
Il s'attache à ce nom un si grand souvenir,
Il reste un tel reflet de splendeur souveraine
A celle que, deux fois, l'univers eut pour Reine,

Que l'Europe, au moment du sommeil le plus fort,
Tressaille chaque fois qu'on dit : Le Pape est mort !
Le monde veut savoir, malgré son apathie,
Quel sera l'héritier de cette dynastie
Qui, sur le piédestal du roc capitolin,
Règne depuis les jours de saint Pierre et de Lin,
Qui vit tant s'agiter d'Empires sous son aile ;
A qui le livre saint promit d'être éternelle,
La seule qui, datant de l'ère de la croix,
Déroule avec orgueil deux cent cinquante rois.
Bien que le sort l'ait fait descendre de sa gloire,
Qu'elle ait perdu les droits du septième Grégoire
Dont le roseau brisait les sceptres les plus durs ;
Pendant que le Conclave, entre de sombres murs,
Cherchait un successeur à la papauté morte,
Tous les princes chrétiens écoutaient à la porte,
Pour connaître, d'après l'arrêt théologal,
Quel prêtre obscur allait devenir leur égal,
Et sous quel nouveau nom, revêtu de l'étole,
L'empereur de la foi montait au Capitole.

La grande voix de Rome a traversé les monts ;
Nous y joignons la nôtre et nous te proclamons;
Pontife des chrétiens ! la France te salue :
Un doux rayon descend sur ta couronne élue ;
Les présages sont bons ; ils prophétisent mieux
Qu'un tonnerre grondant à gauche dans les cieux,
Qu'un aigle déployant son immense envergure ;
Sous des signes meilleurs ton règne s'inaugure ;
L'Evangile de paix, du haut du Vatican,
S'associe aux pardons du rivage toscan,
Et, des bords tibérins aux flots adriatiques,
Sème le jubilé des péchés politiques.

Ce premier pas est beau ; mais poursuis ton chemin :
Tout ton peuple n'est pas dans le peuple romain ;
Tes fils ne sont pas tous rassemblés sous ta robe,
Mais épars et jetés sur tous les points du globe.
Qu'ils se redressent tous dans un même réveil !
Fais-nous comprendre mieux ce pompeux appareil,

Cette cérémonie empreinte de mystère,
Où le ciel, par ta main, bénit Rome et la terre ;
L'une et l'autre, à la fois, rêvent d'autres destins :
Le ciel, en t'élevant au trône des Latins,
Te réserve à changer le vieil ordre des choses.
Les peuples ont subi bien des métamorphoses ;
Le temps a transformé les mœurs et les esprits ;
Les droits et les devoirs sont autrement compris ;
Il faut d'autres vertus aux dangers qui nous pressent ;
Dans tes prédécesseurs de grands noms apparaissent,
Mais des siècles d'alors le nôtre est différent,
Si tu les imitais tu ne serais plus grand.
Tu ne redoutes pas que sur ta métropole
Fondent, comme autrefois, les tourbillons du pôle,
Que la rapacité des Alains et des Goths
Emporte les saints d'or convertis en lingots ;
Comme Léon premier tu n'auras pas la gloire
D'écarter Attila de ton saint territoire ;
Jamais, coiffé d'un casque, en héros furibond,
Tu n'iras guerroyer comme Jules second ;

La sourde chrétienté te braverait en face
Si, pâle imitateur du fougueux Boniface,
Du fond du Vatican aux arsenaux éteints,
Tu fulminais encor des coups ultramontains;
Rien ne fait présumer que le sort te destine
A pousser de nouveau l'Europe en Palestine,
Non plus qu'à raviver sur le sol albigeois
Les bûchers qu'alluma la main d'Innocent trois;
Espérons que du ciel la colère assoupie
T'épargnera le sort de ce sixième Pie
Que Valence couvrit d'un sépulcre oppresseur,
Ou de Chieramonte son fervent successeur,
Qui, par un bras de fer extrait de la Romagne,
Vint sacrer à Paris le nouveau Charlemagne.

A toi d'autres labeurs : à l'anneau que tu tiens
Resouder fortement tous les chaînons chrétiens,
Rajeunir tes États par un nouveau régime,
Voilà ton œuvre ; elle est rude autant que sublime.

Du monde catholique, épars sous tant de cieux,
Le Sinaï Romain ne fixe plus les yeux;
De Saint-Pierre incliné le dôme se lézarde ;
Le scepticisme, armé de sa torche blafarde,
Dans un gouffre sans fond plonge un regard d'effroi ;
Deux principes rivaux, la science et la foi,
Se livrent une lutte acharnée, étouffante,
Dont la Foi peut sortir intacte et triomphante,
Pourvu que le flambeau que Dieu mit dans sa main
Remonte encor plus haut que le savoir humain;
C'est en planant ainsi sur toutes les croyances
Qu'elle peut désormais régir les consciences.
Sans fléchir sous le joug, sans toucher, comme Osa,
L'arche sainte du dogme, œuvre que Dieu posa,
Il faut que, se pliant à des formes moins rudes,
L'Église se tempère avec nos habitudes,
Qu'aux moins douces brebis qu'elle veut diriger
Son bâton pastoral devienne plus léger;
La papauté ne peut grandir avec notre ère,
Qu'en s'appuyant sur nous, sur lebras populaire,

Qu'en suivant le drapeau par le peuple adopté,
Qu'en ne séparant pas Dieu de la Liberté.

Ose! tu trouveras un concours symphatique :
Tout ce qui reste encore au giron catholique,
France, Pologne, Irlande, Espagne, Portugal,
Belges, Américains du cercle tropical,
Tout vers un nouveau pacte également aspire;
Partout où la thiare a gardé son empire
(Ne fermons pas les yeux à ce fait évident),
Là pour ses libertés le peuple est plus ardent;
La foi de Rome pousse à la démocratie;
Aux pouvoirs absolus le schisme s'associe,
Il règne sombrement sur les trônes du Nord,
Sur des hommes dont l'âme offre moins de ressort;
Et déjà cependant ce despote leur pèse;
Dans son brumeux empire il souffre de malaise;
Trois siècles l'ont réduit à la caducité,
Plus que nos deux mille ans de catholicité;

Il bâille dans son prêche en attendant qu'il dorme.
L'Allemagne elle-même, où naquit la réforme,
Comme un sol où circule un volcan souterrain,
Des rives du Danube aux frontières du Rhin,
Couve l'explosion d'une fièvre intestine;
L'inflammable pensée étouffe dans la mine;
Le culte iconoclaste a lassé les Germains;
Aux forums des cités, aux bourgs, aux grands chemins,
Les sectaires nouveaux colportent leurs extases;
Le monde de Luther chancelle sur ses bases;
Mais sur l'antique appui dont il s'est écarté
Il ne peut revenir que par la liberté.

Jamais pape, depuis le siècle des apôtres,
Ne vécut sous des temps plus graves que les nôtres :
Quel insigne transport pour l'Église et pour toi,
D'enfanter de nouveau des peuples à la Foi,
De retremper le monde à la grande piscine
D'extirper, saintement, jusque dans sa racine

Le fatal rejeton qu'une orgueilleuse main
Greffa sur le vieux tronc du platane romain,
Réalisant ainsi cette grande pensée,
Du sommet de la croix par le Christ énoncée,
Lorsque, sans distinguer les castes ni les rangs,
Il nous appela tous dans ses bras expirants!

Il est temps de prouver que, toujours la première,
L'Église a sur le monde exhaussé la lumière,
Que l'Évangile, pris au sens matériel,
Est fait pour ici bas autant que pour le ciel,
Que la plus belle charte octroyée à la terre
Lui vient de l'Homme-Dieu qui naquit prolétaire.
Marche donc devant toi; dans un si vaste plan
Ne prends d'inspirateur que ton intime élan;
Préserve-toi de ceux qui, dans leur faux système,
Se prétendant encor plus chrétiens que toi-même,
Pensent que, pour lui rendre un lustre éblouissant,
A la pourpre romaine il faut mêler du sang.

Outre ces conseillers à soutane écarlate,
Ferme surtout l'oreille à l'argus diplomate
Qui soudoie à ta cour l'Achitophel Viennois;
L'Autriche a conservé son esprit d'autrefois,
Son pouvoir convoiteux qui toujours subtilise,
Cherche à poser le pied sur le cou de l'Église,
A fonder sa grandeur sur ton propre déclin ;
Souviens-toi que César est encor Gibelin.
Ne crains pas d'imiter le glorieux courage
De ce Clément quatorze, honneur du dernier âge,
Qui, de la tolérance atteignant le sommet,
De la main de Voltaire accepta *Mahomet;*
Qui, pour sauver de mort l'Europe politique,
Pulvérisa d'un coup la Babel jésuitique,
Et laissa dans l'histoire un souvenir béni
En foudroyant la bulle *In cœnâ domini.*

Quand tu commenceras ton œuvre libérale,
On entendra les cris de l'aigle bicéphale;

Qu'importent ses fureurs? nous te protégerons;
Asservis aujourd'hui sous des maîtres poltrons,
Sous des pédants assis à la chaise curule,
Nous briserons demain leur indigne férule;
Sous un pouvoir plus ferme il nous sera permis
De prêter notre force à de nobles amis;
Et si l'aigle tudesque, irascible adversaire,
Sur ton indépendance ose appuyer la serre,
La France prouvera, comme au temps de Pépin,
Que son long bras s'étend jusqu'au sol transalpin.

Mais raviver la foi dont la tige est fanée
N'est pas l'œuvre d'un jour ni même d'une année;
Pour que le monde croie à de si hauts projets,
Débute sans retard par tes propres sujets :
Ils ont déjà béni ton règne qui commence,
Ils savent qu'en ce jour marqué par la clémence,
Où l'absolu pardon sur eux se répandit,
Ta main pontificale en minuta l'édit;

Ils ont paré de fleurs leurs maisons orphelines.
Repeuple maintenant la ville aux sept collines,
Rends à ses citoyens cette virilité,
Cet orgueil de leurs droits, ce type de fierté
Que le long frottement des jougs impopulaires
Avait presque effacé de leurs fronts consulaires.
Des temps civilisés qu'ils prennent le niveau;
Que Rome participe au mouvement nouveau
Qui suscite partout l'intelligence humaine
Dans les champs du Progrès, illimité domaine.
Imprime à tes États l'honorable maintien,
La décence qu'exige un royaume chrétien;
Assigne à ses besoins une noble existence.
Il put, dans un autre âge, avoir pour subsistance
Les complaisants tributs qu'à ses pieux octrois
Payaient aveuglément les peuples et les rois,
Et donner en pâture à ses maigres pénates
La taxe apostolique et le fruit des annates;
Ces impôts sont taris, d'autres temps sont venus;
Il ne peut aujourd'hui fonder ses revenus

Sur la bénignité des modernes laïques,
Sur le trafic mesquin de quelques mosaïques,
Cailloutage coûteux qu'on n'achète souvent
Que pour faire l'aumône à la main qui le vend ;
C'est trop longtemps duper, sous les yeux des Pontifes,
Les Anglais, acquéreurs de trésors apocryphes ;
Le monde souffre à voir sa plus noble cité
Se livrant sans pudeur à la mendicité,
Rome antique réduite au métier d'antiquaire.
Assure à cette reine un budget moins précaire ;
Aux arts, à l'industrie emprunte des trésors,
Sur ton double rivage ouvre de larges ports,
Appelle à ton secours les cent bras du commerce ;
Le sol fécond n'attend que le soc et la herse,
Désireux de prouver, par d'épaisses moissons,
Qu'il n'a pas de Saturne oublié les leçons,
Et que la Campanie aux plaines inactives
Peut se couvrir encor de pampres et d'olives.
O prodige ! bientôt dans les murs de César,
Comme un triomphateur qui plane sur son char,

La vapeur secoûra son casque de fumée!
Que la voie Appia cache sa renommée;
Un génie inconnu, par un ruban de fer,
Enlace tes États de l'une à l'autre mer,
Et par un droit sillon que son compas dessine
Emporte d'un seul bond Rome sur Terracine.
En même temps le Tibre admire dans son cours,
Deux ponts aériens soutenus à rebours;
L'hydrogène clarté, que le cristal modère,
Sur les noirs carrefours tombe du Lampadère,
Promène avec orgueil son magique fanal
Du lointain Janicule au palais Quirinal,
Brise ses blancs rayons sur l'angle des ruines;
Vesta, qui garde encor les feuilles sybillines,
Se réveille pour voir dans les murs éternels
Des feux qui n'ont jamais brûlé sur ses autels.
Ce n'est pas tout; ce gaz à la flamme argentée
Doit se joindre aux feux d'or qu'alluma Prométhée;
Ta ville ne serait qu'un splendide tombeau
Si les arts fraternels n'y mêlaient leur flambeau.

Au Congrès du savoir ouvre donc sa barrière,
Donne-lui cet éclat dont Parthénope est fière;
Cette faveur est due aux poétiques lieux
Où Virgile parlait dans la langue des dieux,
Où tant de nouveaux noms ont abrité leur gloire :
Le jeune Gazzola, qui pâlit sur l'histoire,
Muzzarelli, des arts magnanime patron,
Angelo-Maï, qui fit revivre Cicéron,
Et, du monde savant l'insigne phénomène,
Mezzofante, qui parle en toute langue humaine.

Voilà ce qu'avant tout Rome espère obtenir;
Eh! qui sait ce qui couve au fond de l'avenir!
Peut-être qu'en voyant ce grand préliminaire,
Et comment sous tes lois Rome se régénère,
Les membres dispersés du corps italien
Songeront à s'unir sous un même lien,
Et, las de s'agiter dans une étroite arène,
Restitûront l'empire à leur antique Reine;

Puissent-ils, oublieux de leurs dissensions,
Prendre une digne place entre les nations
Et vivre en citoyens, sans nulle préférence
Pour Milan ou Mantoue, ou Modène, ou Florence.
Ce peuple généreux a porté trop longtemps
Son pourpoint faufilé de lambeaux éclatans,
Pareil au fol habit du héros de Bergame;
Qu'il dépouille à la fin ce grotesque amalgame,
Et rentre dans le monde, austère et glorieux,
Sous la toge à longs plis qui drapait ses aieux.

Imprimerie Lange Lévy et Comp., 16, rue du Croissant.

ZODIAQUE

SATIRES.

A

M. GUIZOT.

LE PROGRÈS

PAR

BARTHÉLEMY.

Prix : 50 centimes.

PARIS

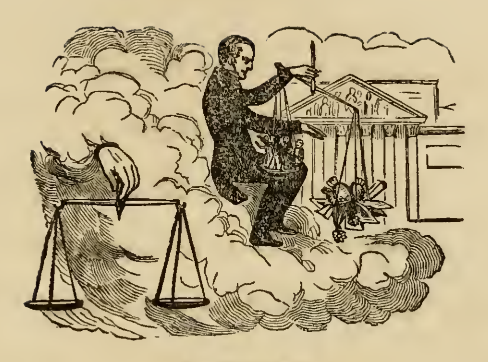
LALLEMAND-LÉPINE

Rue Richelieu, 52.

ET CHEZ MARTINON, ÉDITEUR, 4, RUE DU COQ-SAINT HONORÉ.

—

1846



La Balance.

A M. GUIZOT.

—

LE PROGRÈS.

Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu ?
HOR., *Ars poet.*

Que le ciel te confonde, ou plutôt qu'il t'assiste !
Quoi ! de Conservateur tu t'es fait Progressiste !
Le contraste est bien fort, Guizot ! En vérité,
Si tu n'étais connu pour ta sobriété,
On croirait qu'au milieu du large réfectoire
Où Lisieux tous les ans canonise ta gloire,

Exalté par le vin et le cidre normand,
Ta langue articula ce rude engagement.
Mais non, c'est de sang-froid, libre de corps et d'âme,
Que la voix dogmatique a posé ce programme;
Ton silence a depuis confirmé ce discours
Et contre un tel arrêt il n'est plus de recours.
Maintenant que tu vois l'exigeante portée
D'une forfanterie imprudemment jetée,
Pareil à ce Xanthus qui trouva trop amer
Son pari d'avaler toute l'eau de la mer,
Tu voudrais pour beaucoup, tant son poids te chagrine,
Rentrer cette parole au fond de ta poitrine,
Ou trouver, comme lui, quelque Ésope subtil
Qui t'offrît un moyen de débrouiller ce fil.
Il n'est plus temps; déjà la Presse officielle,
Qui du vieux *statu quo* chantait la kirielle,
Comme un vaisseau joyeux qui pavoise ses mâts,
A bordé de lauriers ses scandaleux formats,
Et chaque jour encor, verbeusement propage
Ton mot d'ordre nouveau sur sa quadruple page;
Tous ces rétrogresseurs qui, jusqu'à ces jours-ci

Piétinant sur les bords d'un cercle rétréci,
Politiques goutteux que sous main tu subornes,
Avaient glorifié le système des bornes;
Tous, d'un commun accord, se sont battu les flancs
Pour prôner ce miracle en articles ronflants;
Subis donc les rigueurs de ton inconséquence,
Car tu dois le savoir, grand maître en éloquence
Un mot ne revient plus sitôt qu'il est parti,
Dit Horace : *nescit vox missa reverti.*

Il en est, et le nombre en est grand, je l'avoue,
Qui songeant qu'il n'est rien dont ta foi ne se joue,
Et que, pour s'être à toi bénignement fiés,
Ils ont été six ans par toi mystifiés,
Las d'un rôle de niais pour ton seul avantage,
S'attendent cette fois à quelque escamotage,
Et, dans ce prospectus du pouvoir baladin,
N'ont vu qu'un tour de Comte ou de Robert Houdin :
« Comment, se disent-ils, l'homme à puissance obtuse
» Aux flots du mouvement posé comme une écluse,
» L'homme qui se croyait une assez forte main

» Pour immobiliser l'entendement humain,
» Qui, comme une ourse au bout d'une chaîne craintive,
» Tenait par les naseaux la Réforme captive,
» Comment se pourrait-il que, brisant tout à coup
» Le rouilleux arc-boutant qui le soutint debout,
» Ce même homme, oublieux du péril qu'il redoute,
» Osât du mouvement inaugurer la route,
» Déchaîner les esprits qu'il tint sous les arrêts,
» Et donner brusquement des ailes au Progrès ?
» Qui donc en cerf agile a changé la tortue ?
» Quel magique ressort fait marcher la statue ?
» Comment ce lourd roulier, escargot du chemin,
» Guide-t-il un wagon, du jour au lendemain ? »
Que répondre ? Ton zèle est bien problématique.
Que faut-il, en effet, à l'homme politique
Pour qu'il puisse accomplir la haute mission
Que tente son devoir ou son ambition ?
Il lui faut cette foi, puissance intérieure,
Qui lui parle, l'éveille, et l'échauffe à toute heure,
Il faut qu'il sente en lui l'irrésistible instinct
Qui le pousse à ce but et le lui montre atteint.

C'est l'immuable loi qui régit la nature :
L'aiguille du marin s'incline vers l'arcture,
La nuit tourne, sans fin, vers l'Orient vermeil,
Le fleuve coule aux mers, l'aigle vole au soleil;
Pour toi, de tout essor également avide,
Sans nulle attraction tu passes dans le vide,
Comme un aérostat qui, dans les airs monté,
Suit le souffle des vents et non sa volonté,
Et quel que soit l'éclat de ton nouveau problème,
Tu n'as jamais de but, ou tu vas vers toi-même.

Non, tu n'es pas de ceux qui, fermes dans leur plan,
Impriment à leur siècle un électrique élan,
De ces hommes que Dieu, d'une fange féconde
Tire exprès, quand il veut régénérer le monde;
Tu n'es qu'un froid rhéteur par l'école assoupli,
Le verbe du moment et du fait accompli;
Prophète du passé, dans la chaire où tu poses
Tu fais avec orgueil l'analyse des choses;
Ingénieux dans l'art d'expliquer le présent
Chaque jour te fournit un texte complaisant;

Ta subtile pensée aux luttes aguerrie
Pour chaque événement trouve une théorie,
Fait briller à nos yeux, sans espoir ni regrets,
La foi du souvenir ou celle du Progrès;
Guide fallacieux, dans des routes ardues,
Esprit vague et sceptique aux formes convaincues,
Tu fuis l'obscur sentier où tu pousses nos pas,
Tu nous prouves toujours ce que tu ne crois pas;
L'histoire de trente ans t'a fait assez connaître,
Voilà ce que tu fus, et tu dois toujours être.

N'importe! le pays a d'immenses pardons,
Tu cherches le Progrès, soit, nous te l'accordons;
Justifie à nos yeux ta bonne foi suspecte;
D'un nouvel édifice, immortel architecte,
Force, comme Amphion fit pour Thèbe autrefois,
Les Bornes de la chambre à marcher à ta voix.
Le champ ne fut jamais plus libre pour cette œuvre :
Par sa griffe de tigre ou son dard de couleuvre
Ton pouvoir satanique a triomphé de nous :
Aux vieux conservateurs qui baisaient tes genoux,

Des efforts de tactique en ont ajouté d'autres
Qui bientôt deviendront d'aussi fervents apôtres,
Pourvu que, toutefois, ces nouveaux cormorans
Remplissent au budget leurs gésiers dévorans.
Un calme universel engourdit le royaume;
Bien que, de loin en loin, quelque sanglant fantôme
Coure de Charenton vers le palais des rois,
Le trône de Juillet, mieux assis cette fois
Que Restauration, qu'Empire et République,
A depassé quinze ans, terme climatérique.
Les partis désarmés traînent leur sombre deuil :
La Légitimité, rivée à son fauteuil,
Avant que tout-à-fait sa ligue se dissoude,
Pour nouveau chevalier n'a trouvé que Genoude;
Sa voix d'aïeule en vain fatigue les échos;
Quelques rares soldats restent aux radicaux;
Tes deux compétiteurs, les chefs de notre armée,
Exhalant leurs chagrins dans leur tente fermée,
Jusqu'à des temps meilleurs te livrent le pouvoir;
Tu peux ce que tu veux, en un mot; fais donc voir
Ce que vaut ta parole étourdiment lancée;

Et quel est, pour agir, le poids de ta pensée;
Devant ceux qui niaient en toi le mouvement,
Tu n'as plus qu'à marcher, marche, c'est le moment.

Ah ! si bouleversant l'ordre des destinées,
Et, rendu, par miracle, à tes vertes années,
Tu pouvais pratiquer, pour nous qui vieillissons,
Ce que nous enseignaient tes austères leçons,
Alors qu'à la Sorbonne où brillait ta parole,
Porté comme Abeilard dans les bras de l'école,
Tu combattais de front, dans son funeste cours,
Un régime caduc et marchant à rebours;
Alors que tu semais de tes mains libérales
Les antiques trésors des vérités morales,
L'essor des droits communs, la liberté, les lois,
Et ce vague Progrès qu'annonce encor ta voix;
Si tu réalisais cette sublime thèse,
Tu ferais oublier un passé qui te pèse,
Et tu serais alors, ce qu'en vain tu prétends,
Le Mahomet du peuple et l'homme de ce temps.

Mais ton front n'est pas fait pour porter cette gloire.
Pareil à ce Byron d'orageuse mémoire
Qui jetait, dans son vol à travers les cités,
Son rire sarcastique aux hommes attristés,
Et, traversant toujours une nuit sans aurore,
S'éloignait, en laissant un sillon de phosphore;
Pareil au Florentin, poétique penseur
Qui, de l'enfer chrétien parcourant l'épaisseur,
N'entendit, en tournant dans ses noires spirales,
Que des cris forcenés, des blasphèmes, des râles,
N'aperçut dans les lacs à ses yeux découverts
Qu'un peuple de damnés, de maudits, de pervers,
L'un et l'autre achevant leur désastreuse route,
Poursuivis par l'effroi, la tristesse et le doute,
Sans avoir pu jeter, dans leur chemin brûlant,
Au désespoir du monde un seul mot consolant;
Toi qui partis, gonflé d'un orgueil sophistique,
Pour ton voyage autour du monde politique,
Tu ne sus explorer, dans ce vaste circuit,
Que des peuples voués à l'éternelle nuit,
Tournant la meule au fond d'une poudreuse ornière,

Indignes de saisir l'espace et la lumière ;
Fatale excursion d'où tu n'as rapporté
Que l'erreur, le mensonge et l'incrédulité !
Tu n'as pas entrevu, de tes faibles prunelles,
Que, soumis comme l'autre à des lois éternelles,
Le monde social, encor près du chaos,
Croît par alluvion et sort d'entre les eaux ;
Que, bien qu'embarrassé d'une chaîne oppressive,
Le genre humain poursuit sa marche progressive,
Et s'avance à tâtons, sur les âpres contours
D'un cercle illimité qui s'élargit toujours ;
Tu n'as pas deviné, sous l'horizon opaque,
L'astre qui doit un jour briller au zodiaque ;
Tu n'as pas lu, du moins tu n'as pu définir
Ce Progrès flamboyant que garde l'avenir,
Et dont un grand messie, en déchirant la nue,
Peut seul nous apporter la splendeur inconnue.

Et c'est toi qui voudrais, sombre et souffrant cerveau,
Jeter le *fiat lux* sur un monde nouveau !
Tu prétends lui donner un soleil qui l'éclaire !

Tu ne lui donneras qu'un jour crépusculaire,
Que la mate clarté d'un ciel frileux et gris,
Le soleil des hiboux et des chauves-souris.
Impotent créateur, ou plutôt froid copiste!
Parce que Robert Peel que tu suis à la piste
A du large Progrès déployé le drapeau,
Tu veux dresser aussi ton petit oripeau;
Et, pour franchir en paix cette législature,
Contraignant cette fois ton avare nature,
D'avance tu promets une ample ration
Au Cerbère aboyant de l'Opposition;
Oui, pour que, moins farouche, il se taise ou qu'il dorme,
Tui lui concéderas quelque maigre réforme,
Quelque succès mesquin, que sais-je? un réglement
Sur le sel, sur la douane ou sur l'enseignement,
Une loi sur la paix du cachot cellulaire,
Un tarif pour rogner la taxe épistolaire,
Quelqu'un de ces hochets qu'ils ont longtemps voulus,
Et qu'on donne aux enfants pour qu'ils ne pleurent plus.
Tel sera ton Progrès, si pourtant tu l'opères.

Le nôtre c'est celui qu'avaient compris nos pères,
Quand, libres, tout à coup, de fers et de bandeaux,
Saisissant corps à corps les monstres féodaux,
Ils purgèrent leur ciel de ces fatales ombres,
Et sur l'amas confus des gothiques décombres,
Firent jaillir du sol un nouveau monument
Dont leur sang généreux fut le premier ciment,
OEuvre à base profonde et restée imparfaite
Que les bras de leurs fils porteront jusqu'au faîte;
Le nôtre c'est celui qu'un archange de feu
Mit au front de Juillet, comme au triangle hébreu;
C'est le festin des droits, table fédérative,
Où chaque citoyen peut s'asseoir en convive,
C'est le gouvernement par la moralité,
La charte devenue une réalité,
L'urne élective ouverte au populaire vote,
Le pain de chaque jour au travailleur ilote,
La Presse libre enfin des serres de l'étau;
C'est l'ère où la justice, implacable marteau,
Brisera de nos jours les grotesques idoles,
Ces priviléges nains, ces étroits monopoles,

Ces baraques de bois, de boue et de carton
Qu'élève insolemment l'égoïsme avorton.

Donc, puisque de nos vœux tel est le plan sommaire,
Le Progrès avec toi devient une chimère,
C'est un propos qu'on jette à la fin d'un repas;
S'il dépendait de toi tu ne le voudrais pas.
Et quand même aujourd'hui vers cette haute sphère
Tu prendrais ton élan, comment pourrais-tu faire
Devant tes rangs épais qui se verraient trahir
Et dont tu n'es le chef que pour leur obéir?
Au premier mot risqué sur ce brûlant article,
On entendrait craquer les bancs de l'hémicycle;
Les Bornes, s'agitant sur le sol ébranlé,
Avec leur sourde voix qui n'a jamais parlé,
Du surnom d'anarchiste écraseraient leur maître;
Sauzet, foulant aux pieds sa robe de grand-prêtre,
De son grelot fêlé sonnerait le tocsin;
Tes collègues hagards se meurtriraient le sein;
On verrait pêle-mêle assiégeant la tribune
Thil, Lavergne, Plichon, Magne et même Sahune;

D'autres tels qu'Edmond Blanc, et les Calmon du Lot
Se figeraient, pareils à la femme de Lot;
Et tous, liés en bloc par un vote unanime,
Reculeraient d'horreur en face de l'abîme.
Ainsi, dans ce voyage où Christophe Colomb
Expliquait sa pensée à des têtes de plomb,
Ces grossiers matelots, lassés, dans leur démence,
De ne voir que le ciel et l'Océan immense,
Vers des bords inconnus tremblant de s'engager,
Se mutinèrent tous en face du danger;
Il eut beau leur montrer, de son doigt prophétique,
Un splendide rivage au bout de l'Atlantique,
Des trésors à remplir d'insatiables vœux,
La gloire de léguer un monde à leurs neveux;
Dédaignant d'écouter sa parole fervente,
Ils portaient sur la proue un regard d'épouvante,
Et, détournant les yeux de ces nouveaux climats,
Restèrent lâchement couchés au pied des mâts.

Imprimerie Lange Lévy et Comp., 16, rue du Croissant.

ZODIAQUE

SATIRES.

A

RACHEL

PAR

BARTHÉLEMY.

Prix : 50 centimes.

PARIS

LALLEMAND-LÉPINE

Rue Richelieu, 52.

ET CHEZ MARTINON, ÉDITEUR, 4, RUE DU COQ-SAINT HONORÉ.

1846



Le Scorpion.

A RACHEL.

Oui, seigneur, je l'ai vue, elle est incomparable.
CORNEILLE, *Pompée.*

Je crois toujours la voir pour la première fois.
RACINE, *Bérénice.*

Quels transports animaient ses efforts et ses pas!
VOLTAIRE, *Mérope.*

On dit que, desserrant la chaîne qui te lie,
Tu t'envolais déjà vers le ciel d'Italie;
Pendant cinq mois d'hiver, au quartier Richelieu,
La scène allait rester comme un temple sans Dieu.

Paris se résignait à ce deuil nécessaire,
Tu partais : tout à coup le royal commissaire
Cassant, d'autorité, l'arrêt du médecin,
Buloz a conjuré ce désastreux dessein.
Rien que, par égoïsme, heureux de ta présence,
Je n'aime pas te voir fléchir sous sa puissance;
Ton repos n'eût-il pas invoqué ce départ,
Qu'il était commandé par l'intérêt de l'art :
Sans être absolument un Caïn sur la terre,
L'artiste n'est pas fait pour vivre sédentaire;
Soit que, du cabinet hôte silencieux,
Sur une œuvre pensive il incline ses yeux,
Soit qu'il use sa vie aux lueurs de la rampe,
Parfois sous d'autres cieux il faut qu'il se retrempe,
Qu'il change d'horizons, de soleils, de climats.
Le génie est pareil à l'acier de Damas
Qu'un hardi cavalier dans une plaine aride,
En sortant de la forge, emporte à toute bride,
Et qui, dans un air vif, par sa course excité,
S'empreint de tant de force et d'élasticité.

J'aurais voulu savoir ton pied de Melpomène
Remuant le pavé de la ville romaine,
Le sol où tant de fois Corneille t'entraîna,
Où, comme toi, marchait l'amante de Cinna,
Où contre Horace, encor sanglant de sa victoire,
Camille vomissait sa rage imprécatoire.
Ah! quelque soit l'instinct d'énergique fierté
Qu'en ton âme de feu la nature a jeté,
A coup sûr, en voyant ce dramatique empire,
En gorgeant tes poumons de l'air qu'on y respire,
Tu trouverais encor des gestes, des accents,
Des regards, plus profonds, plus vrais, plus saisissants;
Tu nous rapporterais de ce conservatoire
Des audaces qu'ignore ici ton auditoire,
Et Rome te vaudrait au moins une leçon
Du plus grand professeur, sans excepter Samson.

Reste, résigne-toi. Sous ton brûlant cothurne
Tu fouleras plus tard la terre de Saturne,

Alors que le théâtre, amaigri jusqu'à l'os,
Reprendra sa vigueur sous d'autres que Buloz,
Et qu'un second Védel, ressaisissant les rênes
D'un état composé de princes et de reines,
A ses sujets souffrants voudra bien octroyer
L'air rustique, plus pur que celui du foyer.
Tel est votre destin; rien ne peut vous soustraire
Aux exigeantes lois d'un despote arbitraire;
En signant votre nom sur le double traité,
Vous acceptez la mort de votre volonté.
L'ardent machinateur d'une pièce à l'étude
Galvanise vos corps brisés de lassitude,
Et l'implacable affiche où votre arrêt se lit
Arrache à point nommé la fièvre de son lit.
La coulisse, où la ronce entre dans vos chairs nues,
Peut seule raconter vos douleurs inconnues,
Vos soupirs étouffés sous nos bravos ardents,
Reines sur le théâtre, esclaves au dedans.
Encor, pour arriver à cette servitude,
Pour entourer de fleurs une chaîne si rude,

Qu'il faut marcher longtemps à travers les cailloux !
Que de rivalités, que de complots jaloux,
Que de faux jugements, d'absurdités hautaines,
De conseils routiniers, d'injustices, de haines,
De dédains de la Presse ou froideurs des salons,
Que de serpents il faut mettre sous ses talons !

Toi, du moins, tu n'as pas rencontré ces reptiles ;
Sans traîner ton attente entre les péristyles,
Tu défonces le temple, et jusque sur l'autel
Tu t'élances ; Camille a révélé Rachel.
Comme on vit autrefois la foule prophétique,
Rien qu'à la vérité de son costume antique,
Au sentiment profond que sa pose exprima,
Dans l'humble Proculus pronostiquer Talma,
Paris, en te voyant sous les traits d'Hermione,
Plus juste que Pyrrhus, te donna la couronne ;
Et, par ces débuts seuls, par ces premiers élans,
Tu jaillis à la gloire où l'on monte à pas lents.

Quel miracle pour nous! que dis-je? pour toi-même!
Quel abîme infini de l'un à l'autre extrême!
Celle qui grandissant par bonds illimités
Écrase d'un seul coup les vieilles sommités;
Celle sur qui le peuple et l'aristocratie,
Accumulés par flots dans la salle étrécie,
Les femmes des salons, les pontifes des arts
Concentrent leur pensée et plongent leurs regards;
Celle qui tord, ainsi qu'une magicienne,
Les ames de la foule aux fibres de la sienne,
Qui lance tant d'éclairs au fond de nos cerveaux,
Qui pantèle de joie aux rugissants bravos,
Et qui, tous les matins, en extatique prose,
Dans tous les feuilletons lit son apothéose,
Oui, c'est toi, toi, la veille, atome à l'abandon,
Perle bohémienne, Esmeralda sans nom,
Rapsode au pas léger, qui, sans être suivie,
Promenais dans nos murs les hasards de ta vie;
Qui, la guitare en main, souriant sans plaisir,
Furetais les bazars, heureuse de saisir

Le denier oxidé, complaisante vétille
Jetée avec froideur à la petite fille
Qui, telle qu'une guêpe, aux injures du temps,
Bourdonnait à travers les vitraux miroitants.
Oh! dans tes premiers jours de fortune et de gloire,
Sans doute tu craignis un prestige illusoire,
Tu dus t'épouvanter toi-même, en opposant
Le passé ténébreux au splendide présent;
Tu dus, plus d'une fois, te demander si celle
Qui fut l'autre Rachel était bien la nouvelle,
Et souvent, en plein jour, tu dus croire en effet
Que tu faisais un rêve ou que tu l'avais fait.

Que fût-il devenu sans ton secours magique
Le Parthénon sacré de la gloire tragique?
Vainement récrépi par de grossiers maçons
Il se fût écroulé sur ses vieux étançons;
Le néant le pressait sous sa main destructive;
A l'aspect de ses murs, image de Ninive,

Le passant consterné s'éloignait sans vouloir
Lire sa pâle affiche, ornement du couloir.
Comme dans une crypte où la mort seule veille,
Là dormait Jean Racine avec Pierre Corneille;
A peine en ce sépulcre on entendait parfois
Le convulsif hoquet légué par Duchesnois,
Et d'un art mal compris les prêtresses guindées
De leurs rauques soupirs prolongeant les spondées.
Hormis un temple grec à qui, le lendemain,
On confiait l'emploi de monument romain,
Plate contrefaçon d'un anonyme peintre,
Nul moderne décor ne descendait du ceintre;
Un lustre clignotant lorgnait les bancs déserts;
Cramponnés par devoir à cinq ou six vieux airs,
Cinq ou six Amphions, de forme diaphane,
A l'aide d'un archet vierge de colophane
Tourmentaient je ne sais quel gothique rebec
Qu'on nommait violon à l'orchestre Gosse.
Les ouvreuses d'alors, sortes d'Épiménides,
Disputaient chaque loge aux monstres arachnides,

Et les bancs populeux où nous nous alignons
Au lieu de spectateurs portaient des champignons.

Tout à coup, secouant sa torpeur coutumière,
Ce lieu s'ouvre à la vie, à l'air, à la lumière;
L'humide salle pousse une immense clameur;
Au grand étonnement du classique allumeur,
Le noir lustre où fumait l'huile rance de Gênes
Improvise trois rangs de flambeaux hydrogènes :
Tu parais ! tout se meut, tout retrouve une voix ;
Cet empire où toujours gouvernèrent des rois
Proscrit la loi salique, et la scène proclame
Le sceptre de Talma dans les mains d'une femme.
Avec ce sceptre d'or tu heurtes les caveaux
D'où les chefs-d'œuvre anciens sortent comme nouveaux,
Et, du fond du cercueil, en face d'un parterre,
Tu replaces Corneille et Racine et Voltaire.
Dans l'angle le plus sombre heureux qui peut s'asseoir !
Que de dons opposés tu trahis chaque soir!

C'est l'ardente Hermione armant le bras d'Oreste,
C'est Phèdre respirant la pudeur et l'inceste,
C'est Camille exécrant la romaine vertu,
La tremblante Monime, au visage abattu,
Emilie exaltant sa fière république,
Roxane que dévore un amour frénétique;
C'est Pauline qui lutte en vain contre la croix,
Et s'écrie, à la fin : *je vois, je sais, je crois !*
Avec un art pareil ta puissance manie
L'emportement fougueux, la haine, l'ironie,
Les sourdes passions, au corrodant levain
Qui dans le fond des cœurs se creusent un ravin,
Et c'est peu d'exprimer, de si bien reproduire
Des beautés que chacun sans peine voit reluire;
D'une fille pieuse imitant les respects,
Quand ils montrent à nu leurs endroits incorrects
D'un pudique manteau tu couvres les grands maîtres :
Dans l'uniformité de leurs dodécamètres
Ta vive intelligence introduit à propos
Ou de prompts mouvements ou de savants repos;

Par le changement seul d'un point, d'une virgule,
Tu sais d'un mot scabreux sauver le ridicule;
Tu fais saillir aux yeux, dans leur vers éclairci,
Des sens qu'on n'avait pas devinés jusqu'ici;
Et leurs ombres planant sur la scène française
Plus d'une fois, sans doute, ont dû tressaillir d'aise
De reconnaître en eux des beautés que souvent
Ils ne soupçonnaient pas eux-même en les trouvant.

Que te reproche-t-on ? car c'est toujours la règle
Qu'on cherche à rabaisser même le vol de l'aigle :
On t'accuse, de quoi ? d'avoir jusqu'à ce jour
Exprimé froidement les langueurs de l'amour;
Oui, cette fermeté qui marque ta nature
Malaisément se plie à leur molle peinture
Que déroulent sans fin tes tragiques amants;
Que peux-tu ressentir pour les roucoulements
De ces fades héros qui t'appellent sans cesse
Adorable inhumaine ou *divine princesse*,

Et ne peuvent te voir sans jeter sur tes pas
De *beaux feux, de beaux yeux*, de *célestes appas* ?
Chaque fois que revient cette éternelle gamme :
Où courez-vous, seigneur? que dites-vous, madame?
Nul effort ne saurait réchauffer ces endroits
Où plus que les acteurs les poëtes sont froids.
On te reproche encor d'emprisonner ta gloire
Dans le cercle borné de l'ancien répertoire :
Où donc est le nouveau ? Sans contester ici
Quelques efforts qui n'ont qu'un moment réussi,
Sans pousser l'injustice au point de méconnaître
Combien peut être grand Hugo, quand il veut l'être,
Jusqu'à ce jour encor, sachons en convenir,
A ce vieux répertoire il faut bien se tenir.
L'antique tragédie est toujours sur le socle ;
La route qu'ont ouverte Euripide et Sophocle,
Et que d'autres, à part les défauts de leur temps,
Ont marquée après eux de leurs pas éclatants,
C'est la vraie et la seule ; avec leurs yeux de flamme,
Ces grands hommes ont vu les mystères du drame :

Pour émouvoir le peuple ils plaçaient leurs ressorts
Dans la nature humaine et non dans les décors;
L'art ne dépendait pas du travail des coulisses;
C'est l'ame et non le corps qui montrait ses supplices;
C'était la passion qui souffrait, qui saignait;
Ils meurtrissaient le cœur et non pas le poignet;
Oui, je l'affirme encor, voilà la tragédie.
Quand les propagateurs de la scène enhardie,
Quels que soient leurs sujets, scandinave ou germain,
Puiseront des effets au fond du cœur humain,
Quand ils opposeront à nos chefs-d'œuvre antiques
Un compacte arsenal de trésors dramatiques,
Alors, redoutant moins leurs rôles hasardeux,
S'ils sont dignes de toi, tu seras digne d'eux.

Mais quand viendra ce temps, diras-tu? Je l'ignore.
Mais pourquoi jusqu'ici cette nouvelle aurore
Ne brille-t-elle pas au Théâtre-Français?
Quelle cause la tient dans la nuit? Je le sais;

Mais, craignant de ces vers la longueur importune,
Entre bien des raisons, je n'en signale qu'une :
C'est le dessèchement des esprits et des mœurs,
L'axiôme du jour qui dit : Sois riche ou meurs!
Que sert de travailler pour la sévère école?
Qu'attendre d'un public qui prend pour son idole
Un horse-race autant qu'un acteur sans défauts,
Et distingue bien mieux un billet qu'un vers faux?
Vainement le génie à ses sublimes sphères
Convoque, chaque soir, tous ces hommes d'affaires;
Toute scène leur offre un spectacle banal;
Comme ils vont chez Corneille ils iraient chez Arnal,
Et d'un pas indécis, d'une ame indifférente,
Roulant entre leurs mains la cotte de la Rente,
Ils viennent, devant toi, conclure leurs marchés
Sur le trois ou le cinq à la Bourse ébauchés.
C'est l'art matériel, c'est la chorégraphie
Que leur instinct comprend, que leur goût déifie;
S'ils veulent bien nommer ou mérite ou talent
Ce que l'art du poète offre d'étincelant,

Ils placent le génie en deux jambes osseuses;
Notre époque stupide est aux pieds des danseuses.
Aussi, quand nous voyons tant de servilités,
Ne soyons pas surpris si ces divinités
Frappant les autres arts de leur mépris immense
Ont poussé leur ivresse à l'extrême démence,
Et pensent qu'un brevet signé de Corali
Doit préserver leurs noms de l'éternel oubli.
Comme ces conquérans des anciennes histoires,
Qui trouvaient l'univers étroit pour leurs victoires,
Quand du vieux continent, témoin de leurs débuts,
Elles ont épuisé les sonores tributs,
Sous leurs pieds de sylphide aplanissant les ondes,
Elles vont percevoir l'encens des autres mondes :
A l'aspect du navire illustré de leur nom,
Les heureuses cités font tonner le canon;
De peur qu'à son amour le vent ne les dérobe,
L'Amérique à genoux se cramponne à leur robe,
Et, devant leur calèche, au fracas des bravos,
Attèle ses enfans en guise de chevaux.

Contemple sans chagrin ces fragiles trophées;
De ces vaines faveurs laisse-leur les bouffées;
La gloire de marcher sur le bout de l'orteil
Ne doit pas un moment troubler ton doux sommeil;
Melpomène est trop grande auprès de Therpsicore
Pour envier les fleurs dont son front se décore;
Des honneurs que le monde accorde à leurs jarrets
L'équitable avenir brisera les arrêts.
Fière de dominer sur la France ta mère,
Laisse à leurs tibias un triomphe éphémère;
Laisse-les sur des chars ou sur des palanquins,
Ou traînés ou portés par leurs Américains;
Que prenant pour plancher une verte savane,
Devant un peuple entier leur orgueil se pavane;
Ces bulles de savon, aux tourbillons mouvants,
Légères comme l'air se perdront dans les vents.
Près des grands écrivains qu'encense notre culte
Et qui du temps rongeur ne craignent pas l'insulte,
Tu trouveras ta place, ainsi que les Baron,
Les Molé, les Lekain, les Talma, les Clairon.

Va! ne jalouse pas ces folles bayadères :
Elles ont beau courir tous les débarcadères,
Récolters de florins, des roubles, des ducats,
En France, à Londre, à Vienne, aux rives des Incas,
Sur le haut piédestal que leur dresse la foule,
Avant que de leurs jours tout le sable s'écoule,
Leur couronne s'effeuille et leur gloire finit;
La leur est de carton, la tienne est de granit.

Imprimerie Lange Lévy et Comp., 16, rue du Croissant.

ZODIAQUE

SATIRES.

A

CHATEAUBRIANT.

LA DÉMOCRATIE

PAR

BARTHÉLEMY.

Prix : 50 centimes.

PARIS

LALLEMAND-LÉPINE

Rue Richelieu, 52.

ET CHEZ MARTINON, ÉDITEUR, 4, RUE DU COQ-SAINT HONORÉ.

1846



Le Sagittaire.

A CHATEAUBRIANT.

—

LA DÉMOCRATIE.

Mens agitat molem.
VIRGILE.

Il est des vérités claires pour tous les yeux,
Autant que le soleil sous la voûte des cieux ;
Mais il en est aussi qui, du sein des nuages,
Ne rayonnent qu'aux yeux des penseurs et des sages,

Comme l'astre nouveau que dans l'immensité
Leverrier manifeste à notre cécité ;
Telle est celle que lit ta sagesse profonde
Écrite au firmament de l'invisible monde,
Cette immuable loi qui, par un lent chemin,
Vers un but merveilleux pousse le genre humain,
Et qui fut de tout temps la grande prophétie :
L'avenir appartient à la démocratie.

C'est là ce que jamais ne purent entrevoir
Les obstinés soutiens du gothique pouvoir :
Quand de quatre-vingt-neuf le Typhon populaire
Éparpilla leurs droits comme des grains sur l'aire
Et sur le sol fangeux courba comme des joncs
Leurs vieux châteaux flanqués de tours et de donjons,
Ils croyaient que bientôt l'ouragan subalterne
Rentrerait, à leur voix, au creux de sa caverne ;
Qu'ils allaient ressaisir l'orgueil de leurs manoirs,
Leurs titres, leurs vassaux et leurs parchemins noirs.
Quelle cause jamais parut mieux secondée ?
Ils avaient pour appui Coblentz et la Vendée,

Et Brunswik arrivait pour raffermir les lois
Et resouder les fers des Spartacus gaulois.
Vain espoir! l'ouragan poursuivit sa colère,
La chêvre pâtura sur la tour séculaire,
La Champagne engloutit les ossemens prussiens.
Chaque fois qu'oubliant ces désastres anciens,
Et toujours suscités par un même vertige
Contre le mouvement que le peuple dirige
Et qui poursuit son vol sur de brûlants essieux,
Ils ont osé roidir leurs bras séditieux,
Qu'ils ont récidivé leur folle tentative
Pour barrer le passage à la locomotive,
Rêve d'hallucinés! ridicules efforts!
Le char démocratique a passé sur leur corps.
Ils ne soupçonnent pas, sous leurs paupières closes,
La nature des faits, l'ordre nouveau des choses :
Quand hurlait devant eux la Révolution,
Ce n'était, disaient-ils, qu'une sédition ;
Du monde social la secousse intestine ,
C'était une rumeur du ressort de Sartine ;
Ils n'ont jamais compris, en voyant ses dehors,

Le terrible secret de l'histoire d'alors.
Et pourtant, au milieu des scènes les plus sombres,
Sous les proscriptions, les flammes, les décombres,
Sous le rouge échafaud dressé par la Terreur,
Et, plus tard, sous le trône où planait l'Empereur,
Fermentaient sourdement, comme au fond d'un cratère,
La volonté divine et la loi de la terre,
Cette loi qui proclame, au nom des droits vengeurs,
Qu'après quatre mille ans les hommes sont majeurs,
Et du centre du monde aux limites du pôle
Des pouvoirs usurpés brise le monopole.

Pour toi qui de si haut dominais ces esprits,
Sur ce grand mouvement tu ne t'es point mépris;
Tu l'avais reconnu, même à ton premier âge,
Quand, courbé par le deuil, secoué par l'orage,
Arraché par l'exil à ton foyer breton,
Tu vins sous d'autres cieux saluer Washington;
Alors que, poursuivi de rêves et d'études,
Tu fouillais l'Amérique aux vastes solitudes,
Visitant les Sachems entre leurs bois épais,

Fumant au grand conseil le calumet de paix,
D'une œuvre impérissable esquissant le prologue,
Pendant que balancé dans la même pirogue
Tu sillonnais leurs lacs et fendais les roseaux
Du vieux Meschascebé, père des grandes eaux.
Même aux jours des honneurs tu ne cessas d'y croire;
Le poste où tu montas fut un observatoire
D'où ton œil chaldéen découvrit encor mieux
L'imminent avenir, astre mystérieux.
D'une imposante voix tu l'annonçais encore
Quand Juillet déroula pour nous sa triple aurore,
Et que le dernier fils de tant de souverains
Fuyait vers Holy-Rood la fourche dans les reins.
En un mot, dans le cours de tes longs épisodes,
Sur la terre natale ou vers les antipodes,
Dans ton abaissement comme dans ta grandeur,
Pauvre, exilé, proscrit, ministre, ambassadeur,
Au palais des Bourbons, au fond d'une cellule,
Inutile tocsin de ta caste incrédule,
Ainsi qu'une vigie à la pointe des mâts,
Toujours tu l'aperçus et tu le proclamas.

Est-ce toi qui pouvais le révoquer en doute?
Non, la foi t'enseignait ce que l'orgueil redoute;
Ces mots de liberté, de progrès, d'avenir,
Ces destins que tout peuple un jour doit obtenir,
Ces principes sacrés que notre âge réclame,
Tout est dans l'Évangile écrit en traits de flamme;
L'homme ne pouvait rien inventer d'aussi beau;
Il fallut que le Christ apportât ce flambeau,
Quand, des oracles saints consommant le mystère,
Il vint nous révéler un code humanitaire.
Que serait devenu, que serait aujourd'hui
Ce monde, si jamais cette clarté n'eût lui?
Pour s'en faire une idée il suffit qu'on évoque
Sa lamentable histoire à cette grande époque :
Tous les États connus absorbés par un seul;
L'usurpatrice Rome, ainsi qu'un blanc linceul,
Développant sur tous sa toge impériale ;
Tous les peuples formant une immense spirale,
Un dragon d'où sortait une tête, un César;
L'humanité passive au joug du même char;
L'orgie universelle, avec des yeux sinistres,

Tourbillonnant au son des flûtes et des sistres,
Hurlant ses evhoë sur ses dieux abattus,
Piétinant les débris des antiques vertus;
La chair rassasiant toutes ses frénésies;
Toutes les nations, d'épouvante saisies,
Arrivant pêle-mêle avec l'infâme espoir
De mourir avec grâce au commun abattoir;
Les esclaves jetés en pâture aux murènes;
Les sénateurs mêlés aux combats des arènes;
Vingt mille prisonniers qui, sur le lac Fuscin,
Tombent entrégorgés par leur bras assassin,
Et, du maître assoupi mendiant le suffrage,
Se font un noble orgueil de leur lâche courage;
Partout hébêtement, souillure, oppression,
Partout l'homme, le roi de la création,
Flétri, courbé plus bas que la bête de somme;
Tel était l'univers sous l'étreinte de Rome.

Tout à coup jusqu'au fond de ce gouffre romain
Retentit une voix dont l'éclat surhumain
Fait redresser les morts dans leurs lits funéraires;

« Hommes! vous êtes tous égaux, libres et frères;
Reprenez votre rang, revendiquez vos droits.
Esclaves qui râlez sous des carcans étroits!
Couronnez-vous de fleurs, dansez sur votre chaîne.
Peuples! vous n'êtes plus le servile domaine
Qu'un rapace héritier, paré de titres faux,
Comme l'herbe des champs fait tomber sous sa faulx;
Venez, avec des fronts où l'égalité brille,
Vous asseoir au festin du père de famille;
La terre deviendra l'héritage des forts.
Allez! soyez unis, roidissez vos efforts;
Intrépides enfants de cette nouvelle ère,
Vous fonderez un jour, sous ma loi tutélaire,
Un empire où sur tous luira la liberté,
Où chaque homme obtiendra sa part de royauté. »

Elles s'accompliront ces divines paroles.
Malgré notre apathie et nos croyances molles,
Marchons avec espoir vers ce terme attendu.
Le grand libérateur n'est pas moins descendu
Pour l'accomplissement des oracles antiques

Que pour plier le monde aux lois démocratiques.
Tout l'atteste à nos yeux : depuis deux fois mille ans,
Si cette œuvre parfois s'est traînée à pas lents,
Dès que la Presse aida le vol de la pensée,
Par bonds impétueux elle s'est élancée;
Comme un immense éclair qui remplit l'horizon,
La Presse a déchiré la nuit de la raison;
Avec la liberté, fille de la lumière,
L'alphabet est entré jusque dans la chaumière;
Par ses types de flamme il éclaire, il conduit
La masse qui rampait dans une épaisse nuit,
Franchit toute distance, écrase tout obstacle.
Verrouillés autrefois au fond d'un tabernacle,
Les trésors du savoir ne sont plus prisonniers,
Le pauvre les achète avec quelques deniers;
L'enfant insoucieux que la main de sa mère
Traîne, à pas inégaux, vers l'école primaire,
Épèle, en un seul jour, plus de moralités,
De hauts enseignements, de saintes vérités,
Qu'en vingt siècles entiers n'en purent faire éclore
Les prêtres de Memphis, Socrate et Pythagore.

Et voilà, maintenant, qu'un prodige nouveau
Du monde social achève le niveau,
La Vapeur qui propage, à l'ombre de son aile,
L'ordre, la liberté, l'unité fraternelle.
Nous ne le verrons pas peut être; mais, du moins,
Nos fils, nos petits-fils en seront les témoins,
A son char colossal leur avenir s'enchaîne;
Le gland planté par nous sera pour eux un chêne
Dont le tronc gigantesque étendra ses rameaux
Des sables du Niger aux glaçons esquimaux.
Alors disparaîtront, de l'une à l'autre zône,
Ces absurdes remparts où la peur s'emprisonne,
Ces fossés, ces cloisons que, dans son petit coin,
L'égoïsme isolé trace avec tant de soin;
Les peuples voyageurs, dans leur pèlerinage,
Ne formeront entr'eux qu'un immense engrenage,
Échangeront leurs mœurs, leurs coutumes, leurs lois,
Et dans la même langue élèveront la voix.
Comme sur l'échiquier où notre main promène
Les bataillons d'ivoire à travers ceux d'ébène,
Tantôt la race blanche, avide de tout voir,

Ira rendre visite au sol du peuple noir,
Tantôt sur des wagons, les fils de la Guinée
Jusqu'à Vienne et Paris pousseront leur tournée ;
Et s'il existe encor des peuples sous le frein,
Quand ils verront passer sur leur propre terrain
Un long convoi chargé d'hommes heureux et libres,
Il sentiront au cœur crisper toutes leurs fibres
Et jusque dans les mains des tyrans éperdus
Ils iront arracher les droits qui leur sont dus.

Voyez de ce grand jour poindre le crépuscule ;
Des rives de la Sprée aux colonnes d'Hercule,
Sur le lac génevois, sous le ciel allemand
Tout s'agite, tout marche au renouvellement;
Voyez trembler partout les idoles antiques;
Ces âpres détenteurs des pouvoirs despotiques
Qui, relégués dans l'ombre et murés dans leurs Cours,
Feignirent si long-temps d'être aveugles et sourds,
Sous l'argument des faits commencent à se rendre
Et sont forcés enfin de voir et de comprendre;
Ils sentent qu'à travers leurs doigts crispés en vain

S'échappe ce pouvoir qu'ils appelaient divin ;
Que tout maître, aujourd'hui, quelque nom qu'il s'arroge,
Sultan, czar, empereur, pape, consul ou doge,
S'il veut se maintenir au suprême escabeau,
De sa pourpre d'emprunt doit couper un lambeau.
Dès qu'autour d'eux le peuple élève sa voix forte,
Malgré les régimens qui veillent à leur porte,
Leurs remparts, leurs canons grinçant sur les affuts,
Sachant trop ce que peut leur coûter un refus,
Ils fléchissent, tournant toujours un œil oblique
Vers les sombres pavés de la place publique,
Toujours préoccupés du funeste signal
Qu'une tête leur fit du haut de Whitehall.

Voilà, depuis trente ans, ce que ta voix révèle :
Maintenant que tes yeux ont vu la loi nouvelle,
Tu peux dormir en paix, Siméon des Chrétiens!
Quels jours furent jamais aussi pleins que les tiens!
Ce siècle de ta gloire a vu le double faîte,
Son plus grand écrivain fut son plus grand prophète.
Chaque fois que ton verbe, écho venu du ciel,

A pris la majesté d'Homère ou de Daniel
La terre a recueilli tes paroles fécondes;
Placé comme un géant aux confins de deux mondes,
Tu plongeas ton regard infatigable et sûr
Dans un double infini, le passé, le futur,
Et ta pensée erra sur cette énigme immense
De la création qui finit et commence.
Avant que le passé, cadavre solennel,
Se couchât lentement dans l'abîme éternel,
Barde des anciens jours, sorti de ses entrailles,
Tu voulus célébrer ses grandes funérailles;
Pendant qu'il s'enfonçait dans le gouffre oublieux,
Tu répandis sur lui de sublimes adieux;
Penché sur les fragmens de ses tours démolies,
Tu couvris ce long deuil de tes mélancolies,
Tu jetas, dans un rhythme à toi seul révélé,
Ta forte poésie au poëme écroulé;
Tu le vis s'effacer comme une ombre confuse.
Puis repoussant de toi les rêves de la muse,
De ton cœur de poète étouffant les regrets,
Dans un monde nouveau plein de vagues secrets

Tu vis surgir de l'ombre, à travers les espaces,
La Babel à venir, la royauté des masses,
La grande période où les hommes meilleurs,
Sous les lois du progrès incessants travailleurs,
Comme dans une ruche, empire des abeilles,
Auront des prix égaux pour des œuvres pareilles,
Et ne formeront plus qu'une sainte unité,
Attribut de Dieu seul et de l'humanité.
Voilà ce qu'expliqua ta puissante parole.
Ah! nul homme jamais ne remplit un tel rôle,
Ne saisit le secret que garde Jehova
Sur le monde qui vient et celui qui s'en va,
Ne pondéra si bien les destins de la terre,
Et, les regards fixés sur un double mystère,
N'éleva dans ses mains, comme Châteaubriant,
L'Occident d'un côté, de l'autre l'Orient.

Imprimerie Lange Lévy et Comp., 16, rue du Croissant.

ZODIAQUE

SATIRES.

AU

MARÉCHAL SOULT.

LE DERNIER JOUR D'UN PEUPLE

PAR

BARTHÉLEMY.

Prix : 50 centimes.

PARIS

LALLEMAND-LÉPINE

Rue Richelieu, 52.

ET CHEZ MARTINON, ÉDITEUR, 4, RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ.

—

1846



Le Bélier.

AU MARÉCHAL SOULT.

—

LE DERNIER JOUR D'UN PEUPLE.

Urbs antiqua fuit.
VIRGILE.

Consilium dedimus Sullæ privatus ut altum
Dormiret...
JUVÉNAL.

S'embusquer, dans la nuit, au bord d'un grand chemin,
Se partager un vol taché de sang humain,

C'est ce que tous les jours font les bandits vulgaires,
Les voleurs que la loi traque dans leurs repaires;
Mais, l'attentat commis, quand le couteau fumant
Atteste dans leurs mains un lâche égorgement,
Quand l'implacable loi veut qu'on les supplicie,
S'abriter sous l'argot de la diplomatie,
Et, devant le cadavre à leurs pieds étendu,
Justifier le meurtre avec des *attendu*,
C'est ce que ne font pas les brigands subalternes,
Les malfaiteurs vomis des bois et des cavernes;
Et voilà ce qu'a fait, dans ses calmes fureurs,
Une bande de rois, de czars et d'empereurs;
Voilà ce qu'ont ourdi, sous un triple mystère,
Ce qu'ont osé, devant la France et l'Angleterre,
Devant le monde entier par l'horreur fasciné,
Les trois équarrisseurs d'un peuple assassiné!

Que fais-tu, maréchal, de ta lame caduque?
Veux-tu donc, au profit d'un ministère eunuque,

De ta virilité vouer le dernier jour ?
Que fait l'aigle au milieu de cette basse-cour ?
Peux-tu voir de sang-froid la France qu'on baffoue ?
Depuis quand les soufflets sont-ils faits pour ta joue ?
Glorieux instrument d'un indigne pouvoir,
Dois-tu couvrir toujours ce qu'il nous faudrait voir ?
Peux-tu lier à toi ces cœurs hétérogènes ?
Vieux soldat d'Austerlitz, de Toulouse et de Gênes,
Peux-tu d'un plat système être le chaperon
Et t'avouer le chef de ce parti poltron ?
Non, l'honneur ne veut pas que le nom s'associe
Au nom de Jean-de-Dieu Soult, duc de Dalmatie ;
C'est apostasier ton maître impérial
Que d'abaisser ton culte aux fils de Bélial.
Non, tu ne devais pas forcer ta lassitude
A jeter le manteau sur tant de turpitude,
A servir de bannière à cet ignoble camp,
De bâton à ce corps malingre et claudicant.
Il fallait te soustraire à cet impur mélange,
Et, les laissant ici s'engluer dans leur fange,

Dans ton calme Soultberg, sur un lit de drapeaux,
T'envelopper d'un morne et méprisant repos.

C'est déjà bien assez que ta condescendance
Ait subi, par pitié, six ans de présidence,
C'est bien assez d'avoir couvert de ton grand nom
Des serments de Judas, des fraudes de Sinon ;
D'avoir ratifié leurs pâles signatures
Dans tout ce que leur règne offre de forfaitures :
Nos lâchetés courant de Beyrouth au Texas,
L'infamante amitié d'Oribe et de Rosas,
Le trésor se saignant pour nourrir la paresse
D'un biblique consul amant d'une négresse,
Nos présents de canons offerts au nom du roi
Au tyran maroquain qui nous manqua de foi,
Et partout et toujours, effronté parasite,
Ce vautour qui sur nous fit planer sa visite
Et regarda passer d'un œil inquisiteur
Notre honte muette à travers l'équateur.

C'est assez. Maintenant arme-toi de courage;
Veux-tu prendre ta part dans un nouvel outrage?
C'est un soufflet plus chaud cent fois que Taïti,
C'est par geste et parole un serment démenti,
C'est une plaque rouge empreinte à notre face,
Un crime exorbitant que nul pardon n'efface
Et qui réduit la France à la nécessité
D'accepter sa vengence ou sa complicité.

Il était une ville, un reflet de patrie,
Un frêle et seul rameau d'une tige flétrie,
Le pilier chancelant d'un dernier Parthénon,
Une ombre qui pourtant avait encore un nom.
Des innombrables fils dont elle fut peuplée
Quelques uns s'abritaient entre ce mausolée;
Les autres dispersés par le souffle d'un czar,
Comme les Juifs au temps du roi Salmanazar,
Des fleuves étrangers buvaient les eaux saumâtres,
Et, conservant leur culte au sein des idolâtres,

Du fond de leur exil, fixaient toujours les yeux
Vers la terre où restait la ville des aïeux ;
C'était l'âtre glacé d'une antique fournaise,
L'urne sainte où dormait la cendre polonaise.
Comme les descendants d'un homme bien aimé
Dans un coffre de cèdre étroitement fermé,
Gardent avec ferveur ses dernières reliques,
Ces naufragés, battus des tempêtes publiques,
Peuple errant, demi-nu, proscrit, déshérité,
Conservaient le joyau de leur chère cité,
Et se croyaient tout prêts à reprendre la vie
Tant qu'il restait encore un souffle à Cracovie,
Reliquaire pieux de leurs premiers destins,
De gloire, d'opulence et de pouvoirs éteints.
Quand les déprédateurs de l'Europe chrétienne
La coupant en lambeaux dans leur congrès de Vienne,
Au nom du droit divin brisèrent tous les droits,
Ils laissèrent du moins une tombe, une croix,
Et, des vieux Jagellons en renversant le trône,
A la Pologne esclave ils firent cette aumône.

Mais cette fiction n'avait pas d'avenir,
Et c'était un remords dont ils voulaient finir :
Si parfois du pardon les tyrans font usage,
C'est un masque d'emprunt qui pèse à leur visage.
Le pâle absolutisme est toujours en arrêt,
Il commente un soupir, il devine un regret;
Il tressaille à des bruits que n'entend nulle oreille,
Sous des poignards absents la nuit il se réveille,
Il craint qu'on ne l'escorte et tremble d'être seul ;
Il croit voir un drapeau jusque dans un linceul,
Et se trouble, glacé de terreurs intestines,
Au nom de liberté gravé sur des ruines.
Tout à coup, au milieu d'une hypocrite paix,
Dans le temps que, les yeux couverts d'un voile épais,
Tout dort, Londres, Paris, la Pologne elle-même,
Les justiciers du Nord lancent leur anathème.
Pareille à l'ouragan dans les cieux assombris,
La colère des rois dévore des débris,
Pulvérise un cadavre, extermine un fantôme;
Et sur la place où fut un antique royaume,

Où restait le tombeau d'un grand peuple chrétien,
L'aube du lendemain ne retrouve plus rien
Que ce qui reste aux lieux qu'un despote ravage,
Le silence, la nuit, le néant..... l'esclavage.

Quelle audace! ou plutôt quel lâche guet-apens!
Pendant un quart de siècle ils furent en suspens,
Et n'osèrent brusquer, de leurs mains indécises,
Un forfait que l'histoire évoque à ses assises;
Ils ne l'osèrent pas quand leurs muettes cours
Virent passer dans l'air la trombe des Trois Jours
Et que notre lion, hérissant la crinière,
Porta sa grande voix jusque dans leur tanière;
Ils ne l'osèrent pas tant que resta debout
Le pacte qui liait Saint-James à Saint-Cloud,
Et que la politique, exhalant son malaise,
Ne nous isolait pas de la fortune anglaise.
Ils l'ont osé; de plus, pour nous jeter au front
Un défi plus direct, un plus intime affront,

Ils ont manigancé l'alliance soudaine
Du prétendant royal au tyran de Modène,
Sitôt qu'ils ont senti qu'un nuage plus froid
Étendait ses vapeurs à travers le détroit.

Ah! si le fort crampon d'une amitié plus franche
Eût uni les deux sœurs que divise la Manche,
Au siècle que la nuit menace de couvrir
Quelle ère lumineuse elles pouvaient ouvrir !
L'une et l'autre marchant au but humanitaire,
Fécondant les esprits, civilisant la terre ;
Au nom de l'équité toutes deux dominant,
Elle les grandes mers, nous tout le continent ;
Rendant aux nations lourdement endormies
Les sceptres vermoulus des royautés momies ;
Prêchant partout les lois, la sainte vérité;
Remplissant l'une et l'autre avec autorité
Ce grand apostolat d'ordre et d'indépendance
Qu'aux peuples éclairés donne la Providence !

C'est peu que de nos jours, dans ce siècle nouveau,
Le même enfantement agite leur cerveau ;
Que leurs lois, que leurs arts les tiennent assorties ;
Elles ont de tout temps couvé des sympathies ;
Même quand la discorde oppose nos canons,
Le grand principe reste et nous nous comprenons ;
La pensée entre nous étend toujours ses chaînes.
Pourquoi neutraliser nos forces par nos haines ?
La mer qui nous sépare est un faible ruisseau,
Et le ciel sur nos fronts a mis le même sceau ;
Notre sang fraternel vient du normand Guillaume,
Notre histoire est la même et presque l'idiôme ;
Le destin a voulu que les deux nations
Eussent la même part des révolutions.
Elles ont enfanté d'égales tragédies,
Si terribles d'effets, si fortement ourdies,
Que Shakspeare et Corneille auprès d'elles sont froids ;
Deux dénoûments pareils, deux échafauds de rois.
Quand de Charles Stuart la tête fut coupée,
Un soldat qui parut prit pour spectre une épée,

Des partis forcenés comprima les efforts,
Régénéra son peuple au-dedans, au-dehors,
Le dota de splendeur, d'opulence, de gloire;
Quand nos Bourbons proscrits du sacré territoire
De leur royauté morte importunaient Hartwell,
Napoléon vingt ans multiplia Cromwell.
L'Angleterre avant nous fit jaillir une idée,
Mais nous l'avons reprise et nous l'avons guidée;
Ce germe qui devait produire le bon grain,
Et dormit plus d'un siècle au fond de son terrain,
Sans franchir de ses bords la prison insulaire,
La France l'a conquis, l'a rendu populaire,
L'a transplanté portout où se montre un sillon,
Partout où le soleil peut darder un rayon;
Et chaque jour encor, d'une ferveur égale,
Nous semons ce froment de parole vitale
Qui déjà servirait d'annone au genre-humain,
Si notre sœur jumelle aidait mieux notre main.

Voilà ce qu'eût produit cette forte alliance;
Mais on l'a gaspillée avec imprévoyance ;
Ce tort envers le monde est de chaque côté :
Ici trop peu de force, et là de loyauté ;
Le deuil couvre la Seine ainsi que la Tamise.
Que feront aujourd'hui ceux qui l'ont compromise?
Lord Palmerston, des Whigs équivoque soutien ,
Atteré sous le coup du tonnerre autrichien,
A ce triple attentat d'évidence notoire,
Pour protester à peine, a feint de ne pas croire;
Pour nous qui, dépourvus d'amis ou partisans,
Restons seuls, toujours seuls comme depuis seize ans,
Que fera le pouvoir, marchant sur des éclisses,
Devant la trinité des monarques complices ?
Du haut de la tribune, il leur dira d'abord
Que nous sommes un peuple aussi juste que fort ;
Comme en rodomontade il faut qu'il se distingue,
Il les menacera de rebâtir Huningue;
Il alambiquera sa peur et ses soufflets
Dans un style hydropique et des thèmes replets ;

Il leur ripostera par ces phrases banales
Qui de nos parlements décorent les annales ;
Il fera, de nouveau, ce qu'il fit de tout temps,
Il plîra devant eux ses genoux pénitents.
Le sort tend ce calice à l'Europe en détresse.

Que ces rois, cependant, exaltés par l'ivresse,
Modèrent un peu mieux leur stupide transport,
Qu'ils ne bravent pas trop le principe qui dort :
Les Vésuves éteints rouvrent parfois la gueule ,
Faible, aveugle et captif, Samson tournait la meule,
Quand, la force rendue à son bras moribond,
Il broya sous leur toit les enfans de Dagon.
Comme au temps où régnait le chaos sur la terre,
La lumière et la nuit se font encor la guerre;
Celui qui sépara les ombres du soleil
Peut encore opérer un prodige pareil
Et jusqu'aux noirs confins des zones boréales
Refouler, loin de nous, les ténèbres morales.

Ce n'est pas vainement que, la cendre aux cheveux,
La France, par des cris, des prières, des vœux,
A la liberté sainte adresse des neuvaines ;
Notre sang est celui qui courait dans les veines
De ces hommes de fer que, sur un terrain neuf,
Du fond de son volcan lança QUATRE-VINGT-NEUF.
Quand au cadran d'en haut l'heure sera venue,
Un cliquetis d'acier prolongé dans la nue
Donnera le signal que nous nous réveillons :
D'innombrables soldats jaillis de nos sillons,
Sortis d'entre les rocs, comme des troglodytes,
Déborderont par flots sur les terres maudites ;
Ils auront pour drapeau l'épouvantail des rois,
L'éternel manifeste où sont écrits nos droits ;
Et prenant par la main le douloureux cortége
Des généreux proscrits que notre ciel protége,
Hommes, femmes, enfans, desséchés par l'exil,
Bien mieux qu'avec l'airain, le sabre et le fusil
Ils entreront au cœur de la ligne allemande,
Armés du feu grégeois de notre propagande,

Et dans le dernier fort de l'absolu pouvoir
Calcineront les yeux qui ne voudront pas voir.
Qu'on ne nous dise pas : Où donc est votre armée ?
Ceux qui, dans ce moment sous la zone enflammée,
Trempent de leurs sueurs des sables inconnus,
Qui foulent de leurs pieds saignans et demi-nus
Les crètes de l'Atlas par le soleil dissoutes,
Entre les monts Krapacks sauront percer des routes ;
Ils ont appris là-bas, sous un climat d'airain,
En passant le Roumel, comme on passe le Rhin.
Leur bravoure en détail si souvent engagée
Ne sera pas novice en bataille rangée;
Dans un plus large espace elle s'étendra mieux.
C'est l'espoir que nourrit leur rêve ambitieux ;
Ils n'aspirent qu'au jour de retrouver en plaine
Ces barbares du Nord dont leur mémoire est pleine,
Ces peuples que, vingt ans, la France extermina,
Les vaincus d'Austerlitz, de Fridland, d'Iéna.

Noble vieillard ! tes jours usés par les victoires
Ne peuvent espérer ces temps expiatoires ;
Sans doute il serait beau que le ciel t'accordât,
Ainsi que tu vécus, de mourir en soldat,
De venger nos drapeaux du désastre belgique,
De guider les enfans d'une race énergique
Sur l'Escaut, sous les murs de Vienne et de Berlin ;
Cette gloire n'est pas promise à ton déclin.
Mais tu peux le grandir sous une autre auréole :
Ne ferme pas l'esprit à la rude parole
D'un poète qui, même avant ton ferme appui,
T'avait déjà voué son culte d'aujourd'hui ;
Souffre qu'il t'avertisse avec sa voix austère :
Par respect pour ton nom, sors de ce ministère ;
D'un immonde contact purge-toi sans tarder,
Sauve-toi d'un cénacle où tu crois présider.
Tu remplis dans l'histoire une page assez ample,
Ose la clôturer par un dernier exemple.
La brèche où tu combats n'offre point de laurier ;
Termine en philosophe un destin de guerrier,

Abdique, du repos conquiers les apanages ;
Rends-toi l'imitateur de ces grands personnages
Qui, pesant dans le creux de leur puissante main
Tout ce qui fait l'orgueil du pauvre genre humain,
Le jetèrent loin d'eux comme un léger atome.
Fais comme Dioclès, maître absolu de Rome,
Qu'on vit quitter l'empire avec de froids dédains
Pour aller dans Salone aligner des jardins ;
Fais comme Charles-Quint qui dans un monastère
Disparut en jetant ses adieux à la terre ;
Fais ce que fit sans peur le dictateur Sylla ;
Montre qu'un homme encor du pouvoir s'exila.

Imprimerie Lange Lévy et Comp., 16, rue du Croissant.

SYPHILIS

POÈME.

FÉLIX LOCQUIN, IMPRIMEUR,
rue Notre-Dame-des-Victoires, 16

SYPHILIS

POÈME EN DEUX CHANTS,

PAR

BARTHÉLEMY,

AVEC DES NOTES

PAR LE DOCTEUR GIRAUDEAU DE SAINT-GERVAIS.



PARIS

BECHET J^{NE} ET LABÉ,

LIBRAIRES DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE,

Place de l'École-de-Médecine, 4.

BOHAIRE, LIBRAIRE, BOULEVART DES ITALIENS, 10.

[1840]

Un hasard de lecture fit tomber entre mes mains, il y a quelques mois, un poème latin qui m'était tout à fait inconnu, et qui a pour titre : *Hieronimi Fracastorii Syphilis, sive morbus gallicus.*—Lipsiæ, 1830 (1.

J'avoue que, quoique traducteur de Virgile, je fus émerveillé de trouver dans une œuvre du seizième siècle, et dans une œuvre de science, une latinité qui me semblait refusée aux auteurs modernes, et j'ose le dire, une foule de beautés empreintes d'une poésie antique et toute virgilienne. Dans mon admiration pour Jérôme Fracastor, j'essayai de traduire quelques

fragments de son livre, et j'eus même un moment la fantaisie de faire le même travail pour tout le poème. Bientôt à cette velléité de poète se joignit une pensée de philosophe : il me sembla qu'au lieu de m'appliquer à la traduction longue et difficile d'un ancien ouvrage sur la syphilis, il serait plus convenable d'actualiser la matière et de créer moi-même, sous de moindres proportions, non seulement une œuvre de poésie, mais une œuvre de morale et d'utilité publique. Nulle époque, d'ailleurs, ne me parut plus opportune, pour cette publication, que ce moment même, où deux systèmes thérapeutiques sur le traitement de cette maladie partagent l'opinion des plus sages praticiens, et se trouvent en présence sur le champ de bataille de la médecine. Enfin, pourquoi le dissimuler? je fus séduit par l'étrangeté même du sujet, qui jusqu'ici n'a été présenté que sous des formes légères, ou

furtivement introduit dans la poésie par de méprisables colporteurs de plates obscénités. Je me sentis entraîné par la hardiesse d'une excursion dans ce domaine en friche; j'éprouvai une sorte de plaisir à réaliser le vers d'Horace :

Nil intentatum nostri linquêre poëtæ,

Je voulus expérimenter une association entre la médecine et la poésie, et découvrir si la fable n'exprime pas une vérité en nous disant qu'Apollon est le père d'Esculape.

En un mot, s'il est permis de formuler la bizarrerie de ma pensée, par une sorte d'expression blasphématoire, par la plus monstrueuse des antithèses; je me suis dit que, tous les genres se trouvant aujourd'hui exploités, usés, triturés, tous les sujets littéraires étant

déflorés, il n'en existait aucun qui fût plus vierge que la Syphilis.

Il est inutile de déclarer qu'au premier abord je fus épouvanté par la nature de la composition, et par le nom seul de l'alarmante héroïne de ce poème. Mais exercé depuis longtemps à ce genre de courage; je pensai, après mûre réflexion, que sans soulever un scandale littéraire, je pouvais aborder cette scabreuse difficulté, faire absoudre l'impudicité de la matière par la chasteté de l'exécution, en publiant un livre dont la lecture ne portât la rougeur au front de personne, et dont le titre seul fût un objet d'épouvantement.

J'ose l'espérer, ceux qui auront lu ce petit poème conviendront qu'il ne contient aucun passage, aucun vers même, qui ne puisse être cité par une bouche honnête; et que bien loin de spéculer sur des peintures érotiques, comme moyen de succès, il n'a d'autre

but et d'autre effet que d'inspirer l'aversion de la débauche et l'horreur du fléau qu'elle entraîne si souvent à sa suite; ils lui rendront cette justice, qu'au lieu d'être mis à l'index comme une œuvre de corruption, il devrait, au contraire, être placé entre les mains des jeunes gens, comme un avertissement sévère, comme un salutaire préservatif contre le danger physique de la plus impérieuse des passions; bien différent en cela, de certains ouvrages de morale, tels que le fameux livre de Tissot, qui, sous prétexte de porter dans de jeunes imaginations un sentiment de dégoût et d'horreur pour le vice, ne produisent d'autre effet que de satisfaire une curiosité libidineuse, et n'agissent sur les esprits que comme des excitants dangereux et des agents provocateurs.

Le poème une fois terminé, j'ai jugé qu'il était indispensable d'y ajouter quelques notes pour éclaircir

ce qui n'est qu'indiqué dans le texte, et pour arriver logiquement à des démonstrations qui seraient fastidieuses ou obscures avec la poésie. Mais là j'ai reconnu mon impuissance, j'ai senti que mes lectures superficielles de quelques ouvrages de médecine ne suffisaient pas pour me rendre habile à traiter cette matière, difficile même pour les professeurs; et j'ai naturellement eu recours à un homme dont personne ne contestera la compétence, le docteur Giraudeau de Saint-Gervais, qui, officieusement, et par amitié, a bien voulu se charger de cette tâche laborieuse, tout à fait au dessus de mes forces, mais indispensable pour compléter cet opuscule, et arriver au but d'utilité publique que je me suis proposé avant tout.



CHANT PREMIER.

—

LE MAL.

SYPHILIS [2]

POÈME.

CHANT PREMIER.

—

LE MAL.

Syphilis! à ce nom, que saisi de scrupule,
Un vulgaire lecteur s'épouvante et recule,
Qu'il inflige à mon œuvre un pudibond mépris,
Qu'importe ? je m'adresse à ces graves esprits
Dont l'œil philosophique embrasse pour domaine
Tout ce qui touche au sort de la nature humaine,

Ceux qui n'ont pas l'orgueil de croire au dessous d'eux
Ce que le monde appelle effrayant ou hideux,
Et qui, de l'ignorance affrontant l'anathème,
Sèment au champ public la vérité...... quand même!....
Ne vous y trompez pas; l'art que nous professons
N'a pas l'unique but de produire des sons,
Des riens harmonieux, d'éclatantes bluettes;
Au siècle où nous vivons, jugez mieux les poëtes:
Ils n'ont pas fait métier de folâtrer toujours
Sous des berceaux de fleurs qu'effeuillent les amours,
De suivre une Chloé fuyant dans la prairie:
A de plus nobles soins leur verve se marie;
Ils pensent que, sans être ou cynique ou pervers,
Tout ce que dit la prose, on le fait dire au vers.
Du préjugé des mots ma muse indépendante
Dans un nouvel enfer veut imiter le Dante,
Et, fort d'un noble but, que l'œuvre plaise ou non,
J'entre dans mon sujet dont j'ai tracé le nom.

—

Mais, comment aborder l'histoire ou le poëme
D'un fléau qui, pour nous, est encore un problème,
Être indéfinissable, agent mystérieux,
Qui naquit, on ne sait en quels temps, en quels lieux (3?

Soit que ce mal impur, dès le berceau des âges,
Ait sur le genre humain promené ses ravages,
Et qu'il ait, sans relâche, asservi l'univers,
Sous différente forme et sous des noms divers,
Ou que, tel qu'un volcan qui brise son cratère,
Il ait par intervalle éclaté sur la terre;
Soit qu'il ait pris son vol, depuis un temps moins long,
De ce monde inconnu que devina Colomb,
Et que, vengeant sur nous sa liberté mourante,
L'Amérique ait conquis l'Europe conquérante;
Sans chercher, en fouillant les siècles ténébreux,
S'il provient des Romains, des Grecs ou des Hébreux,
S'il a franchi d'un bond les flots de l'Atlantique,
S'il est de sang moderne ou d'origine antique (4,

Sans juger, au hasard, sur des bruits incertains,
S'il est fils des Français ou des Napolitains (5;
Quel qu'il soit, en un mot, il faut le reconnaître,
Tout fléchit aujourd'hui sous ce terrible maître;
La terre est son domaine, et, depuis trois cents ans
Qu'il épanche sur nous ses horribles présents,
De la zône torride aux deux zônes polaires,
Peuples des continents, archipels d'insulaires,
Jusqu'en Océanie, en ces brumeux climats
Où Durville a montré la pointe de ses mâts,
Invisible et présent, comme l'air qu'on respire,
Ce grand empoisonneur tient tout sous son empire.
Nulle digue qui puisse arrêter ce torrent;
Il saisit, à la fois, le docte et l'ignorant (6,
Le riche en son hôtel, le pauvre en sa cabane,
L'impie et l'homme saint qu'abrite la soutane,
Le vieillard, l'enfant même, atteint souvent d'un mal
Dont il n'est pas lavé par le flot baptismal;
Et peut-être aujourd'hui, parmi l'espèce humaine,
Il n'est pas un seul homme, et dans l'homme une veine

Où, quoique bien souvent encore non révélé,
Le virus destructeur ne soit inoculé.
N'en cherchons pas ailleurs la cause originaire :
Si l'homme chaque jour décroît et dégénère,
Si le moule sublime où Dieu l'avait jeté
Pour en sortir tout plein de force et de beauté,
Multiplie aujourd'hui tant de formes grossières,
Tant de contrefaçons des épreuves premières,
C'est que, depuis Adam, des éléments pourris
Se sont joints au limon dont nous fûmes pétris.
Quelquefois, en touchant ces armures massives
Que les vieux arsenaux conservent pour archives,
Masses-d'armes, brassarts, cuirasses, boucliers,
Que portaient autrefois nos aïeux chevaliers,
Nous sommes étonnés de ce harnais de guerre
Qu'à peine notre bras peut soulever de terre,
Et nous nous demandons si, chez l'homme d'alors,
La taille était plus haute et les muscles plus forts;
N'en doutons pas : leurs fils, triste progéniture,
Ont déchu, par degrés, de force et de stature,

Et toujours, d'âge en âge, ils iront décroissant,
Grace au germe de mort infiltré dans leur sang.
De là vient cette race infirme, abâtardie,
Ce peuple d'avortons qu'attend l'orthopédie (7;
De là ces jeunes gens déjà cadavéreux,
A la poitrine étroite, au front pâle, à l'œil creux,
Qui pensent rehausser leur type ridicule
En encadrant leurs traits d'une barbe d'Hercule (8;
De là ces jeunes fleurs, ces vierges de seize ans,
Précoces réservoirs de mille maux cuisants,
Qu'on voit avec langueur se pencher sur leurs tiges,
En proie aux pamoisons, aux vapeurs, aux vertiges;
Complices innocents que l'hymen doit unir
Pour léguer des douleurs à la race à venir!

Est-il vrai que ce mal, autrefois si vorace,
Avec moins de fureur sévit sur notre race (9?
Que son terrible empire, usé dans son ressort,
En devenant plus vaste, est devenu moins fort?

Comme un torrent qu'on voit précipiter ses ondes
Quand il est resserré dans ses rives profondes,
Se calme tout à coup, et semble avoir un frein
Dès qu'il étend ses eaux sur un large terrain ?
Oui, sans doute, le monstre, assouvi de pâture,
Semble avoir adouci son atroce nature,
Avec nous, d'âge en âge, il s'est civilisé ;
Si, lorsque par l'enfer il fut improvisé,
Cette effroyable énigme étonna la science,
Le savoir, à son tour, fils de l'expérience,
Opposant au fléau d'énergiques secours,
Tempéra ses rigueurs et dirigea son cours ;
Et si, quand il parut, usurpateur immonde,
Il allait conquérant et décimant le monde,
Désormais, répandant moins de deuil et d'effroi,
Il règne plus paisible, en légitime roi.
Les temps sont loin de nous où, dans les cimetières
S'engloutissaient d'un coup des peuplades entières,
Où des infortunés, en proie à leurs tourments,
Foudroyés par l'Église et par les parlements,

Expulsés des cités, des temples, des hospices,
Errants dans les forêts, au bord des précipices,
Parias vagabonds, troupeaux expatriés,
Couvraient les champs impurs de leurs os cariés.
Non, ces temps ne sont plus; notre âge philanthrope
Leur prodigue des soins qu'un mystère enveloppe;
Ils sont libres d'entrer aux lieux où nous allons :
Nos cercles roturiers, nos plus nobles salons,
Sont tous, à leur insu, peuplés de ces malades;
Chaque jour en suivant nos douces promenades,
Sans craindre leur contact, sans rebrousser chemin,
A ces pestiférés nous présentons la main;
Et les rois chevaliers, dans leurs ardeurs courtoises,
Peuvent mettre en leur lit des maîtresses bourgeoises,
Sans voir, sous leurs rideaux semés de fleurs de lys,
L'inévitable mort escortant Syphilis.

Pourtant ne croyez pas que l'impure furie
Soit rentrée aux enfers, sa première patrie,

Et que sans crainte on puisse affronter son courroux.
Quoique ceux qu'elle atteint de ses funestes coups,
Au sein des carrefours et des places publiques,
N'osent plus étaler leurs maux hyperboliques,
Qu'ils dérobent leur peste aux rayons du soleil ;
Si vous voulez revoir dans tout leur appareil
Son cortège effrayant de hideux phénomènes,
Entrez dans ces égouts des misères humaines,
Dans ces grands lazarets où sur des lits ardents,
Se tordent des douleurs qui font grincer les dents (10.
Ah ! quelque préparé que soit votre courage,
Si de ces lieux maudits vous tentez le passage,
Quand, marchant pas à pas, de rideaux en rideaux (11,
Vous verrez tour à tour soulever ces bandeaux,
Ces linges purulents, ces flocons de charpie
Gonflés d'un sang noirâtre, et d'une humeur croupie ;
Quand vous verrez à nu, sur les os et la chair
Les empreintes du mal de la flamme et du fer;
Croyez-moi, vos genoux fléchiront d'épouvante,
Vos yeux se terniront devant la mort vivante,

Vos sens bouleversés éprouveront encor
La poëtique horreur qu'exprimait Fracastor.
Oui, si vous voulez voir Syphilis en personne,
Entrez dans cet empire où tout mortel frissonne :
Là, comme dans la cuve où bouillonne le vin,
On entend fermenter son putride levain;
Sur les frêles tissus qui couvrent les viscères
On voit naître la mort et ramper les ulcères.
Oh ! qui pourrait compter, sur tant d'êtres souffrants,
Tant d'indicibles maux alignés sur deux rangs!
L'ingénieux fléau, dans son fécond caprice,
Assigne à chaque membre un différent supplice :
Tantôt l'humeur visqueuse, épanchée au dehors,
D'une sordide écaille enveloppe le corps;
D'autres fois, elle teint en couleur purpurine
Les épaules, les bras, les flancs et la poitrine.
Les uns, en gémissant, étendront sur leurs lits
Des os exfoliés, cassants ou ramollis;
D'autres vous montreront ces ulcères vivaces
Qui gonflent des tumeurs ou percent des crevasses;

Vous frémirez, surtout, en voyant leurs progrès
Sur l'informe appareil des organes secrets,
Déplorables débris, que recouvrent à peine
Quelques lambeaux de chair qu'oublia la gangrène,
Et qu'un homme, impassible à force d'être humain,
Sous le tranchant acier fera tomber demain.
Plus dignes de pitié, plus difformes encore,
Ceux qui, la face en proie au chancre carnivore,
Le miroir à la main, contemplent chaque jour
Leurs traits jadis si beaux qu'idolâtrait l'amour!
Que l'amour vienne donc contempler ces ruines :
Ces noires cavités en place des narines,
Ces lèvres que laboure un sulfureux sillon,
Cette langue épaissie en forme de bâillon,
Ce front illuminé de pustules grossières,
Ces paupières sans yeux et ces yeux sans paupières;
Désespérants tableaux! dont la réalité
S'imprime tellement dans l'œil épouvanté,
Que leur souvenir seul, leur image ternie,
En passant devant nous dans des nuits d'insomnie,

Leur simulacre en cire, ou leur pâle dessin,
Hérissent nos cheveux et glacent notre sein.



CHANT DEUXIÈME.

—

LE REMÈDE.

CHANT DEUXIÈME.

—

LE REMÈDE.

Faut-il donc blasphémer, par un reproche impie,
Contre le grand sculpteur dont l'homme est la copie !
A-t-il donné le souffle au triste genre humain
Pour marcher à la mort par cet affreux chemin ?
N'a-t-il mis dans nos sens l'irrésistible envie,
L'impérieux besoin de propager la vie (12,

Que pour frapper de honte et de difformité
L'organe merveilleux de la fécondité?
Non, Dieu ne serait pas. En venant sur la terre,
Quoique de mille maux l'homme soit tributaire,
Il est en même temps doué d'une raison,
D'un instinct qui lui fait trouver sa guérison ;
Non, l'art de soulager l'infirme créature
N'est pas un vil trafic fondé sur l'imposture ;
Chaque jour, en voyant le formidable essaim
Des maux que Syphilis déroule au médecin,
En face de la mort à moitié satisfaite,
L'homme de la science, intelligent prophète,
Sans craindre un démenti, d'un ton d'autorité,
A jour fixe et précis assigne la santé;
Et ce jour, le malade, affranchi de souillure,
Se lève et prend son lit, comme dans l'Écriture :
Miracles du savoir, si soudains et si beaux,
Qu'il semble dire aux morts : sortez de vos tombeaux!
Mais cet art, trop souvent esclave d'un système,
Combat l'excès du mal par un remède extrême,

Et, du métal liquide adorateur fervent,
L'infuse dans le corps qu'il tue, en le sauvant (13.
Malheur à qui réclame un tel auxiliaire !
Des feux de Syphilis, vengeur incendiaire,
Son dévorant poison, une fois introduit,
Deviendra plus mortel que le poison détruit ;
Tyran plus absolu que celui qu'il remplace,
Il enracinera son empire tenace
Dans la chair, dans le sang, dans les os du martyr,
Et nul pouvoir humain ne l'en fera sortir.
En vain dans le creuset de la noire chimie
On mitige avec soin sa substance ennemie,
En vain, vous le changez pour tromper le soupçon,
En poussière impalpable, en limpide boisson,
Quel que soit le mortier où votre art le triture
Le rebelle métal conserve sa nature,
Et bientôt, dépouillé de son masque changeant,
Reprend sa forme crue et coule en vif argent (14.
On dit que, bien longtemps même après l'existence
De ceux qu'empoisonna l'hypocrite substance,

Ses globules subtils qu'ils crurent expulsés
Étincellent encor dans leurs os crevassés;
On dit même qu'au jour où des fureurs profanes
Du pieux Saint-Denis fouillèrent les arcanes,
Et sur le vil pavé jettèrent en monceaux
Tous ces rois dont la mort avait fait ses vassaux,
A travers ces débris, dans cette immense foule
De tant d'augustes fronts qu'oignit la sainte ampoule,
On reconnut celui du premier des François,
Au mercure liquide errant dans ses parois.
C'est donc en vain qu'on cherche à douter de son être;
Tôt ou tard, à coup sûr, il se fera connaître :
Alors, soit qu'au virus il ait donné la mort,
Soit que ce vieux rival résiste dans son fort (15,
Soit que, ligués tous deux par un pacte unanime,
Et concourant ensemble à ronger leur victime,
Dans ce chantier putride ils travaillent de front,
Alors, contre les maux qui vous tourmenteront
La nature ni l'art n'offriront aucun aide;
Au remède du mal il n'est plus de remède.

Puisse-t-il, circonscrit à des points limités,
N'atteindre que le buste et les extrémités!
Car, si vers les hauts lieux se frayant une route,
Du spongieux palais il assiégeait la voûte;
Il irait, à travers cette frêle cloison,
Jusque dans le cerveau détrôner la raison.
Cette scène manquait à mon lugubre drame,
La voilà! maintenant, vous, dont la voix proclame
Ce puissant bienfaiteur que nous devons bénir,
En face d'Esquirol osez-le soutenir;
Ses accablants témoins sont prêts à comparaître.
Interrogez encor Charenton et Bicêtre (16;
De leurs hôtes hideux qu'y reçoit la pitié
Vos malheureux clients font la grande moitié:
Tous ces êtres tombés au dessous de la brute,
Ces forcenés, mordant les barreaux de leur hutte,
Ces idiots hagards, aux visages flétris,
Tous ces hommes souffrants, sont des hommes guéris.

—

Et devant ces tableaux le préjugé s'obstine
A cheminer encor dans la vieille routine !
Et pour l'homme de l'art, ce qu'ont accrédité
Trois longs siècles d'erreurs, passe pour vérité !
Ah ! c'est rendre au mensonge un tribut volontaire !
Qu'au temps où ce fléau débuta sur la terre,
Le peuple ait eu recours à des remèdes vains,
Aux secrets impuissants des prêtres, des devins,
Que le médecin même, à cette époque obscure,
De la science arabe ait reçu le mercure,
L'erreur est excusable et peut se concevoir ;
Mais lorsque trois cents ans ont mûri le savoir,
Vivre comme étranger à notre nouvelle ère,
Fermer ainsi les yeux au jour qui nous éclaire,
Dans un bourbeux sentier s'enfoncer pas à pas,
Cette homicide erreur ne se pardonne pas ;
Non ; puisque de la Foi la lumière est surgie
Sur les autels brisés de la mythologie,
Il est honteux de voir qu'un de ses dieux menteurs
Trouve encore aujourd'hui d'aveugles sectateurs ;

Le culte de Mercure est un culte idolâtre (17).
La nature n'est point une injuste marâtre,
Celle qui fait connaître aux grossiers animaux
Des spécifiques sûrs qui soulagent leurs maux,
Qui conduit leur instinct jusqu'au pied d'une plante,
Pour son plus beau chef-d'œuvre est non moins vigilante;
Gardons-nous d'en douter; pour prolonger nos jours
Elle ne soustrait pas ses généreux secours,
Elle n'enfouit point dans l'empire des Gnômes
Ses féconds élixirs, ses parfums et ses baumes;
De ses filtres, placés au sein de chaque fleur,
Sort un électuaire offert à la douleur;
Bien loin de renfermer dans un laboratoire
L'appareil ténébreux d'un art divinatoire,
Elle étale au soleil et met sous notre main
Sa grande pharmacie ouverte au genre humain;
Et tandis que la terre abondante nourrice
Montre ses végétaux, afin qu'il se guérisse,
Elle cache avec soin, dans un gouffre profond,
Le fer qui le détruit et l'or qui le corrompt.

Ah! ne repoussons pas une douce espérance!
La vérité commence à luire sur la France (18,
Ses apôtres nouveaux, un jour mieux écoutés,
Dans les sages esprits porteront leurs clartés;
Mais ce grand avenir est bien lointain encore:
Avant que le soleil remplace cette aurore,
Avant que la raison, si lente à concevoir,
Intronise, partout, le lumineux savoir,
Que, cessant de lutter contre sa décadence,
L'erreur sente ses yeux brûlés par l'évidence,
Et prononce, à la fin, par un sublime effort,
Ces mots, si durs pour elle à prononcer, J'AI TORT;
Hélas! avant ce jour il faudra qu'on immole
Des générations à la gothique idole;
Il faudra contempler des amis, des parents,
Qui, sans porter du mal les signes apparents,
Sentiront, toutefois, leurs os et leurs entrailles,
Agacés et mordus par de sourdes tenailles;
Qui, nuit et jour crispés par des spasmes nerveux,
Inclinant vers le sol leurs têtes sans cheveux,

Accablés sous le spleen, souffrance britannique
Que ne peut alléger la savante clinique,
Par un rude calvaire, en vain semé de fleurs,
Traîneront au tombeau leurs chroniques douleurs.

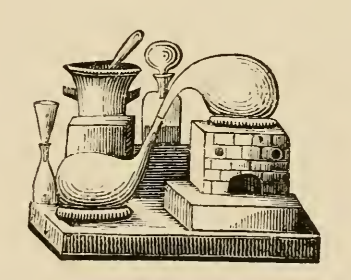
Heureux celui qui, grace à sa raison perdue,
De son propre désastre ignore l'étendue !
Heureux encor celui dont la simplicité
Méconnaît le venin dont il est infecté !
Son médecin, fertile en douces impostures,
Par des causes sans nom explique ses tortures,
Et, vivant chaque jour dans l'espoir de guérir,
Il meurt, sans soupçonner ce qui le fait mourir.
Mais, des infortunés l'homme le plus à plaindre,
C'est celui qui ne peut à lui-même se feindre
L'irrévocable arrêt qui prescrit son trépas,
L'intime destructeur qui ne le quitte pas :
Qui pense, qui raisonne et froidement s'explique
Le terrible secret de son sang métallique,

Et sait qu'il est trop tard pour invoquer l'appui
D'un système sauveur qu'il repoussa de lui (19.
Jusques au dénoûment suivons ce personnage :
Riche, plein de science, à la fleur de son âge,
Il possède une femme ardente pour l'amour,
Un gracieux enfant qui grandit chaque jour;
O supplice! jamais la nuit avec mystère,
Il ne trouble sa femme en son lit solitaire,
Il voit, en frémissant, jouer dans sa maison
Ce fils qui doit avoir ses biens..... et son poison.
Les arts décolorés n'ont plus rien qui le touche :
Un sourire glacé ride à peine sa bouche,
S'il entend par hasard louer à haute voix
Les tableaux ou les vers qu'il faisait autrefois;
Paraît-il au milieu de folâtres convives?
Lui seul, le front plombé, les prunelles pensives,
Insensible aux douceurs d'un fraternel accueil,
Reste, comme Banquo, muet dans son fauteuil;
Tout ce que peut la mode inventer de caprices,
Les chevaux de pur sang, les bronzes, les actrices,

Devant ses yeux vitrés passent sans l'émouvoir.
Un jour son médecin, las d'user son savoir,
Pour rompre la torpeur de sa mélancolie,
Lui conseille un voyage en Suisse, en Italie:
Il part donc; mais hélas! sans que son pauvre sein
Eprouve le bienfait d'un air suave et sain,
Sans rien voir, sans songer à rien qu'à sa souffrance,
Muré dans sa calêche, il traverse la France,
Il fuit, en enviant, malgré ses durs travaux,
Le sort du postillon qui fouette ses chevaux,
Le sort du colporteur qui, chassé par sa roue,
Se traîne à pied, couvert de poussière et de boue;
Le sort du mendiant qui, sur le grand chemin,
Bourdonne à sa portière en lui tendant la main.
Il se flatte parfois qu'il est en d'autres villes
Des secours plus puissants, des docteurs plus habiles,
Que pour rendre la vie, un art particulier
A défaut de Paris, se trouve à Montpellier;
Vain espoir! quel que soit le docteur qu'il consulte,
Recette brèvetée ou panacée occulte,

Rien ne peut ranimer son corps qui se dissout,
L'oracle d'Epidaure est le même partout.
Cependant de la Suisse il aborde les cîmes,
Non pour envisager leurs merveilles sublimes,
Pour avoir le plaisir d'imprimer son orteil
Sur des pitons brillants de neige et de soleil,
Pour marcher sur des lacs dont l'onde est condensée,
Pour exalter son ame et grandir sa pensée,
Mais pour trouver un peu de souffle et de repos
Dans l'étable salubre où dorment les troupeaux.
De là, toujours plongé dans son deuil taciturne,
Il repart, il atteint la terre de Saturne;
Il passe tour à tour, en son rapide élan,
Du lion de Saint-Marc au dôme de Milan;
Il voyage, sans joie, où le hasard le pousse;
Puis, cherchant du midi l'influence plus douce,
Il voit Pise et Florence, et la ville aux sept monts,
Et Naples qui devait rafraîchir ses poumons.
Hélas! ni le chalet du pasteur helvétique,
Ni le soleil qui luit sur l'Italie antique,

Pas plus que sa patrie, et que l'art du savant,
N'ont pu ressusciter ce cadavre vivant !
A peine a-t-il le temps d'arriver en litière
Sur le sol paternel qu'il veut pour cimetière :
Là, désormais, rebelle à des soins superflus,
Étendu sur un lit qu'il ne quittera plus (20,
Pour dernière pensée, il voue à l'anathême,
Il maudit mille fois plus que le mal lui-même
L'incurable remède à ses maux ordonné,
Et dit en expirant : Je meurs empoisonné.



NOTES

PAR LE DOCTEUR GIRAUDEAU DE SAINT-GERVAIS.

NOTE 1).

Hieromini Fracastorii syphilis.

Fracastor naquit à Vérone en 1483; philosophe, médecin et poète distingué, il a laissé dans ces diverses carrières des monuments de son génie. Il dédia son poème de la syphilis au cardinal Bembo, secrétaire et ami particulier de Léon X, et, malgré la scabreuse délicatesse du sujet et la difficulté de le traiter en vers harmonieux, élégants et corrects, cet ouvrage a toujours fait les délices de ceux qui aiment à retrouver Virgile dans ses imitateurs.

Quand parut Fracastor, l'Europe entière était encore dans les ténèbres de l'ignorance et la barbarie du moyen-âge. Pour l'Italie seule avait commencé l'ère de la renaissance; depuis le siècle d'Auguste, aucune époque ne fut plus favorable au développement de l'esprit humain : les croisades avaient ébranlé le monde, l'imprimerie naissait, Colomb découvrait l'Amérique, Charles-Quint, François I[er] et Luther occupaient toute l'Europe de leurs luttes politiques et religieuses, et l'éclat de nos conquêtes en Italie n'était effacé que par le pontificat brillant de Léon de Médicis, qui eut la gloire d'imposer son nom au siècle où il vécut.

Malgré ces grands évènements, l'Europe entière fut frappée d'épouvante par l'apparition, en 1493, d'une maladie qui, plus contagieuse que la peste, se propageait sans contact, et, semblable au choléra de nos jours, voyageait avec les vents et portait partout la désolation et la mort; c'était la syphilis. Ce fléau pestilentiel parut alors sans cause connue; on ferma les églises pour empêcher les réunions qui le propageaient; on fit des prières publiques, et Fracastor fut obligé d'en expliquer l'origine par une fable poétique, et par les mystères de l'astrologie judiciaire qui était alors en grande vénération. Comme il est curieux de comparer les symptômes de la syphilis actuelle avec ceux qu'elle présentait en Italie, il y a plus de 300 ans, et pour faire ressortir la pureté du style de Fracastor, on me permettra de reproduire ici un passage de son poème déjà cité dans plusieurs journaux de médecine et de littérature : c'est un des morceaux que M. Barthélemy a voulu d'abord traduire comme pour essayer ses forces, avant d'aborder lui-même cette matière en qualité d'auteur original.

HIERONIMI FRACASTORII

SYPHILIS.

SIVE MORBUS GALLICUS ANNO 1520.



LIBRI I. FRAGMENTUM.

In primis mirum illud erat, quod labe receptà,
Sæpè tamen quater ipsa suum compleverat orbem
Luna priùs, quàm signa satis manifesta darentur.
Scilicet extemplo non sese prodit apertè,
Ut semel est excepta intùs, sed tempore certo
Delitet, et sensim vires per pabula captat.
Intereà tamen insolito torpore gravati,
Spontèque languentes animis et munera obibant
Ægriùs et toto segnes se corpore agebant.
Ille etiam suus ex oculis vigor, et suus ore
Dejectus color haud lœtâ de fronte cadebat.
Paulatim caries fœdis enata pudendis

DE LA SYPHILIS.

FRAGMENT DU POÈME DE FRACASTOR

TRADUIT

PAR BARTHÉLEMY.



CHANT I.

Chose étrange! ce mal, introduit dans le corps,
Parfois avec lenteur se trahit au dehors,
Et souvent, sans qu'il donne un signe manifeste,
La lune, quatre fois, forme son plein céleste :
Il se cache, il hésite, il couve sourdement,
Et semble en notre sein prendre son aliment.
Cependant le malade, en proie à ses atteintes,
Sous un poids inconnu sent ses forces éteintes :
Une torpeur de plomb s'appesantit sur lui,
Aux travaux journaliers il vaque avec ennui ;
Les symptômes fâcheux ne tardent pas d'éclore :
L'œil perd de son éclat, le front se décolore,
La hideuse carie, étendant ses progrès,
Porte sa lime sourde aux organes secrets,

Hinc atque hinc invicta locos, aut inguen edebat
Tum manifesta magis vitii se prodere signa.
Nam, simul ac puræ fugiens lux alma diei
Cesserat, et noctis tristes induxerat umbras,
Innatusque calor noctu petere intima suetus
Liquerat extremum corpus, nec membra fovebat
Obsita mole pigrâ humorum, tum vellier artus,
Brachiaque, scapulæque gravi suræque dolore.
Quippe, ubi per cunctas ierant contagia venas,
Humoresque ipsos, et nutrimenta futura
Polluerant, natura malum secernere sueta
Infectam partem pellebat corpore ab omni
Exteriùs : verùm crasso quia corpore tarda
Hæc erat, et lentore tenax, multa inter eundum
Hærebat membris exanguibus, atque lacertis,
Indè graves debat articulis extenta dolores.
Parte tamen leviore, magisque erumpere nata,
Summa cutis pulsa, et membrorum extrema petebat.
Protinùs informes totum per corpus achores,
Rumpebant, faciemque horrendam, et pectora fœdè
Turpabant : species morbi nova : pustula summæ
Glandis ad effigiem, et pituitâ marcida pingui :
Tempore quæ multo non post adaperta dehiscens,
Mucosâ multum sanie, taboque fluebat.
Quin etiam erodens altè, et se funditùs abdens
Corpora pascebat miserè : nam sæpiùs ipsi
Carne suâ exutos artus, squallentiaque ossa

Ronge les lieux voisins et s'étend jusqu'aux aines.
Le mal n'est plus douteux, ses marques sont certaines;
Car, sitôt que du jour la sereine clarté
Cède à l'ombre du soir l'horizon attristé,
La chaleur naturelle, ainsi qu'elle a coutume,
Se réfugie au cœur où son foyer s'allume,
Fuit les extrémités, et, ne dissolvant plus
L'épaisse humeur figée à ses membres perclus,
Elle abandonne, en proie à des douleurs cuisantes
Les épaules, les bras, et les jambes pesantes.
Et comme le virus, sans relâche agissant,
A travers chaque veine infiltré dans le sang,
A déjà corrompu de ses gouttes fatales
La masse des humeurs et les sources vitales,
L'instinct de la nature, intelligent et sûr,
Rebelle, par essence, à rien souffrir d'impur,
Tend à chasser du corps, et pousse à sa surface
Du putride levain la matière tenace;
Mais, comme elle est épaisse et circule à flots lourds,
Dans les extrémités elle fixe son cours;
Et, tandis qu'elle livre à d'horribles tortures
Les membres affaiblis et les froides jointures,
La plus subtile part de ce grossier poison
Arrive à l'épiderme et perce sa prison.
Le fléau prend alors ses plus noirs caractères:
La peau de toutes parts se diapre d'ulcères,
Le visage et le sein sont horribles à voir;
De l'âcre et lourd fluide, immonde réservoir,
Sur le corps douloureux des pustules formées
Surgissent, sous l'aspect de glandes enflammées,
Qui bientôt, entr'ouvrant leur cratère repu,
Jettent un pus visqueux teint d'un sang corrompu.
En même temps le mal, qui sort par chaque pore,
S'enfonce et prend racine en ce corps qu'il dévore;

Vidimus, et fœdo rora ora dehiscere hiatu,
Ora, atque exiles reddentia guttura voces.
Ut sæpè aut cerasis, aut phyllidis arbore tristi
Vidisti pinguem ex udis manere liquorem
Corticibus, mox in lentum durescere gummi,
Haud secùs hâc sub labe solet per corpora mucor
Diffluere : hinc demùm in turpem concrescere callum.
Undè aliquis ver ætatis, pulchramque juventam
Suspirans, et membra oculis deformia torvis
Prospiciens, fœdosque artus, turgentiaque ora,
Sæpè Deos, sæpè astra miser crudelia dixit.
Intereà dulces somnos, noctisque soporem
Omnia per terras animalia fessa trahebant :
Illis nulla quies aderat, sopor omnis in auras
Fugerat : iis oriens ingrata aurora rubebat :
Iis inimica dies, inimicaque noctis imago.
Nulla Ceres illos ; Bacchi non ulla juvabant
Munera : non dulces epulæ, non copia rerum,
Non urbis, non ruris opes, non ulla voluptas,
Quamvis sæpè amnes nitidos, jucundaque Tempe,
Et placidas summis quæsissent montibus auras.
Diis etiam sparsæque preces, incensaque templis
Thura, et divitibus decorata altaria donis :
Dii nullas audire preces, donisve moveri.

Effroyable tableau ! mes yeux ont vu souvent
Dans toute leur hideur plus d'un spectre vivant;
Leurs os sont décharnés, des tumeurs corrosives
Ont dévasté leur bouche et gonflé leurs gencives,
Des sons durs et sifflants sortent de leur gosier.
De même que la sève au tronc d'un cerisier,
S'écoule goutte à goutte, et, quand l'air la condense,
De la gomme compacte acquiert la consistance;
Ainsi l'humeur gluante, en arrêtant son flux,
Se durcit, se congèle et se change en callus.
Que de fois un jeune homme en proie à ce ravage,
Songeant qu'il est encore à la fleur de son âge,
Et, ne retrouvant plus qu'un débris odieux,
Maudit amèrement les astres et les dieux!
Les plus vils animaux répandus sur la terre,
La nuit, peuvent goûter un repos salutaire;
Pour lui seul plus de paix, de calme, de sommeil!
Ni l'aurore qui brille à l'orient vermeil,
Ni la clarté du jour, ni la nuit étoilée,
N'apportent quelque joie à son ame troublée;
Pour Bacchus et Cérès ses désirs sont éteints;
Que lui font l'abondance et ses larges festins,
Les plaisirs de la ville et ceux de la campagne?
Il cherche en vain, pour fuir l'ennui qui l'accompagne,
Les bois, les clairs ruisseaux, l'air salubre des monts,
Rien ne peut rafraîchir ses arides poumons;
Et, pour dernier espoir, si, courbé sur la pierre,
Vers les dieux protecteurs il lève la paupière,
S'il charge leurs autels de suaves parfums,
Le ciel proscrit ses vœux et ses dons importuns.

Cette description est si fidèle que l'auteur paraît être notre contemporain, et l'illusion est encore plus complète lorsqu'on lit entièrement le poème. On est étonné d'y rencontrer tout ce qu'il importe de savoir sur cette maladie, et plus surpris encore en voyant le peu de progrès que l'esprit humain a fait en médecine, depuis trois siècles, sur un sujet qui intéresse au plus haut degré l'espèce humaine, car, aujourd'hui comme alors, on disserte vaguement sur l'origine, la transmission et le traitement de cette affection. Le poète contemporain d'Améric Vespuce et de Christophe Colomb réfute en ces termes l'importation américaine :

« At vero, si ritè fidem observata merentur,
Non ità censendum : nec certè credere par est
Esse peregrinam nobis, transque æquora vectam
Contagem : quoniàm in primis ostendere multos
Possumus, attactu qui nullius hanc tamen ipsam
Sponte suà sensère luem, primique tulère,
Præthereà et tantum terrarum tempore parvo
Contages non una simul potuisset obire. »

« Non, il faut plutôt croire que cette maladie n'a pas passé les mers et
» qu'elle n'est pas étrangère dans nos climats; s'il est vrai que des observa-
» tions faites avec soin méritent toute notre confiance, nous pourrions indi-
» quer plusieurs malades attaqués de cette contagion sans avoir communiqué
» avec personne, et sans l'avoir puisée dans le sein du plaisir. D'ailleurs,
» est-il possible que, dans un si court espace de temps, ce mal ait pu se répandre
» par contact pour frapper à la fois tant de régions différentes. » Il y a plus d'un siècle que Astruc, voyant que la maladie s'était graduellement affaiblie, avait annoncé qu'avant cent ans elle s'anéantirait tout à fait. Sa prophétie ne s'est pas réalisée, et Fracastor avait émis une opinion bien plus philosophique sur sa force et sa durée dans les vers suivants :

Namque iterùm, cum fata dabunt, labentibus annis
Tempus erit, cum nocte atrâ sopita jacebit
Interitu data : mox iterùm post sæcula longa
Illa eadem exurget, cœlumque, aurasque reviset
Atque iterùm ventura illam mirabitur ætas.

« Un temps viendra, dans le lointain des âges, où ce fléau s'anéantira tout

» à fait, enveloppé dans les ténèbres d'une nuit profonde, et puis, après une » longue série de siècles, il renaîtra de nouveau pour empoisonner encore et » le ciel et les airs, et pour jeter l'épouvante dans les générations futures.

Fracastor énumère une longue liste de plantes et de fumigations diverses qui guérissaient sans mercure, ou qu'on employait quand celui-ci avait échoué ou que les malades ne pouvaient pas le supporter. Voilà, si je ne me trompe, d'excellents préceptes thérapeutiques et qu'il serait besoin d'inscrire en lettres d'or, aujourd'hui que règne encore une doctrine qui regarde les combinaisons mercurielles comme l'antidote des affections syphilitiques. L'auteur nous peint les guérisons miraculeuses opérées par le gaïac qu'il surnomme une *plante divine;* et s'il eût connu la squine, le sassafras et la salsepareille, il en eût également célébré les effets incontestés. Quant au régime, il est traité minutieusement; il conseille de fuir les femmes, de ne manger d'aucun poisson; il recommande une diète sévère, la chasse, le labourage, les exercices violents, et, par ces moyens, on voit souvent, dit-il, la syphilis guérir sans médicament.

Vidi ego sæpè malum qui jam sudoribus omne
Finisset, sylvisque luem liquisset in altis.

Plus tard on révoqua en doute ces guérisons par la seule force médicatrice de la nature, mais encore, sur ce point, les faits bien observés ont donné raison au poète qui était médecin aussi profond qu'écrivain distingué.

Outre ce poème, Fracastor a publié un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels nous citerons les suivants :

De sympathiâ et antipathiâ rerum, liber unus.
De contagionibus, morbisque contagiosis et eorum curatione, libri tres.
De causis dierum criticorum, libellus.
Naugerius; sive de poeticâ, dialogus.
Turrius; sive de intellectione, dialogus.
Fracastorius, sive de animâ, dialogus,
De vini temperaturâ. Sententia.
Homocentricorum, sive de stellis, liber unus.
Josephi, libri duo emendati, poema inchoatum.
Alcon, sive de curâ canum venaticorum, ecloga.
Carminum variorum, liber unus.

Quelques critiques lui ont reproché, peut-être avec raison, ses théories d'astrologie judiciaire; mais il faut penser que c'est par complaisance pour son siècle, connaissant bien le cœur de l'homme et sachant qu'il est dans certains temps des préjugés auxquels il est difficile de ne pas sacrifier. Cette science, toute vaine et futile qu'elle est, lui procura une occasion éclatante de faire sa cour au pape.

En effet, plusieurs écrivains font mention que le pape Paul IV, n'étant pas en bonne intelligence avec l'empereur Charles V, crut qu'il lui serait avantageux de faire transférer, s'il était possible, dans une ville d'Italie, sujette au Saint-Siège, le concile qui se trouvait à Trente, en Allemagne. Il eut recours à Fracastor qui consulta les astres, et ne manqua pas d'y trouver les présages d'une maladie contagieuse et prochaine, précisément pour la ville de Trente. Les Pères, effrayés par cet augure funeste, vinrent s'assembler à Bologne, suivant le désir de sa Sainteté. Cette anecdote est peut-être une fable accommodée aux circonstances; car l'on sait que des auteurs aiment souvent à donner un air de roman à l'histoire, le mensonge ayant des charmes plus piquants que la simple vérité. Quoi qu'il en soit, il est sûr qu'on tint à Bologne la IXe session du concile le 21 avril de l'an 1547, et la Xe au mois de juin suivant.

Fracastor fut l'ami de Sannazaar qui mettait son poème bien au dessus de celui qu'il avait publié vingt ans auparavant et qui avait pour titre : *De partu virginis*. Sur la fin de ses jours il se retira dans sa maison de campagne à Cafi, près du mont Baldo, et y mourut en 1553, âgé de 71 ans.

Le célèbre Jean-Baptiste Rhamusius, son admirateur et son ami, lui fit ériger une statue d'airain; et la ville de Vérone, sa patrie, consacra aussi, en 1559, la mémoire de cet illustre citoyen par une belle statue de marbre avec une inscription. Plusieurs poètes l'ont célébré dans leurs ouvrages; Jules César Scaliger fit en son honneur divers éloges funèbres sous le titre : *Aræ Fracastoreæ*, et voici l'inscription qui fut gravée sur le monument qu'on lui éleva :

Longè vir unus omnium doctissimus
Verona per quem non Marones Mantuæ
Nec nostra priscis invident jam saecula
Virtute summam, consecutus gloriam
Jam grandis ævo hic conditur Fracastorius.

Ad tristem acerbæ mortis ejus nuntium
Vicina flevit ora, flerunt ultimæ
Gentes perisse musicorum candidum
Florem, optimarum et lumen artium omnium.

NOTE 2).

—

SYPHILIS.

L'intention de l'annotateur n'est pas d'entamer ici une dissertation littéraire sur les avantages de la prose ou de la poésie, et d'établir la prééminence d'une de ces formes de style au détriment de l'autre. D'ailleurs, ces sortes de discussions ou de parallèles ne fixent jamais la question d'une manière précise et ne déterminent la conviction de personne; les prosateurs seront toujours les partisans de la prose, et les poètes les apologistes du vers. On peut avancer cependant, comme chose incontestable, qu'un privilège de la poésie, et surtout de la poésie française, ou, pour parler plus proprement, du vers français, est de se graver plus facilement et profondément dans la mémoire, à cause de la mesure et encore plus de la rime. Cette impression est sensible aussi bien sur les hommes instruits que sur le vulgaire le plus étranger aux lettres et le plus ignorant. Il est presque superflu d'en donner la preuve; nous entendons chaque jour des hommes dépourvus de toute éducation et de toute étude, des hommes qui ne savent pas même lire, citer textuellement et sans altération d'une syllabe, des vers entiers pris çà et là dans nos poètes, tels que ceux-ci :

A vaincre sans péril on triomphe sans gloire.

Le crime fait la honte et non pas l'échafaud.

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.

La critique est aisée et l'art est difficile.

L'honneur est comme une île escarpée et sans bords,
Où l'on ne rentre plus dès qu'on en est dehors.

A peine nous sortions des portes de Trézène.

Et le songe a fini par un coup de tonnerre.

Il est avec le ciel des accommodements

Enfin des milliers d'autres qui formeraient un volume, et qui sortent à tout moment des mêmes bouches qui, hors de là, ont de la peine à prononcer un seul mot de français.

Oui le vers est la mnémonique de l'esprit; les vieilles ballades, les chansons, se transmettent d'âge en âge par simple tradition; il n'est personne qui ne puisse réciter de longs passages de Corneille, de Racine, de Boileau, de Voltaire, etc., etc., et qui ne serait embarrassé si on lui demandait une seule phrase de J.-J. Rousseau ou de Chateaubriand.

Comme preuve de cette influence de la poésie, nous puiserons dans le sujet de ce poème un nouvel argument destiné à faire triompher notre proposition.

Dans les premiers temps de l'apparition du fléau vénérien, les savants et même le peuple cherchèrent à désigner par un mot quelconque cette épouvantable affection. D'après l'opinion des médecins ou les contes populaires, on l'appelait à la fois ou successivement en latin, en français, en portugais : *Lues venerea*, *morbus veneris*, *morbus pustularum*, *pustulæ malæ*, *gale de Naples*, *mal français*, *mauvais mal*, *brigandine*, *gaillardise*, *mignonise*, *sorcellerie*, *diablerie*, *mal de Niort*, *las bubas de las Indias*, etc., etc. On la décorait d'appellations scientifiques ou grotesques, sérieuses ou plaisantes, sans qu'il fût possible de lui attacher un nom fixe, avoué et reconnu par la généralité des malades et des médecins. Au milieu de cette inextricable multitude d'expressions, parut un homme, mais un poète, qui se chargea de donner le baptême à cette *furie anonyme*. Ce poète était Fracastor; de sa propre autorité il la nomma *Syphilis*, nom qui reçut une consécration tellement universelle, que depuis lors jusqu'à nos jours et jusqu'à la fin des siècles, elle n'a changé et ne changera la dénomination de son poétique parrain.

NOTE 3).

Être indéfinissable, agent mystérieux,
Qui naquit on ne sait en quel temps, en quels lieux.

Chose digne de remarque! quatre grandes découvertes ou apparitions, salutaires ou fatales, signalèrent la fin du quinzième siècle et le commence-

ment du seizième, savoir : le *Nouveau-Monde*, l'*Imprimerie*, la *Poudre à canon*, et la *Syphilis*. Eh bien ! ces quatre existences nouvelles naquirent enveloppées d'un tel mystère, que le doute et l'incertitude planent encore sur leur berceau. La découverte de l'Amérique est revendiquée par Vespuce et par Colomb, la poudre à canon et l'imprimerie sont attribuées à divers auteurs et divers pays, et la syphilis n'a pas même encore aujourd'hui une origine certaine.

D'où vient cette affection ? Est-ce une maladie nouvelle en Europe ?... Non, dit le docteur Lagneau, c'est une dégénérescence de la lèpre qui couvrait tous les pays chrétiens, dans les douzième et treizième siècles, puisque sous Louis VIII, en 1225, il y avait, d'après Mathieu Paris, dix-neuf mille hôpitaux destinés aux lépreux. Si l'on admettait cette explication hypothétique, la syphilis serait à la lèpre ce que le vaccin est à la petite-vérole, c'est à dire son antidote, et loin de la maudire on devrait la regarder comme un présent du ciel. D'après les lettres des missionnaires sur la Chine, cette maladie était connue depuis un temps immémorial chez les Indiens, et dès la plus haute antiquité les brames savaient la manière de la guérir. Pourquoi n'aurait-elle pas pris naissance dans ces contrées fécondes où toutes les traditions s'accordent à placer le berceau de la nature humaine, et pourquoi n'aurait-elle pas été répandue comme la petite-vérole, la peste, la fièvre jaune, le choléra, sur le reste de la terre par les mêmes hommes chez lesquels nous trouvons d'une manière si évidente l'origine de notre culte et de nos lois.

NOTE 4).

S'il a franchi d'un bond les flots de l'Atlantique,
S'il est de sang moderne ou d'origine antique.

L'opinion le plus généralement autrefois accréditée sur l'origine de la syphilis, est celle qui en attribuait l'importation en Europe à Christophe Colomb lors de son retour de l'Amérique, où les gens de son équipage l'avaient reçue, dit-on, des naturels du pays : ce qui fixerait à la fin du quinzième siècle l'époque où, pour la première fois, elle se serait manifestée sur le continent. Dans le siècle dernier, Astruc, après s'être livré à des recherches historiques fort étendues, publia sur la maladie syphilitique le meilleur traité qui eût paru jusqu'alors, et fit servir toute son érudition à soutenir l'origine américaine de la syphilis.

Cependant, cette opinion est loin d'être admise sans contestation : le

Lévitique, partie de la Bible qu'on attribue à Moïse, parle d'une maladie contagieuse dont les suites devaient avoir beaucoup de gravité, si on en juge par les précautions hygiéniques qui furent recommandées à ce sujet par le législateur hébreu, au chapitre XV du *Lévitique*, ainsi qu'il suit:

« Vir qui patitur fluxum seminis immundus erit... qui tetigerit carnem ejus lavabit vestimenta sua : et ipse totus immundus erit usque ad vesperum...

» Si salivam hujuscemodi homo jecerit super eum qui mundus est lavabit vestimenta sua : et lotus aquæ immundus erit usque ad vesperum... »

« Omnis quem tetigerit, qui talis est, non lotis ante manibus, lavabit vestimenta sua : et lotus aquæ immundus erit usque ad vesperum... »

« Docebitis ergo filios Israël ut caveant immunditione, et non moriantur in sordibus suis. »

Juvénal et Martial ont exposé aux traits de la satire les symptômes qui succèdent à un commerce impur et qui sont désignés par les noms de : «Marisca, ficus, ulcus acre, pustulæ lucentes, sordidi lichenes.

» Cæduntur tumidæ medico ridente *Mariscæ.* (Juv.)

» Dicemus ficus, quos scimus in arbore nasci ;
» Dicemus ficos, cæciliane tuos. (*Mart.* epig. 71.)

» Ficosa est uxor, ficosus et ipse maritus
» Filia ficosa est, et genere atque nepos
» Cum sint ficosi pariter juvenesque senesque
» Res mira est. Ficos non habet unus ager. (*Epig.* 99.) »

Au temps de la plus grande dépravation des Romains, où la débauche intronisée se montrait sous la pourpre impériale, et où il était permis de dire, en parlant de la plupart des maîtres du monde, ce qu'on avait dit de César, qu'il était le mari de toutes les femmes et la femme de tous les maris, Juvénal s'exprimait ainsi :

« . . . . Quis enim non vicus abundat
» Tristibus obscœnis? . . . .
» . . . . . hispo subit juvenes et morbo pallet utroque. »

Perse dit, en parlant des passions de l'homme :

« . . . . Hunc alea, decoquit, ille
In venerem *putret*. . . . . . .»

Putret!..... Comment expliquer cette expression, sinon par les ravages physiques, par la putréfaction?

A toutes les époques et en tous lieux on a observé les accidents contagieux que peut occasionner la débauche : Paul d'Ægine, Lanfranc, Guy de Chauliac, Becket, ont décrit, avant le quinzième siècle, la plupart des symptômes de cette maladie, en les désignant positivement comme les effets des plaisirs recherchés dans les bras d'une femme impure. « *Propter decubitum muliere fœdâ.* »

Un témoignage non moins irrécusable de l'existence de la maladie syphilitique à des époques bien antérieures à la découverte du Nouveau-Monde, résulte principalement des ordonnances concernant les mauvais lieux.

Il existe en Angleterre des statuts qui, dès le onzième siècle, condamnaient à une forte amende « tout concierge qui tiendrait chez lui des femmes qui auraient la maladie de la brûlure. »

Une autre ordonnance rendue en 1347 par la reine Jeanne Ire, concernant les lieux publics d'Avignon, s'exprime ainsi : « La reine veut que, tous les samedis, la baillive, et un chirurgien préposé par les consuls, visitent chaque courtisane, et, s'il s'en trouve quelqu'une qui ait contracté du mal provenant de paillardise, qu'elle soit séparée des autres afin qu'elle ne puisse pas s'abandonner et qu'on évite le mal que la jeunesse pourrait prendre. »

NOTE 5).

Sans juger au hasard, sur des bruits incertains
S'il est fils des Français ou des Napolitains.

Jadis les villes de la Grèce se disputèrent la naissance d'Homère, et aucune ne put l'établir par des preuves irrécusables. Il en est de même, mais en sens inverse, pour la syphilis; quand on consulte avec impartialité les divers auteurs, on voit que c'est à tort que les peuples se sont accusés mutuellement d'avoir hérité les uns des autres de cette horrible maladie, car elle a suivi la même marche que tous les fléaux qui sont venus décimer le monde; et si un peintre, sous une figure allégorique, la représentait, on pourrait mettre au bas ces vers de Scaliger :

India me novit, jucunda Neapolis ornat,
  Bœtica concelebrat, Gallia mundus alit.
Vos Itali, Hispani, Galli, vos orbis alumni
  Deprecor; ergo mihi dicite quæ patria.

NOTE 6).

Nulle digue qui puisse arrêter ce torrent :
Il saisit à la fois le docte et l'ignorant.

Pintor dit qu'il a guéri de *lue venereâ* le cardinal de Ségovie, le chanoine Centez et le pape Alexandre VI. Dans le seizième siècle, François Ier, disent Bayle et Mézeray, prit cette maladie de la femme d'un marchand de fer, et en mourut après avoir longtemps souffert. Quelques historiens ayant écrit que Louis XV mourut de la petite vérole, Fontenelle répondit qu'ils étaient bien *modestes*.

Charles IX, de trop célèbre mémoire, eut une excroissance dans l'urètre dont il fut guéri par Ambroise Paré, son médecin, qui, pour récompense, échappa quoique protestant aux massacres de la Saint-Barthelemy. Comme le roi trouvait que la cure était bien lente, Ambroise Paré lui fit cette réponse si connue : « *Je te soygne, et Dieu seul te guaryra.* »

Cette maladie s'est assise sur beaucoup de trônes : Henri III, revenant de Pologne en France, après la mort de son frère Charles IX, gagna cette maladie avec une courtisane de Venise ; Charles de Lorraine, duc de Mayenne, chef des ligueurs contre Henri IV, en fut atteint ; pareil accident arriva à Charles-Quint qui s'en guérit par le suc des plantes, disent ses médecins André Vézale et Gabriel Fallope.

NOTE 7).

De là vient cette race infirme, abâtardie ;
Ce peuple d'avortons qu'attend l'orthopédie.

Jamais la dégénération de l'espèce humaine ne s'était montrée sous des formes aussi hideuses que de nos jours ; c'est un crétinisme universel, et c'est en vain que la législature espère y remédier en faisant une loi sur le travail des enfants dans les manufactures. Les jeunes gens que sous l'empire l'on enrôlait à dix-huit ans étaient déjà forts et vigoureux ; maintenant on ne les prend que deux ans plus tard, et c'est à peine si l'on peut trouver des hommes ayant la taille exigée pour les corps spéciaux ; et, quand une

recrue de haute stature est désignée par le sort, il faut payer le double pour la faire remplacer. Que l'on examine les élèves des colléges, ceux des écoles de droit et de médecine, et partout on y verra des jeunes gens d'une constitution chétive et misérable. Aussi de toutes parts s'élèvent des fabriques de corsets hygiéniquement rembourrés et de grands établissements orthopédiques à l'instar de ceux de Chaillot et du château de la Muette, où des milliers d'individus viennent se faire redresser.

NOTE 8).

Qui pensent rehausser leur type ridicule,
En encadrant leurs traits d'une barbe d'Hercule.

C'est encore un préjugé de regarder la barbe comme un signe infaillible de force musculaire et de puissance génératrice; cet indice est souvent trompeur; il n'est que la marque certaine de la différence des sexes ou de la transition d'un âge à l'autre chez l'homme, de l'enfance à la puberté. Nos jeunes gens ne semblent pas partager cette opinion, car chez aucun peuple ancien ou moderne, et à aucune époque de notre histoire, la barbe n'a été l'objet d'un culte plus religieux qu'aujourd'hui; il n'est sorte de forme ou de dessin qu'ils ne lui donnent; aux favoris classiques de l'empire ont succédé la moustache, les mouches, les barbes circulaires, les barbes philosophiques, les barbes moyen-âge, à la Charles IX, à la François Ier, à la Henri IV. Jamais cet ornement ou embarras du visage n'a reçu plus de variations, jamais culture n'a mieux fructifié. A peine au sortir du collége, et au collége même, on se hâte de provoquer par tous les moyens possibles cette sécrétion quelquefois paresseuse; on met en coupe réglée ses lèvres, ses joues et son menton, et cette taille perpétuelle d'un duvet presque féminin arrosé encore par des lotions savonneuses, ou par l'engrais de diverses préparations, active merveilleusement la pousse de cette végétation animale, et parvient enfin, avant l'âge et contre nature, à créer sur des adolescents une moisson sauvage et plantureuse qui dérange nécessairement l'harmonie de la face.

C'est pour cette raison surtout que nous contestons la force réelle à tout individu paré de cette exubérance de poils. La barbe atteste sans doute

dans l'homme la vigueur et la faculté de reproduction, mais il faut bien distinguer la barbe naturelle de la barbe factice; celle-ci est facilement conquise par l'assiduité de la culture, même chez des sujets infirmes et mal constitués: on a remarqué que sa crue est plus rapide chez les personnes phthisiques, et l'on est tout surpris de voir ces épaisses forêts de poils couronner une étroite charpente supportée par deux jambes maigres et chancelantes; tandis que les hommes de peine, les villageois, que le rasoir n'approche que le samedi, ne présentent que des barbes légères et mal fournies avec des membres fortement musclés et des poitrines larges de deux pieds.

On peut donc regarder ce qui décore la figure de la plupart de nos fashionables comme une fausse barbe. Bien loin d'être un témoignage de virilité et de puissance, elle ne tend au contraire qu'à ajouter encore à leur débilité naturelle, puisque l'élaboration continuelle et le développement de la substance portée forcément vers le système pileux, ne peut se faire que par une soustraction de cette même substance destinée à d'autres organes et détournée de l'ensemble de l'économie animale.

Cette observation s'applique surtout à l'époque de l'adolescence, où l'individu n'a pas pris encore son développement complet; il est évident qu'à cet âge ce détournement de molécules organiques au profit d'une superfluité, ne peut avoir lieu qu'au détriment de la nutrition applicable aux parties nécessaires, et non encore parfaitement conformées.

Nous croyons pouvoir affirmer que si quelques femmes brunes mettaient à l'éducation de leur barbe la même précocité, la même science et tenacité que nos jeunes gens, elles parviendraient probablement comme eux à conquérir cette formidable parure, et viendraient à bout d'effacer du Code des droits de l'homme ce principe consacré par Molière, que

Du côté de la barbe est la toute puissance.

Cette manie de visage hirsute et velu est vraiment une puérilité à laquelle il serait convenable et salutaire de renoncer. L'homme peut être vaillant à la guerre et en amours, ou, comme on disait autrefois, aux combats de Mars et de Vénus, sans étaler au visage ce bois taillis, acquis avec tant de peine. Les Goths et les Francs, nos ancêtres, ne portaient que la moustache; les Romains coupèrent leur barbe vers l'an de Rome 454, dès qu'ils commencèrent à se civiliser, et quand P. Ticinius leur amena de Sicile une provision de barbiers; Alexandre-le-Grand fit raser ses Macédoniens, et Mehemet-Ali, à son exemple, vient d'imposer le même sacrifice aux officiers de sa garde nationale.

NOTE 9).

Est-il vrai que ce mal, autrefois si vorace,
Avec moins de fureur sévit sur notre race?

A la fin du quinzième siècle, cette maladie se montra sous des formes effroyables. La mort en était souvent la terminaison. Ne la considérant pas comme maladie nouvelle, les médecins contemporains en attribuèrent la cause à l'intempérie des saisons, à la crue des eaux, à la débauche qui allait toujours croissant; d'autres pensèrent que c'était une punition divine. Les astrologues du temps, qui étaient en grande vénération, en trouvèrent la cause dans la comète et dans la conjonction de certaines constellations.

A cette époque elle était contagieuse par l'air, l'haleine ou les vêtements. Hume rapporte que le cardinal Wolsey, premier ministre de Henri VIII, fut accusé à la chambre d'Angleterre d'avoir parlé bas à l'oreille du roi, sachant bien que lui, Wolsey, était infecté de cette maladie.

Dans l'opinion des auteurs les plus célèbres de tous les pays, le virus est toujours le même; mais, semblable aux effets de l'électricité, on en ressent plus ou moins l'influence, selon que les corps sont plus ou moins conducteurs; et si les mêmes règlements barbares, les mêmes préjugés, les mêmes traitements existaient, nul doute que cette maladie n'épouvantât encore la société tout entière; mais, heureusement pour l'humanité, on a découvert des armes puissantes contre cet ennemi redoutable. Aussi variés que le mal, les médicaments le suivent dans ses diverses transformations, le découvrent toujours sous les voiles les plus obscurs; et, suivant sa marche insidieuse, l'atteignent, l'enchaînent et le détruisent.

Ainsi, la bénignité de cette maladie doit être exclusivement attribuée dans nos pays civilisés non à la dégénérescence du virus, mais aux secours prompts que les malades y trouvent, au degré de perfection auquel on a porté le traitement de ces maladies, et surtout aux principes d'humanité qui s'y sont répandus, et qui ont heureusement succédé à la cruauté et superstition barbare des siècles précédents.

Les personnes de l'un et de l'autre sexe, moins esclaves des préjugés qu'autrefois, se présentent plus tôt pour être traitées, et le sont plus

facilement par des gens de l'art plus instruits; et c'est pour cette raison que la maladie syphilitique, quoique plus répandue, est bien moins violente à Paris et à Londres que dans toute autre capitale de l'Europe.

NOTE 10).

Dans les grands lazarets où, sur des lits ardents,
Se tordent des douleurs qui font grincer les dents.

Les hôpitaux destinés au traitement des vénériens ne sont pas en rapport avec le nombre des malades, et encore aujourd'hui, on ne peut y être admis qu'avec le privilège d'une affection ayant beaucoup de gravité. Cependant Paris est la ville où ils trouvent le plus de secours; on les traite aux Capucins, au Val-de-Grace, à la Maison Royale de santé, à l'hôpital de l'Oursine, à Saint-Lazare et à l'hôpital Saint-Louis; en outre il y a des consultations et des distributions gratuites de médicaments aux indigents.

En 1497, quand la syphilis sévissait avec tant de violence, le parlement se borna à chasser les malades, sous peine de *hart.* En 1535, on concéda 376 lits pour le traitement des teigneux, des épileptiques et des vénériens, et encore manquaient-ils de médicaments et de linge que l'Hôtel-Dieu leur refusa jusqu'en 1614. Cependant, conformément aux ordonnances, les vénériens furent régulièrement châtiés et fustigés jusqu'en 1787, avant et après leur traitement, et l'on est justement surpris de savoir que cette infame coutume s'est encore conservée dans nos régiments où la salle de police est infligée à tous les malades après leur traitement. En Orient, les soldats atteints de cette maladie étaient bâtonnés et mis au cachot, et Namich-Pacha seul a pu faire cesser cet horrible traitement en 1833. En 1730, il n'y avait que 400 lits qui leur fussent destinés; en 1784, M. de Breteuil, ministre de l'intérieur, visitant Bicêtre et la Salpétrière, *fut indigné du local horrible dans lequel ils étaient.* « En 1787, dit Cullerier, il n'y avait qu'un lit pour huit » malades, dans un local noir, tapissé de toute espèce de malpropreté; » les croisées étaient clouées et ne donnait jamais d'air, le carreau ne se » voyait plus, tant il était couvert de charpie, d'ordure, etc.; » et comme » on n'admettait que 50 hommes et 50 femmes au traitement qui durait

» deux mois, il s'en suivait que deux à trois cents malades restaient aban- » donnés et attendaient leur tour de faveur pendant six mois ou un an. »

Ce ne fut qu'en 1792 que le sort de ces malheureux s'améliora par une décision de l'assemblée constituante, et, depuis ce temps, la mortalité, qui était de un sur dix, n'est plus que de un sur quarante-sept, dit Parent-Duchâtelet.

NOTE 11).

Quand marchant pas à pas, de rideaux en rideaux,
Vous verrez tour à tour soulever ces bandeaux.

Les maladies syphilitiques se divisent en primitives et consécutives; ces deux ordres sont bien distincts et admis par tous les syphilographes. On donne le nom de symptômes primitifs à tout phénomène ou accident qui résulte de l'action immédiate ou locale du principe contagieux sur la partie qui en reçoit l'impression; les uns sont particuliers aux organes de la génération et résultent du rapprochement des sexes; les autres sont l'effet du contact d'une partie saine avec une partie malade, soit qu'il s'agisse de symptômes acquis pendant l'accouchement, communiqués par l'allaitement, soit enfin qu'ils soient dus au contact du principe contagieux par l'intermédiaire d'un corps inerte.

Il n'y a que deux modes d'action dans les circonstances ordinaires, l'inflammation de la muqueuse et son *ulcération*; la première donne lieu aux écoulements, la seconde aux divers genres d'ulcération. Les autres phénomènes qui en dépendent sont secondaires ou consécutifs. Cependant il arrive quelquefois que l'on observe une infection générale sans avoir pu observer aucune trace de maladie locale.

Les maladies syphilitiques primitives se développent et s'épuisent ordinairement dans la région qui en est le siège, tandis que celles qu'on appelle secondaires ou consécutives réagissent toujours sur l'organisme, et le disposent à éprouver tous les accidents qui peuvent résulter de la syphilis.

Dans la description des affections constitutionnelles ou invétérées, on doit suivre la division adoptée par M. Jourdan, et pour rapprocher sous le même coup d'œil l'ensemble des accidents que peut produire cette affection, il est

utile de rapporter ici le tableau qu'il en a présenté d'après M. Capuron : « Des catarrhes aigus ou chroniques de l'urètre, des yeux, du nez, de » l'oreille, de l'intestin, des tumeurs de différentes natures, des abcès, des » fistules, des végétations et des excroissances; les paupières enflammées, » épaisses, rouges, ulcérées, cancéreuses; l'œil toujours baigné de larmes » et plus ou moins lésé dans sa structure et dans sa fonction; la cornée trans- » parente, obscurcie, altérée; l'épaississement de l'humeur vitrée; la con- » crétion et l'opacité du cristallin; la fistule lacrymale; la diminution ou la » perte de la vue; l'inflammation et l'ulcération de l'oreille interne avec des » douleurs plus ou moins aiguës; la carie des osselets renfermés dans la ca- » vité du tympan ; des écoulements de pus, de sanie, de sérosité ou de sang » par le conduit auditif, accompagné d'une fétidité insupportable; un bour- » donnement continuel; la dureté ou la perte de l'ouïe; la phlogose de la » membrane muqueuse qui tapisse l'intérieur de la bouche et des narines; » l'ulcération de la voûte palatine, de la langue, des gencives, de la luette, » des amygdales, de l'arrière-bouche, du larynx; la fongosité et le cancer » des narines; la carie des os du palais, des cartilages du larynx; des os » propres du nez, du vomer; la difformité de la face; le changement, l'al- » tération ou la perte de la voix; l'érosion des gencives; la carie, l'ébran- » lement et la chute des dents; la fétidité de l'haleine; la peau couverte de » taches dont la forme, l'étendue et la couleur varient à l'infini; des érup- » tions nombreuses, sèches ou humides, avec ou sans démangeaison; des » crevasses ou des gerçures; des végétations ou excroissances de toute » espèce; le soulèvement et la chute de l'épiderme, des tubercules, des pu- » stules en différents endroits du corps; la chute des poils, des cheveux, » même des ongles; des ulcères du plus mauvais caractère; des tumeurs plus » ou moins dures; des douleurs insupportables presque sur tout le corps et » spécialement dans les membres, lesquels simulent quelquefois le rhuma- » tisme ou la goutte, la carie, le ramollissement, la mortification des os; le » gonflement douloureux ou indolent des glandes lymphatiques; des maux de » tête violents; le tremblement ou la convulsion des membres; la paralysie, » l'insomnie, la toux, la difficulté de respirer; la phthisie tuberculeuse ou » l'ulcération des poumons; la syncope ou les palpitations du cœur; l'affec- » tion hypochondriaque, mélancolique ou hystérique; les viscères abdomi- » naux engorgés ou obstrués: l'hydropisie, des hémorrhagies, la faiblesse, » la langueur et l'abattement des forces; la fièvre lente; la diarrhée ou les » sueurs colliquatives, l'amaigrissement, le marasme, la mort. »

D'après ce tableau, que nous avons cité pour démontrer la vérité des pein-

tures de M. Barthelemy, on voit qu'il n'est pas d'affection qui ne puisse revêtir le caractère des maladies syphilitiques ; ce qui a probablement donné naissance à cet aphorisme de Sydenham : *in omnibus morbis tenacibus suspicanda est lues venerea.*

NOTE 12.

N'a-t-il mis dans nos sens l'irrésistible envie,
L'impérieux besoin de propager la vie.

Les physiologistes ne sont pas d'accord sur l'organe d'où part la détermination d'agir pour se reproduire. Buffon, qui voulait qu'on regardât les parties génitales comme le siège d'un sixième sens, leur attribue la sensation qui en provoque directement l'exercice. MM. Broussais, Cabanis et Gall font dépendre au contraire cette faculté des impressions de l'ame. Les deux premiers l'attribuent à une réaction des organes sexuels sur l'imagination, et le dernier l'a fait dépendre d'une faculté primitive ayant son point de départ à l'encéphale. On sait que Gall indique en effet le cervelet comme le siège particulier de l'instinct de reproduction, et considère l'état plus ou moins prononcé de l'espace étendu entre les protubérances mastoïdes, situées derrière les oreilles comme le signe du penchant plus ou moins énergique de l'homme à se livrer aux plaisirs de l'amour.

Ce sentiment n'est pas le même chez tous les individus ; il varie selon les dispositions organiques propres à chacune, et surtout selon les habitudes qui entretiennent l'imagination dans des idées trop fréquentes de volupté, ou lui donnent une direction contraire. L'oisiveté, les fêtes et les grandes réunions, si communes dans les cités populeuses, impriment à ce sentiment un caractère d'exaltation habituelle qu'il n'a pas chez les habitants de la campagne, ni à la ville chez ceux qui s'adonnent avec assiduité à l'étude et au travail. Ovide a dit avec raison :

Otia si tollas periere cupidinis arcus.

Les anciens ont prétendu que les muses étaient vierges, pour exprimer le peu de disposition qu'ont les savants aux plaisirs de l'amour, et Lafontaine a exprimé une grande vérité en disant que :

Un muletier à ce jeu vaut trois rois.

Le sentiment qui sollicite la réunion des sexes offre toutes les nuances intermédiaires entre la plus entière indifférence et l'amour porté jusqu'au délire. Il y a même quelques individus que le dégoût éloigne de tout rapprochement sexuel, disposition particulière qu'on appelle *anaphrodisie.*

NOTE 13.)

Et du métal liquide, adorateur fervent
L'infuse dans le corps qu'il tue en le sauvant.

Le mercure était regardé par les anciens comme une substance dangereuse. Ils ne l'employaient pas en médecine. Les Arabes furent les premiers qui en firent usage dans le traitement extérieur des maladies cutanées, et contre les insectes qui naissent sur la peau. Toutefois, ils en redoutaient les effets, car ils ne le laissaient entrer que dans la proportion d'un dixième à un quarantième dans les onguents dont ils se servaient.

Vers la fin du quinzième siècle, en 1493, à l'occasion de l'épidémie si grave et si rebelle qui régna à Naples, on fut conduit à faire usage du mercure, par l'analogie de quelques uns des symptômes de cette maladie avec les affections lépreuses, contre lesquelles les Arabes avaient employé avec succès des onguents dans lesquels entrait ce médicament.

Depuis cette époque, qui date de plus de trois cents ans, on n'a pas cessé d'employer ce médicament contre la syphilis, malgré les nombreux et graves accidents auxquels il donnait lieu, et que, par un aveuglement incompréhensible, on a regardé jusqu'à la fin du dernier siècle comme les résultats naturels de la maladie.

Le mercure fut d'abord administré sans règles et sans méthode. Quelques médecins éclairés et prudents l'employèrent cependant avec quelque précaution, tels furent entre autres, Gruenbeck, Widmann, Aguilaicus, Torella; mais beaucoup de charlatans le prescrivaient sans mesure et sans discernement, ce qui en rendait l'usage beaucoup plus dangereux.

Le chevalier Ulrick de Hutten fut une victime remarquable de la confiance qu'on avait dans les propriétés du mercure, et de l'ignorance où étaient alors les médecins sur la manière de l'employer. Cet écrivain, qui soutint la réforme de Luther, nous dit avoir subi onze traitements mercuriels dans l'espace de neuf ans, et n'avoir dû qu'au gaïac la guérison radicale d'exostoses, de pustules, d'ulcères rongeants, de caries profondes et de dou-

leurs atroces. Cette manière de traiter la syphilis était si cruelle, que plusieurs aimaient mieux mourir que d'essayer à guérir par ce moyen. Qu'on ne croie pas cependant, répète Ulrick, que beaucoup fussent guéris; à peine sur cent y en avait-il un, encore retombait-il très-souvent au bout de quelques jours.

Des résultats si fâcheux devaient porter les médecins à introduire quelques changements dans la manière d'administrer le mercure. Beranger de Carpi, médecin de Rome, soumit l'usage des frictions à une méthode uniforme, mais qui n'en fut pas plus salutaire; car les accidents que produit le mercure n'en continuèrent pas moins à se manifester, au point que le médecin fut, dit-on, chassé de Rome, après toutefois y avoir gagné quarante mille écus romains. Il est vrai que l'expérience avait jeté si peu de lumières sur le traitement de la syphilis, que plus de trente ans après, on employait encore les mêmes moyens, et que, selon Fernel, qui vivait à cette époque, le mercure inspirait presque autant de terreur que le mal contre lequel on l'administrait. En parlant du traitement mercuriel, ce médecin reproduit à peu près les mêmes observations que Ulrick de Hutten. « Ce genre de médi» cament, dit Fernel, est si cruel que la plupart des malades aiment mieux » périr de leur mal que de s'y soumettre..... Chez ceux qui s'y résignent, un » état de langueur se fait bientôt sentir; les dents s'ébranlent, elles devien» nent livides, des coliques surviennent, la gorge s'ulcère, la langue et le » palais s'enflent, la salive coule perpétuellement de la bouche, les crachats » sont infects et tellement excitants que les lèvres et les parties internes des » joues sont parsemées d'ulcérations; les malades répandent une odeur si » désagréable qu'on ne peut en approcher; l'air qui les environne en est in» fecté..... beaucoup ont des vertiges et deviennent fous; plusieurs, pen» dant quelques années et même durant toute leur vie, tremblent des mains, » des pieds et de tout le corps; nous en avons vu mourir au milieu du traite» ment. »

Malgré le hideux tableau exposé par Hutten et Fernel des accidents que produisait le mercure, on n'en continua pas moins l'usage, parce que, comme je l'ai dit déjà, loin de les attribuer au médicament, la plupart des médecins n'y voyaient que les symptômes ordinaires de la syphilis; et, dans leur persévérance à croire aux propriétés du mercure, au lieu d'en proscrire l'usage, s'attachaient à en régulariser l'application.

NOTE 14).

Et, bientôt dépouillé de son masque changeant
Reprend sa forme crue et coule en vif-argent.

Il y a peut-être ici de l'exagération poétique; mais tout le monde sait que l'onguent napolitain dont on se sert pour faire des frictions laisse échapper le mercure brillant et limpide, si on le fait fondre doucement. Les ouvriers doreurs et bijoutiers sont renvoyés de leurs ateliers quand ils prennent du mercure, car tous les objets qu'ils touchent sont maculés de points blancs, et deviennent friables et cassants. D'ailleurs tous les bons auteurs ont rapporté avoir trouvé du mercure dans les cavités des os et surtout à la base du crâne, et il n'y a rien là d'invraisemblable, puisque les nouvelles expériences de M. Orfila sur les poisons minéraux ont prouvé que l'arsenic, l'antimoine, le cuivre, le mercure, sont absorbés et coulent avec le sang dans tous nos organes. La chimie, sous ce rapport, est arrivée à un tel degré de certitude mathématique, que longtemps après la mort, on a retrouvé dans les muscles, dans la peau, des traces de mort violente, et l'analyse, qui ne peut pas tromper, vient hardiment en cour d'assises dire à MM. les jurés : « Oui, cet individu que l'on m'a soumis a dû être empoi- » sonné, car j'ai retrouvé telle quantité de poison.

Grace à cette intervention puissante de la science, tant de crimes cachés ne resteront plus impunis; les poisons, lentement administrés, ne seront plus une sauvegarde pour le lâche assassin, et les *poudres* de succession. dont le débit est plus grand que ne le révèle la Gazette des tribunaux, cesseront enfin d'avoir la vogue dans les familles plébéiennes, tout en conservant leur utilité politique dans la légitime filiation des czars et des sultans.

NOTE 15).

Alors soit qu'au virus il ait donné la mort,
Soit que ce vieux rival résiste dans son fort.

On a dit avec raison qu'à côté de l'avantage d'améliorer était le danger

d'innover. Cet adage s'applique à tous les novateurs, soit en religion, soit en politique, soit en médecine; et il n'y a pas une réforme qui n'ait coûté beaucoup de sang. En niant l'altération des humeurs, Broussais voulut asservir à sa doctrine de l'irritation toutes les maladies du corps humain, et ses séides, en voulant prouver les aphorismes du maître, ont puissamment contribué à renverser la doctrine *dite* physiologique. D'ailleurs, Broussais, dit M. Frappart, est mort demi-converti au magnétisme et à l'homœopathie. MM. Richond, Devergie, et les partisans de Broussais, pensaient que le virus syphilitique était une entité chimérique, que les symptômes que l'on observait dans certains cas étaient dus à l'irritation des muqueuses génitales et à leur vitalité particulière. Ils disaient avec plus de raison que tous les caractères qu'on avait indiqués pour distinguer les accidents syphilitiques de ceux qui ne l'étaient pas, étaient faux et impossibles à saisir, et, pendant quelque temps, on a douté avec eux (1). Enfin est venu M. Ricord qui, rajeunissant les belles expériences de Hunter sur l'inoculation, a prouvé l'existence matérielle du principe syphilitique qu'on ne voulait admettre qu'en théorie.

En effet, cette reproduction constante de symptômes identiques, est un phénomène qui n'appartient qu'à la syphilis et à certains fluides morbides. Au lieu de chercher, comme le docteur Donné, à reconnaître la nature chimique des écoulements, à distinguer la forme des globules, ou à constater la présence des vibrions et des animalcules microscopiques, on s'est attaché à prouver la reproduction de l'ulcère, du bubon, des pustules, et comme ce caractère ne trompe jamais, du moins dans la période d'ulcération, il s'ensuit qu'on pourrait avoir recours à l'inoculation dans quelque cas de médecine légale, et, dans certaines circonstances, ou un malade aurait intérêt à prouver qu'il n'est pas atteint de la syphilis.

Cependant plusieurs médecins ont critiqué la mise en pratique de cette méthode, qui, dit-on, est plus brillante que philanthropique. M. Desruelles s'exprime en ces termes, dans l'excellent traité qu'il a publié : « Depuis » onze ans que nous étudions d'une manière expérimentale les maladies » syphilitiques, nous n'avons jamais pu nous résoudre à inoculer aucune des » lésions syphilitiques; notre position, du moins nous le pensons, ne nous » permet pas de faire courir des chances incertaines aux soldats de l'armée » confiés à nos soins. »

(1) Personne, disait Dupuytren (*Leçons orales*), n'oubliera le dévouement scientifique de trois jeunes élèves qui s'inoculèrent le pus d'un ulcère syphilitique, et dont deux ont péri martyrs de leur erreur.

Parmi les opposants de la méthode d'inoculation se trouvent deux hommes qui font autorité en pareille matière. Ce sont MM. Rattier et Cullerier, qui affirment « qu'on ne saurait proposer un moyen de diagnostic plus vicieux, » puisqu'en donnant à un malade un ou deux ulcères de plus, les chances » d'infection générale augmentent, de sorte qu'on a donné la syphilis » constitutionnelle à un homme qui ne l'aurait pas eue peut-être.

Du reste, tout en admirant les expériences sur l'inoculation, je crois qu'il serait peu convenable d'admettre en thèse générale qu'il faille toujours pratiquer cette opération, parce qu'il ne faut jamais, quand il y a doute, essayer d'enrichir les annales de la médecine aux dépens de l'humanité. D'ailleurs, partageant complètement les idées de M. Rattier sur la possibilité de guérir les maladies syphilitiques primitives sans mercure, il me paraît inutile de multiplier les accidents de la maladie, car la sécrétion morbide étant plus considérable, les chances d'infection générale deviennent plus probables (1).

NOTE 16).

En face d'Esquirol osez le soutenir
Ses accablants témoins sont prêts à comparaître;
Interrogez encor Charenton et Bicêtre.

M. Esquirol, dans sa *Statistique des causes productives de l'aliénation mentale*, prouve qu'il y a cent cinq cas de folie par hérédité sur trois cent cinquante-un, huit occasionnés par la syphilis et quatorze par l'emploi du mercure. M. Capuron dit que la syphilis mal guérie produit souvent la fongosité et le cancer des narines, la carie des os du palais, des os propres du nez, de maux de tête violents, le tremblement, de la convulsion des membres, la paralysie, l'insomnie, l'affection hypochondriaque, mélancolique ou hystérique.

Selon la doctrine d'Esquirol (art. *Folie*, du *Dictionnaire des sciences méd.*), la suppression d'un ulcère, d'un exutoire, peut produire la folie aussi bien que la rétrocession des dartres, de la goutte. L'abus, l'usage même des médicaments qui agissent fortement sur le système nerveux, ont souvent aussi le même résultat. Il n'est pas rare que des personnes deviennent aliénées

(1) D'ailleurs, si l'on en croit les révélations sur certains faits laissés dans l'ombre, les ulcères produits de l'inoculation n'auraient pas toujours été facilement arrêtés dans leur marche envahissante, et l'expérimentation couvrirait quelques lugubres souvenirs, ainsi que le rapporte le docteur Dugast, dont la bonne foi égale le mérite.

pendant le *traitement antisyphilitique soit par les frictions, soit par l'usage interne du mercure.* On en peut dire autant de l'usage de l'opium. »

M. Cullerier pense que la métastase peut s'opérer sur le cerveau et sur ses annexes, et produire des céphalies violentes, l'hémiplégie et même l'aliénation mentale. Ce qui semble confirmer cette opinion, qui est en rapport avec les lois communes des métastases, c'est que le retour naturel ou provoqué de l'écoulement a été presque toujours salutaire. (*Compendium*, page 585.)

Il y a plus de fous dans les villes que dans les campagnes, plus dans les pays civilisés que dans ceux qui le sont moins, et les souffrances que le génie a personnifiées sous les noms de Werther, d'Obermann, de Chatterton, ne sont pas les seules (a dit une femme célèbre) que la civilisation avancée nous ait apportées; et le livre où Dieu a écrit le compte des fléaux, n'est peut-être encore ouvert qu'à la première page.

Pour prouver que la folie est en raison directe de la civilisation et du relâchement des mœurs comme les affections syphilitiques, il nous suffira de citer, d'après la gazette des médecins praticiens, et l'érudit M. Brière de Boismont, le relevé des aliénés renfermés dans les principales capitales; c'est un argument concluant en faveur de notre opinion.

CAPITALES.	POPULATIONS.	ALIÉNÉS.		RAPPORT.
1. Londres	1,400,000	7,000	1 :	200
2. Paris	890,000	4,000	1 :	222
3. Saint-Pétersbourg..	377,046	120	1 :	3,133
4. Naples.	364,000	479	1 :	79
5. Le Caire.	330,000	14	1 :	30,714
6. Madrid	201,000	60	1 :	3,350
7. Rome..	154,000	320	1 :	481
8. Milan	150,000	618	1 :	242
9. Turin	114,000	331	1 :	344
10. Florence.	80,000	236	1 :	338
11. Dresde	70,000	150	1 :	466

Pour mieux éclaircir la question, nous nous sommes adressé au docteur Calmeil, médecin ordinaire de Charenton, qui a fait des recherches si curieuses sur l'anatomie pathologique du cerveau, et voici ce qu'il nous a fait répondre par le docteur Godart, le 8 avril 1840.

« Monsieur,

« La plupart des aliénés des grandes villes, les hommes surtout, ont fait » un abus plus ou moins évident *des préparations mercurielles.* L'influence de » cette cause est principalement manifeste lorsque la folie se complique de » *paralysie musculaire.* Cependant les aliénés paralytiques abusent souvent » aussi du vin, de liqueurs fermentées et des plaisirs vénériens; il n'est donc » pas toujours facile d'apprécier à point nommé le degré d'activité du mer- » cure. Au reste, M. Esquirol, dans le premier volume des *Annales d'hy-* » *giène;* dans son Traité des *affections mentales;* M. *Parchappe*, dans son » *deuxième mémoire*, parlent, ainsi que la plupart des auteurs qui s'occupent » de folie, de l'action du mercure sur le système nerveux.

» L'action de la syphilis a souvent pour résultat de produire à la surface de » l'encéphale, dans le tissu osseux, dans les enveloppes fibreuses, ou même » dans l'interstice de la substance blanche ou grise, des *tumeurs jaunâtres et* » *gommeuses;* j'ai, pour mon compte, disséqué plusieurs de ces produits acci- » dentels, et le professeur *Lallemand*, dans ses *lettres*, rapporte plusieurs ob- » servations où il met en évidence l'infection syphilitique. M. *Abercrombie*, » dans son ouvrage sur les *maladies du cerveau*, etc., fait aussi, lui, une part » assez large à l'influence du mercure et de la syphilis.»

« La folie, dit Fodéré, peut être produite par l'abus du mercure dans le traitement des maladies vénériennes. M. Double a vu deux cas de cette espèce qu'il a guéris. » (*Journ. génér. de méd.*, février 1810, p. 189.)

Dans le *Journal de Paris* du 16 janvier 1789, on trouve une lettre adressée aux rédacteurs par M. Gilbert, professeur à l'école vétérinaire, dans laquelle il est dit : « Le père Edme, chirurgien de l'hôpital de Charenton, qui joint des connaissances très étendues à un zèle sans borne, et l'esprit d'observation à l'esprit de charité, vient de me faire part d'un fait qui mérite l'attention de tous ceux qui s'occupent de la conservation des hommes.

» Sur vingt personnes que l'aliénation d'esprit conduit à Charenton, le père Edme a remarqué qu'il y en avait dix-neuf au moins qui avaient été soumises à des traitements mercuriels, et que le désordre est d'autant plus grand que les traitements avaient été plus longs et plus souvent répétés. »

Depuis que Gall et Spurzheim ont publié leurs recherches sur le système

nerveux, et sur le cerveau en particulier (1809), une attention toute spéciale a été dirigée vers ce sujet, et des traités plus ou moins importants ont vu le jour. Parmi eux nous pouvons citer les travaux de MM. Rochoux, Rostan, Lallemand, Georget, Bouillaud, Serres, Abercrombie, Cruveilhier, Andral et Calmeil.

C'est à dater de ce moment que l'on a entrevu un grand nombre de maladies distinctes qui peuvent entraver les fonctions d'innervation : l'anatomie pathologique, plus cultivée que par le temps passé, a révélé des altérations qui jusqu'alors étaient restées inaperçues. On a fondé une nouvelle méthode diagnostique sur le concours du raisonnement et de l'observation ; on a découvert de nouveaux signes ; on a insisté avec plus de soin sur les manifestations symptômatiques que l'on appréciait sans attention anciennement ; et, dans un grand nombre de cas, on est parvenu à localiser, dans l'organisme, des troubles que l'on avait, au commencement du siècle, vaguement attribués à des perturbations essentielles de l'intelligence, du sentiment et du mouvement.

NOTE 17).

Le culte de Mercure est un culte idolâtre.

A l'époque où il était généralement admis qu'on ne pouvait guérir la syphilis sans mercure, déjà des observateurs de premier ordre avaient reconnu qu'il échouait souvent contre ce genre de maladies. « Ceux qui affirment que le mercure guérit toutes les maladies vénériennes se trompent ou veulent tromper, dit Van Swiéten, car il en est dans lesquelles il est sans efficacité, quelle que soit la manière dont on l'emploie ; et, souvent même, il peut occasionner les accidents les plus graves dans une infinité de cas. »

Louis, convient aussi que le mercure ne guérit pas toujours, que souvent au contraire les symptômes augmentent, ou qu'il survient de nouveaux accidents dans les cas même où le traitement semble avoir été dirigé avec le plus de prudence.

On sait généralement que les symptômes qui paraissent avoir été guéris par le mercure, reparaissent souvent bientôt après. Bomfiel, Blégny, et beaucoup d'autres praticiens en ont fait la remarque.

Alexandre Trajan Pétronio, cité par M. Richon de Brus, affirme, d'après son expérience, que l'action du mercure est toujours incertaine, et qu'on ne peut jamais l'administrer avec succès. En effet, si on modère son usage par la crainte de nuire, on ne guérit pas ; et si on élève la dose, il peut faire beaucoup de mal ; d'où il faut admettre qu'il est fort difficile de l'administrer de manière à ne pas en redouter les effets.

Swédiaur, dans le chap. XVIII de son *Traité* consacré à l'examen des maladies qui ne cèdent pas au mercure et des causes de son inefficacité, s'exprime ainsi : « Quoiqu'il y ait peu de praticiens qui n'aient vu de fréquents exemples de maladies syphilitiques qui résistent au mercure, et que nous voyons à peine un écrivain d'importance qui n'en fasse pas mention, aucun d'eux n'a cependant, à ma connaissance, fait des recherches exactes ni un exposé suffisant de ces causes ; ce qui m'a engagé à examiner ce sujet avec attention et à exposer le résultat de mes recherches. J'ai vu nombre de personnes attaquées de gonorrhées invétérées, d'ulcères phagédéniques aux parties génitales, de gonflements douloureux et carie des os, d'éruptions cutanées, d'ulcérations au nez, à la gorge, etc. ; d'excroissances condylomateuses ou verruqueuses en différentes parties du corps, etc., qui semblaient résister obstinément au pouvoir du mercure, et les symptômes, bien loin d'être dissipés, étaient plutôt augmentés par cette médication, ou, s'ils semblaient guéris, ils reparaissaient souvent peu de temps après. . . Il arrive fréquemment que l'on est trompé sur les effets du mercure, parceque les maladies, quoique originairement produites par le virus syphilitique, ont changé de caractère, ont dégénéré en maladies d'une nature toute différente pour lesquelles le mercure, loin d'être un remède salutaire, est devenu un vrai poison. C'est surtout dans les ulcères qu'on s'aperçoit de ce changement. Ils deviennent stationnaires sous l'usage du mercure, et bientôt après tendres et douloureux au moindre attouchement ; leur matière devient âcre et corrosive, ou bien le malade est accablé d'une faiblesse générale, d'une cachexie universelle ; les gencives saignent aisément, l'haleine et la bouche sentent mauvais, l'ulcère devient livide, sale, atonique ; le malade n'a ni vie ni vigueur. »

Ce tableau, présenté par Swédiaur, doit frapper d'autant plus que ce médecin était lui-même partisan du mercure, ce qui donne à sa parole toute la confiance due à la bonne foi.

Il est donc incontestable que par son emploi souvent la maladie résiste au mercure ou peut être aggravée, quel que soit le mode de préparation et la manière dont on administre ce métal.

Si on se représente maintenant la multitude des causes qui peuvent rendre inefficace l'usage de ce médicament, et les accidents si nombreux et si graves que, de l'aveu même de ses partisans il peut occasionner, on doit s'étonner que tous les médecins ne soient pas d'accord pour rejeter de la thérapeutique une substance aussi dangereuse.

Ce n'était pas assez de savoir que le mercure ne guérit pas toujours et peut faire beaucoup de mal, il fallait encore prouver qu'il n'était pas indis-

pensable, et qu'il existait des moyens de guérir plus efficaces et non accompagnés de danger. C'est principalement aux médecins anglais, chargés du service des grands hôpitaux militaires, que cette tâche était réservée.

Guillaume Fergusson, médecin de l'armée anglaise et espagnole en Portugal, eut occasion de guérir un grand nombre de malades atteints de la maladie vénérienne, sans employer un seul grain de mercure, ce qui l'engagea à publier ses observations et à conseiller à ses compatriotes de cesser l'emploi d'un remède qu'il voyait souvent produire des accidents très graves dont les malades se ressentaient toute la vie.

Quelques années après que Fergusson eut fait connaître les résultats de son expérience, plusieurs ouvrages publiés en Angleterre par Thompson, Rose, Barthe, etc., contribuèrent puissamment à faire rejeter le mercure du traitement des maladies vénériennes.

MM. Gordon et Guthrie, médecins de l'hôpital d'York, ont aussi traité et guéri beaucoup de vénériens sans employer le mercure. Guthrie affirme particulièrement que tous les ulcères des parties génitales, quels que soient leur forme et leur aspect, sont guérissables sans mercure. Ce serait, suivant lui, un fait établi sur plus de cinq cents observations qu'il a recueillies ou qui lui ont été communiquées d'individus traités dans les différents régiments des gardes pour des maladies vénériennes (1).

Tandis que MM. Evans, Murray, Brown et les syphilographes de l'école physiologique constataient en France l'inutilité du mercure, en l'excluant du traitement des maladies vénériennes, je réunissais de mon côté de nombreuses observations qui attestent les heureux effets qu'on peut obtenir des antiphlogistiques et des dépuratifs sagement combinés.

L'action bienfaisante des sudorifiques dans le traitement de la syphilis est depuis longtemps reconnue. On sait qu'en Égypte, où ces maladies sont très communes, les moines la guérissent fort bien par le seul moyen des bois antivénériens. L'utilité de l'excitation des fonctions de la peau est encore démontrée par la guérison spontanée de la syphilis souvent observée chez les malades qui passent des pays froids de l'Europe dans les régions tropicales. C'est aussi par la même raison que peut s'expliquer chez les forçats la disparition sans traitement des maladies dont ils sont infectés, et qui n'est due qu'à la réaction cutanée que déterminent habituellement chez eux les travaux pénibles auxquels ils sont condamnés.

Les témoignages qui précèdent, présentés en faveur des guérisons obte-

(1) Mémoire de Krueger, *Journal comp.*, t. XIV, p. 110.

nues sans mercure, étant réunis dans un chapitre destiné à faire connaître les funestes accidents que peut occasionner ce remède, doivent être un motif de plus d'en faire rejeter l'usage.

Les accidents immédiats du mercure ne se bornent pas à ceux auxquels on peut remédier. Il arrive souvent, lorsque la salivation est établie, que les dents se noircissent, se carient, s'ébranlent et tombent, sans qu'on puisse y mettre obstacle.

Quant aux accidents consécutifs que peut déterminer le mercure, indépendamment de ceux que nous venons d'énumérer, il en est un qui mérite une grande attention : c'est l'altération générale que peut éprouver l'organisme par l'effet du mercure *donné à trop forte dose*, ou à la suite de plusieurs traitements mercuriels. Il est évident qu'il existe une habitude cachectique produite directement par le mercure, et qu'on peut appeler *cachexie mercurielle*. On doit même croire que l'état, désigné communément sous le nom de cachexie vénérienne, n'est pas moins dû à l'abus du mercure qu'à la diathèse syphilitique. Cela paraîtra d'autant plus probable qu'il n'y a pas d'exemple d'un vénérien tombé en cachexie sans avoir été traité par le mercure.

Les mots : *donné à forte dose*, soulignés plus haut, ne veulent pas dire que, pour produire la cachexie, le mercure doit être porté à une dose invariablement déterminée; ces résultats au contraire peuvent varier selon la disposition des individus; et telle dose assez minime pour ne produire que des effets peu remarquables chez quelques uns, peut suffire chez d'autres pour les jeter dans un état cachectique, tant les effets de ce médicament sont incertains.

M. Desruelles s'exprime ainsi, relativement au mercure, dans *l'Esculape* (journal) du 12 avril 1840 :

« Il peut nuire et être mal supporté à la dose la plus minime. C'est alors que vous verrez le malade triste, abattu; sa langue se couvrira d'un limon jaunâtre, son haleine sera fétide et son appétit perdu; il conservera, quoi qu'il fasse, un goût métallique dans la bouche. Si ces phénomènes précurseurs ne vous mettent pas sur vos gardes, des coliques, des pincements d'estomac, quelques nausées, des vomissements même, une fièvre vive, une soif, sècheresse et brûlure de la gorge, un amaigrissement rapide, une teinte jaunâtre de la peau, et un tiraillement inaccoutumé des traits de la face, vous avertiront, mais bien tardivement, que la dose du mercure est très élevée, qu'elle est mal supportée, qu'elle nuit. »

» Dans ces cas, les maladies syphilitiques partagent la souffrance de l'organisme, et le médicament qui devait les guérir, les exaspère, entrave leur

marche, et les précipite dans des terminaisons funestes. Des affections secondaires se montrent, celles surtout qui siègent à la peau, aux ouvertures des membranes muqueuses, se succèdent, s'aggravent et se compliquent de plus en plus. C'est alors que le régime diétique et l'hygiène dévoilent toutes leurs puissances d'action. »

NOTE 18).

La vérité commence à luire sur la France.

Après avoir suivi les cours cliniques de Cullerier, de 1820 à 1825, à l'hospice du Midi, je soutins ma thèse au grade de docteur, le 1er février 1825, sur un sujet qui parut bien hardi et qui m'a suscité de nombreuses tracasseries; elle était intitulée : *De la thérapeutique des affections syphilitiques sans l'emploi du mercure*. Depuis ce temps l'opinion a fait bien des progrès, et, d'après l'impulsion que les médecins de l'école de Paris ont donnée à la science, partout où le nouveau traitement sera exactement et soigneusement appliqué, il rendra les maladies syphilitiques de plus en plus légères, diminuera le nombre et la gravité des accidents qui les compliquaient si souvent, et la guérison sera généralement exempte de récidive. On ne verra plus ces marques honteuses et ineffaçables qui ont troublé le repos de tant de familles et empoisonné l'existence de ceux qui les portaient.

On doit être tolérant pour les idées mystiques de la multitude, et pour les chimériques projets de certains publicistes; mais, induire la tolérance des fausses pratiques en médecine, c'est commettre un délit moral; l'on ne saurait donc trop s'empresser de révéler les erreurs dangereuses des partisans du mercure; et certes l'on doit plus s'étonner de la coupable indifférence des médecins qui le prescrivent, que de la crédulité de ceux qui y ont recours; car souvent ils ne le prennent qu'avec défiance, et ce n'est que par l'espérance chimérique d'être guéris *plus radicalement*, que les malades se soumettent avec résignation à ce traitement qui n'a pour lui que l'ornière de la routine et le prestige des préjugés.

NOTE 19).

Et sait qu'il est trop tard pour réclamer l'appui
D'un système sauveur qu'il repoussa de lui.

Le cadre de ces notes ne comporte pas que l'on entre dans les détails

du traitement de chaque symptôme des maladies syphilitiques, et nous l'indiquerons sous forme d'aphorismes dont le développement se trouve dans un ouvrage *spécial* que nous avons publié sur ce sujet, intitulé : *Traité des maladies syphilitiques*, 1 vol. in-8. avec grav.

— I —

La blennorrhagie peut être guérie dans quelque cas, surtout lorsqu'elle est bénigne, par la diète, le repos, les bains, les boissons délayantes, et quelquefois les évacuations sanguines. Mais en général la prudence exige quelques dépuratifs internes.

— II —

Lorsque cette maladie a été longtemps douloureuse, qu'elle a donné lieu à l'orchite, elle peut déterminer les accidents généraux de la syphilis, dont elle réclame le traitement. Les moyens qui conviennent, dans ce cas, sont l'usage des sudorifiques unis aux calmants, et des purgations légères réitérées, lorsqu'il n'y a pas de contre-indication.

— III —

Les injections ne doivent jamais être employées pendant la période inflammatoire. Le traitement abortif par le copahu ou le poivre cubèbe, ne doit être tenté que chez les individus robustes, peu irritables et lorsqu'il n'existe aucun indice d'irritation intestinale.

— IV —

Les ulcères primitifs peuvent disparaître par un traitement local; mais alors on a à redouter les accidents consécutifs auxquels la syphilis peut donner lieu; il n'est pas prudent de les traiter de cette manière. Lorsque les ulcères sont indolents et restent stationnaires, malgré le traitement rationnel intérieur, ils ont besoin d'être ranimés. Les lotions alcooliques, l'eau de chaux, les savonules de potasse caustique, le nitrate d'argent, l'onguent styrax, sont les principaux moyens qui conviennent à leurs pansements.

— V —

Lorsque les ulcères sont douloureux, rongeants, serpigineux, la saignée, les sangsues, les émollients, les lotions et les onguents opiacés, sont les moyens extérieurs les plus convenables. La sévérité du régime, les sudorifi-

ques concentrés, les purgations légères réitérées, tous les excitants propres à produire une révulsion sur le tube intestinal, peuvent convenir, étant employés à propos, sauf le mercure qu'on doit exclure rigoureusement.

— VI —

Tous les symptômes syphilitiques primitifs et consécutifs réclament l'usage d'un traitement général. J'appelle traitement général toute médication intérieure combinée, selon les circonstances, avec l'usage des remèdes externes, de manière à faire cesser l'état morbide.

— VII —

Le traitement général des affections syphilitiques primitives et secondaires doit durer ordinairement de trente à cinquante jours; ce délai est nécessaire aux modifications que doit subir l'état morbide pour parvenir à la guérison, afin de coordonner l'action des médicaments de manière à ne pas occasionner d'irritation intestinale.

— VIII —

Lorsque la syphilis est invétérée, le traitement doit durer un temps indéterminé, et qui est plus ou moins long, en raison de la détérioration que la constitution du malade a pu subir, parce que le retour à la santé ne peut s'opérer que par une succession de mouvements organiques conservateurs, provoqués par l'action des médicaments, et dont le terme dépend nécessairement des dispositions de la maladie et du malade à se modifier par le traitement.

NOTE 20).

Là, désormais rebelle à des soins superflus,
Etendu sur un lit qu'il ne quittera plus.

Quand un homme, jeune encore, occupant une position sociale, honorable et jouissant de l'affection d'une famille qu'il aime et dont il est aimé, se tue sans motif apparent, sous le vain prétexte du dégoût de la vie, *de spleen*, que l'on prenne des informations exactes, et l'on verra que, sur cent sui-

cides de cette espèce, les trois quarts au moins doivent être attribués aux effets du mercure donné inutilement sous toutes les formes. En effet, c'est en vain qu'un malade change de médecin, car la méthode ne change pas. Cela me rappelle la réponse d'un habitant de Palerme à qui je disais, à l'avénement du dernier roi, que le sort de la Sicile allait probablement s'améliorer sous la direction d'un jeune roi. «*No lo credo, il maestro di capella è cambiato, ma la musica sarà semprè la stessa.*»

Je n'aurai pas beaucoup à dire pour convaincre que les passions violemment excitées portent le trouble dans tout individu, soit dans son organisation, soit dans son intelligence. Lorsque l'ame est fortement ébranlée par une affection vive et imprévue, les fonctions organiques sont bouleversées, la raison est troublée, l'homme perd la conscience du *moi*, il est dans un vrai délire; il commet les actions les plus irréfléchies, les plus contraires à ses affections, à ses intérêts. Mais le délire des passions est passager; le suicide qu'il provoque est instantané; s'il n'est point consommé, ordinairement il ne se renouvelle plus; la tentative infructueuse semble avoir été la crise de l'affection morale. Tel est le suicide involontaire aigu, bien différent du suicide réfléchi et chronique, occasionné par les affections syphilitiques exaspérées par les mercuriaux.

Celui à qui la douleur ne laisse aucun instant de relâche, qui n'entrevoit point le terme d'une longue et cruelle maladie, après avoir d'abord supporté ses maux avec résignation, devient impatient; et subjugué par les souffrances qui l'affaiblissent depuis longtemps, se tue pour mettre fin à des maux intolérables. Il n'est point d'état qui inspire plus de crainte de mourir, et en même temps d'être délivré des maux présents, que l'hypochondrie syphilitique.

Enfin l'idée de se tuer devient une idée fixe qui préoccupe sans cesse les malades, idée dont ils ne peuvent se distraire ni être distraits; toutes leurs pensées sont dirigées, concentrées, sur cet objet avec tout l'entêtement et toute l'opiniâtreté dont les autres monomanes sont susceptibles. Si la fatigue de la veille les fait dormir, ils ont des rêves affreux; ainsi, la nuit comme le jour, ces infortunés ne peuvent éloigner de leur pensée l'idée de la mort, pas plus que les autres monomanes ne peuvent se défaire de l'idée qu'ils sont ruinés, déshonorés, damnés, etc., etc.; tant l'attention concentrée pervertit les impressions, rend douloureux les rapports extérieurs, brise tous les liens qui rattachent à la vie.

Il faut en général traiter philosophiquement les malades; la guérison en

est plus prompte et exempte de toute récidive si l'on sait les rassurer sur l'avenir de leur santé, et détruire certains préjugés existant sur la non possibilité de guérir radicalement. Sous ce rapport je partage entièrement l'opinion de M. Rattier qui dit avec raison : « Il ne faut pas croire qu'il y ait » un grand avantage à exagérer les dangers de la syphilis; l'erreur et le » mensonge ne peuvent avoir de bons résultats. J'ai toujours vu que cette » crainte, tout insuffisante pour arrêter une jeunesse inexpérimentée, n'a » d'autre but que de produire chez des sujets méticuleux une *syphiliphobie* » (rage vénérienne), monomanie véritable que j'ai observée surtout chez les » étudiants en médecine. Pour ceux qui en sont atteints, il n'est plus de » repos, les phénomènes les plus simples, les plus insignifiants, sont pour eux » la syphilis; avec la peau la plus saine, ils se voient couverts d'ulcères rongeants, et sont persuadés qu'ils ne guériront jamais, qu'ils ne pourront » jamais se marier sans communiquer à leurs femmes, et sans transmettre à » leurs enfants une odieuse et funeste affection. Plus d'un suicide a eu pour » cause cette triste préoccupation. Heureux encore ces malades, s'ils tombent entre les mains d'un médecin honnête homme et expérimenté tout à » la fois; car, s'ils s'adressent à l'un des médecins trop nombreux qui n'ont » étudié la syphilis que dans les livres, ils l'induiront en erreur et l'obligeront » à leur administrer un traitement qui est aussi nuisible, quand il n'est pas » indiqué qu'il est efficace et salutaire lorsqu'il existe une véritable syphilis. » Que serait-ce donc si, comme il y a cent chances pour une, ils s'adressent » aux charlatans dont fourmillent nos grandes villes, et qui peuvent être » considérés comme un fléau plus funeste que la syphilis elle-même. »

Le poème de la *Syphilis* est un modèle de précision et un chef-d'œuvre de philosophie pratique. Il contribuera puissamment à éclairer les masses et à détruire l'hydre mercurielle, et sous tous les rapports il est digne des autres productions de l'auteur de *La Némésis;* nouveau Fracastor, son nom sera conservé dans les annales de la médecine; car ses vers ne contiennent aucune hérésie scientifique. Déjà M. Barthélemy avait fait une heureuse excursion dans le domaine des sciences médicales, et je ne puis résister au désir de rappeler quelques vers qui sont toujours restés gravés dans ma mémoire, c'est la description du choléra-morbus qui parut dans *La Némésis* du 28 août 1831.

Oh ! vous méritez bien toute reconnaissance,
Ingénieux docteurs, qui dès notre naissance

Infiltrez dans nos bras, sur la pointe du fer,
Le bienfaisant poison recueilli par Jenner,
Vous, fléaux de la mort et des épidémies,
Qui gardez nos santés dans vos académies
Qui, par de longs calculs, des mémoires savants,
Augmentez chaque jour le nombre des vivants,
Et grace à la vertu de vos électuaires,
Frustrez de tant de noms les listes mortuaires!
Honneur, gloire à vous tous qui pour le genre humain
Consumez tant de nuits une plume à la main,
Philanthropes rêveurs qui, poussés d'un beau zèle,
Avez bâti pour nous la paix universelle!
Oh! qu'un dieu paternel récompense vos soins!
Mais, hélas! que nous font quelques tombes de moins?
Vous ne casserez pas la grande loi : personne
N'ébrèchera la faux du spectre qui moissonne;
La nature et la mort ensemble ont fait un bail :
Celle-ci doit livrer tant d'hommes en détail;
Quand un siècle finit, et que dans son domaine,
La nature en comptant cette monnaie humaine,
Trouve un grand arriéré dans le total promis
Elle appelle la mort, son oublieux commis :
« Tu fais mal ton métier, lui dit-elle en colère;
» D'où vient ce déficit au livre séculaire?
» Je devrais voir pourtant, à l'article trépas,
» Un million de plus que je ne trouve pas;
» Sais-tu bien qu'un retard dans la mort d'un seul homme,
» Qu'avant son temps prescrit la chute d'un atome,
» Une goutte de moins dans le bassin des mers,
» Qu'un rien peut, sur son axe, arrêter l'univers. »
Et la mort lui répond : « Ah! je n'ai pu mieux faire;
» On lutte contre moi dans le double hémisphère;
» L'homme se fait rusé, je crois, en vieillissant;
» Dans des veines de glace il réchauffe le sang;

» Il rajeunit les os ; chaque jour il invente,
» Radoube, met à neuf sa carène vivante ;
» Et le temps arrivé, si je viens le saisir,
» Je le trouve bardé de baume et d'élixir ;
» Chaque jour il enlève un sapin à mon trône ;
» On fait des lazarets contre la fièvre jaune,
» Et la peste classique, esclave du savant,
» A peine m'obéit dans un coin du Levant.
» Encor, si dans ces jours de cruelle disette,
» Je pouvais sur la guerre établir ma recette !
» Mais on ne se bat plus sur les deux Océans ;
» Les peuples sont bénins et les rois fainéants ;
» Je me meurs ; sous mes yeux la belliqueuse Europe
» Abjure son erreur et se fait philanthrope ;
» Tous les fléaux mortels désertent mes drapeaux,
» Et le gazon maigrit dans les champs de repos. »
Quand ces êtres puissants, suspendus sur nos têtes,
Ont ainsi compulsé leurs archives secrètes ;
Ils méditent longtemps quelque horrible projet.
Pour remplir d'un seul coup leur atroce budget,
Imprimant à ses os un cliquetis de rage,
La mort part ; elle va combler son arrérage ;
L'Être exterminateur a promis cette fois
Que sa froide balance aura son juste poids.
Jadis, elle appelait dans ces moments de crise,
Tamerlan, Attila, Genseric ou Cambyse,
Puissants dévastateurs qui, dans leur grand chemin,
Comme sous un marteau broyaient le genre humain,
Et, poussant au hasard leur course vagabonde,
Rendaient à leur insu l'équilibre à ce monde.
Mais le siècle n'est plus où, comme des volcans
Des monts Himalaya, sortaient les Gengiskans ;
Le casque d'Attila, comme une armure usée
Ne trouve plus de tête, et dort dans un musée ;

Partout la vie abonde, et les peuples voisins
Pullulent, sans frémir, au nom des Sarrasins.
N'importe, pour avoir son bien qu'elle réclame,
L'ingénieuse mort ravive un Abdérame,
Un exterminateur, dont le corps immortel
Se rit des Marius et des Charles-Martel.
Oh ! cette fois honneur au tout-puissant squelette !
Son génie est fécond, et son œuvre est complète !
De ce fils dévorant le monde parlera ;
Sa marraine d'enfer l'a nommé Choléra !
Tous les autres fléaux, ces vieilles renommées,
La peste, le typhus, ne sont que des pygmées
Que l'octroi de la mer tient vingt jours en arrêt,
Qu'un commis emprisonne aux murs d'un lazaret ;
Monstres dégénérés, sans vertus homicides,
Qu'on étouffe en naissant dans un vase d'acides.
Mais lui, le choléra, ne connaît de prison
Que les cercles du pôle où s'éteint l'horizon ;
Dans le Gange et l'Indus sa retraite est choisie ;
Le voyez-vous bondir du plateau de l'Asie
Immense réservoir aux gouffres inconnus,
D'où les grands ravageurs de tout temps sont venus ;
Il vient comme un condor d'épouvantable augure,
De ses ailes sans fin déployant l'envergure,
Troublant avec ses pieds l'eau d'un double bassin,
L'un dans la mer Baltique et l'autre dans l'Euxin.
Pour tomber sur le nord et franchir le Caucase
Il a bravé du czar l'impérial ukase ;
Comme des ornements il suspend à son cou
Les dômes du Kremlin et les croix de Moscou,
Sans crainte cette fois que Sobieski vienne
Il remplace les Turcs sous les remparts de Vienne,
Dévore les Baskirs, les cavaliers du Don
Qu'une loi salutaire éparpille en cordon ;

Il chasse tous les rois, entre ses mains fatales
Il tord les intestins des villes capitales;
Il brûle tout au feu de ses exhalaisons,
Trace la croix de sang sur toutes les maisons,
Charge les tombereaux et les noires litières
De cadavres portés aux étroits cimetières;
Puis, quand il s'est repu, quand devant chaque seuil
Il a fait dérouler la tenture de deuil,
Quand il ne trouve plus que des demeures vides,
Quand il a desséché, sous ces lèvres avides,
Tout ce qu'une cité peut contenir de pleurs
Il s'éloigne en riant et va jouir ailleurs.
Où va-t-il ce géant que le monde redoute?
Qui connaît le secret de sa carte de route?
Errera-t-il longtemps sur les cercles germains?
O terreur! De ce globe il sait tous les chemins!
Agent mystérieux, accablant phénomène,
Il détruit tout calcul de la science humaine:
En vain veut-on trouver le monstre aérien,
L'œil se perd dans la nue, il n'y rencontre rien.
Le mal est sous son vol une horrible merveille;
Il dément aujourd'hui ce qu'il a dit la veille;
Ce qu'il fera demain l'homme ne le sait pas:
Tantôt en droite ligne il marche pas à pas;
Puis, changeant tout à coup sa tactique de guerre,
Comme un cheval d'échec, il bondit en équerre;
Il aime à déjouer les systèmes de l'art;
Si l'on dit: ce fléau respecte le vieillard;
Sur l'heure, au même jour, le choléra s'avance,
Etouffe le vieillard et respecte l'enfance.
Prouvez-vous que le nord arrête ses progrès,
Il s'installe à Dantzick sous cinquante degrés:
Sous des cieux opposés le monstre s'acclimate;
Né sur le sol heureux qu'embaume l'aromate,

Il s'ébat volontiers, dans ses horribles jeux,
Au bord des lacs infects et des marais fangeux.
Mais qu'il révèle bien l'infernale pensée
Par qui sur les humains sa rage fut poussée,
Quand il punit de mort, sur l'heure du délit,
L'imprudent qui se rue aux voluptés du lit!
Le choléra jaloux, dans son brûlant passage,
D'une teinte verdâtre empreint son frais visage,
Il glace ses pieds nus, brûle ses intestins,
D'horribles visions trouble ses yeux éteints,
Suspend des longs baisers la nocturne harmonie
Et change un cri d'amour en râle d'agonie.





